

RB156, 912



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E .

A V E C F I G U R E S .

T O M E S I X I E M E .

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

TOME SIXIEME.

CONTENANT : Mandement de M. l'Archevêque de Paris : J. J. Rousseau à Christophe de Beaumont : Extraits des Journaux.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.

AVERTISSEMENT.

LE nombre d'Éditions qui ont été faites de cette Lettre de M. Rousseau , est une preuve bien sensible de l'intérêt que tout le monde prend à cet illustre Écrivain ; & notre empressement à la publier de nouveau , ne doit être attribué qu'au seul desir de satisfaire le Public.

Cette Édition pourra être reçue des Amateurs du Genre critique , avec d'autant plus de plaisir , qu'elle est augmentée de beaucoup de Pièces analogues à cette même Lettre. On verra comment les Journalistes les plus accrédités en

AVERTISSEMENT.

ont parlé ; & si leur sentiment ne s'accorde pas toujours avec celui de notre Auteur, ils sont au moins obligés de lui rendre les armes, en convenant de la supériorité de son génie.

ARRÊT

Œ U V R E S
D I V E R S E S.

J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENÈVE,
A
CHRISTOPHE DE BEAUMONT,
ARCHEVÊQUE DE PARIS.

POURQUOI faut-il, Monseigneur, que j'aie quelque chose à vous dire? Quelle langue commune pouvons-nous parler? Comment pouvons-nous nous entendre, & qu'y a-t-il entre vous & moi?

Cependant, il faut vous répondre; c'est vous-même qui m'y forcez. Si vous n'eussiez attaqué que mon Livre, je vous aurois laissé dire: mais vous at-

raquez aussi ma personne; &, plus vous avez d'autorité parmi les hommes, moins il m'est permis de me taire, quand vous voulez me déshonorer.

Je ne puis m'empêcher, en commençant cette Lettre, de réfléchir sur les bizarreries de ma destinée. Elle en a qui n'ont été que pour moi.

J'étois né avec quelque talent; le Public l'a jugé ainsi. Cependant j'ai passé ma jeunesse dans une heureuse obscurité, dont je ne cherchois point à sortir. Si je l'avois cherché, cela même eût été une bizarrerie, que durant tout le feu du premier âge je n'eusse pu réussir, & que j'eusse trop réussi dans la suite, quand ce feu commença à passer. J'approchois de ma quarantième année, & j'avois, au lieu d'une fortune que j'ai toujours méprisée, & d'un nom qu'on m'a fait payer si cher, le repos & des amis, les deux seuls biens dont mon cœur soit avide. Une misérable question d'Académie m'agitant l'esprit malgré moi, me jetta dans un métier pour lequel je n'étois point fait; un succès inattendu m'y montra des attraits qui me séduisirent. Des foules d'adversaires m'attaquèrent sans

m'entendre, avec une étourderie qui me donna de l'humeur, & avec un orgueil qui m'en inspira peut-être. Je me défendis, &, de dispute en dispute, je me sentis engagé dans la carrière, presque sans y avoir pensé. Je me trouvais devenu, pour ainsi dire, Auteur à l'âge où l'on cesse de l'être, & homme de Lettres par mon mépris même pour cet état. Dès-là, je fus dans le Public quelque chose : mais aussi le repos & les amis disparurent. Quels maux ne souffris-je point avant de prendre une assiette plus fixe & des attachemens plus heureux ? Il fallut dévorer mes peines ; il fallut qu'un peu de réputation me tînt lieu de tout. Si c'est un dédommagement pour ceux qui sont toujours loin d'eux-mêmes, ce n'en fut jamais un pour moi.

Si j'eusse un moment compté sur un bien si frivole, que j'aurois été promptement défabusé ! Quelle inconstance perpétuelle n'ai-je pas éprouvée dans les jugemens du Public sur mon compte ! J'étois trop loin de lui ; ne me jugeant que sur le caprice ou sur l'intérêt de ceux qui le mènent, à peine deux jours de suite avoit-il pour moi

les mêmes yeux. Tantôt j'étois un homme noir, tantôt un Ange de lumière. Je me suis vu dans la même année vanté, fêté, recherché, même à la Cour; puis insulté, menacé, détesté, maudit. Les soirs on m'attendoit pour m'assassiner dans les rues; les matins on m'annonçoit une lettre de cachet. Le bien & le mal couloient à-peu près de la même source; le tout me venoit pour des chansons.

J'ai écrit sur divers sujets, mais toujours dans les mêmes principes: toujours la même morale, la même croyance, les mêmes maximes, &, si l'on veut, les mêmes opinions. Cependant on a porté des jugemens opposés de mes Livres, ou plutôt de l'Auteur de mes Livres; parce qu'on m'a jugé sur les matières que j'ai traitées, bien plus que sur mes sentimens. Après mon premier discours, j'étois un homme à paradoxes, qui se faisoit un jeu de prouver ce qu'il ne pensoit pas; après ma lettre sur la musique françoise, j'étois l'ennemi déclaré de la Nation; il s'en falloit peu qu'on ne m'y traitât en conspirateur; on eût dit que le sort de la Monarchie étoit

attaché à la gloire de l'Opera : après mon discours sur l'inégalité, j'étois athée & misanthrope : après la lettre à M. d'Alembert, j'étois le défenseur de la morale chrétienne : après l'Héloïse, j'étois tendre & doucereux : maintenant je suis un impie ; bien-tôt peut-être serai-je un dévor.

Ainsi va flottant le sot public sur mon compte, sçachant aussi peu pourquoi il m'abhorre, que pourquoi il m'aimoit auparavant. Pour moi, je suis toujours demeuré le même ; plus ardent qu'éclairé dans mes recherches, mais sincère en tout, même contre moi ; simple & bon, mais sensible & foible ; faisant souvent le mal & toujours aimant le bien ; lié par l'amitié, jamais par les choses, & tenant plus à mes sentimens qu'à mes intérêts ; n'exigeant rien des hommes & n'en voulant point dépendre, ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leurs volontés, & gardant la mienne aussi libre que ma raison ; craignant Dieu sans peur de l'enfer ; raisonnant sur la Religion sans libertinage ; n'aimant ni l'impiété ni le fanatisme, mais haïssant les intolérans encore plus que les es-

prits-forts : ne voulant cacher mes façons de penser à personne ; sans fard , sans artifice en toute chose ; disant mes fautes à mes amis , mes sentimens à tout le monde , au public ses vérités sans flatterie & sans fiel , & me souciant tout aussi peu de le fâcher que de lui plaire. Voilà mes crimes , & voilà mes vertus.

Enfin lassé d'une vapeur enivrante qui enste sans rassasier , excédé du tracas des oisifs surchargés de leur tems & prodigues du mien , soupirant après un repos si cher à mon cœur & si nécessaire à mes maux , j'avois posé la plume avec joie. Content de ne l'avoir prise que pour le bien de mes semblables , je ne leur demandois pour prix de mon zèle que de me laisser mourir en paix dans ma retraite , & de ne m'y point faire de mal. J'avois tort ; des huissiers sont venus me l'apprendre : c'est à cette époque , où j'espérois qu'alloient finir les ennuis de ma vie , qu'ont commencé mes plus grands malheurs. Il y a déjà dans tout cela quelques singularités ; ce n'est rien encore. Je vous demande pardon , Monseigneur , d'abuser de votre pa-

tience : mais avant d'entrer dans les discussions que je dois avoir avec vous, il faut parler de ma situation présente, & des causes qui m'y ont réduit.

Un Gènevois fait imprimer un Livre en Hollande, & par Arrêt du Parlement de Paris ce Livre est brûlé sans respect pour le Souverain dont il porte le privilège. Un Protestant propose en pays Protestant des objections contre l'Église Romaine, & il est décrété par le Parlement de Paris. Un Républicain fait dans une République des objections contre l'État Monarchique, & il est décrété par le Parlement de Paris. Il faut que le Parlement de Paris ait d'étranges idées de son empire, & qu'il se croye le légitime Juge du genre-humain.

Ce même Parlement, toujours si soigneux, pour les François, de l'ordre des procédures, les néglige toutes, dès qu'il s'agit d'un pauvre Étranger. Sans sçavoir si cet Étranger est bien l'Auteur du Livre qui porte son nom, s'il le reconnoît pour le sien, si c'est lui qui l'a fait imprimer; sans égard pour son triste état, sans pitié pour les maux qu'il souffre, on commence par le dé-

créter de prise de corps ; on l'eût arraché de son lit pour le traîner dans les mêmes prisons où pourrissent les scélérats ; on l'eût brûlé , peut-être même sans l'entendre : car qui fait si l'on eût poursuivi plus régulièrement des procédures si violemment commencées & dont on trouveroit à peine un autre exemple , même en pays d'Inquisition ? Ainsi c'est pour moi seul qu'un Tribunal si sage oublie sa sagesse ; c'est contre moi seul , qui croyois y être aimé , que ce peuple , qui vante sa douceur , s'arme de la plus étrange barbarie ; c'est ainsi qu'il justifie la préférence que je lui ai donnée sur tant d'asyles que je pouvois choisir au même prix. Je ne sçais comment cela s'accorde avec le droit des gens ; mais je sçais bien qu'avec de pareilles procédures la liberté de tout homme , & peut être sa vie , est à la merci du premier Imprimeur.

Le Citoyen de Genève ne doit rien à des Magistrats injustes & incompetens , qui , sur un réquisitoire calomnieux , ne le citent pas , mais le décrètent. N'étant point sommé de comparoître , il n'y est point obligé. L'on

n'emploie contre lui que la force , & il s'y soustrait. Il secoue la poudre de ses souliers , & sort de cette terre hospitaliere où l'on s'empresse d'opprimer le foible , & où l'on donne des fers à l'Étranger avant de l'entendre , avant de sçavoir si l'acte dont on l'accuse est punissable , avant de sçavoir s'il l'a commis.

Il abandonne en soupirant sa chère folitude. Il n'a qu'un seul bien , mais précieux , des amis ; il les fuit. Dans sa foiblesse il supporte un long voyage ; il arrive & croit respirer dans une terre de liberté ; il s'approche de sa Patrie , de cette Patrie dont il s'est tant vanté , qu'il a chérie & honorée : l'espoir d'y être accueilli le console de ses disgraces Que vais-je dire ? Mon cœur se serre , ma main tremble , la plume en tombe ; il faut se taire , & ne pas imiter le crime de Cham. Que ne puis-je dévorer en secret la plus amère de mes douleurs !

Et pourquoi tout cela ? Je ne dis pas , sur quelle raison ? Mais , sur quel prétexte ? On ose m'accuser d'impiété ! sans songer que le Livre où l'on la cherche est entre les mains de tout le

monde. Que ne donneroit-on point pour pouvoir supprimer cette pièce justificative, & dire qu'elle contient tout ce qu'on a feint d'y trouver ! Mais elle restera, quoi qu'on fasse ; & en y cherchant les crimes reprochés à l'Auteur, la postérité n'y verra dans ses erreurs mêmes que les torts d'un ami de la vertu.

J'éviterai de parler de mes contemporains ; je ne veux nuire à personne. Mais l'Athée Spinoza enseignoit paisiblement sa Doctrine ; il faisoit sans obstacle imprimer ses Livres, on les débitoit publiquement ; il vint en France, & il y fut bien reçu ; tous les États lui étoient ouverts, par-tout il trouvoit protection, ou du moins sûreté ; les Princes lui rendoient des honneurs, lui offroient des chaires ; il vécut & mourut tranquille, & même considéré. Aujourd'hui, dans le siècle tant célébré de la philosophie, de la raison, de l'humanité ; pour avoir proposé avec circonspection, même avec respect & pour l'amour du genre-humain, quelques doutes fondés sur la gloire même de l'Être suprême, le défenseur de la cause de Dieu, flétri, proscriit, pour-

suivi d'État en État, d'asyle en asyle, sans égard pour son indigence, sans pitié pour ses infirmités, avec l'acharnement que n'éprouva jamais aucun malfaiteur, & qui seroit barbare, même contre un homme en santé, se voit interdire le feu & l'eau dans l'Europe presque entière; on le chasse du milieu des bois; il faut toute la fermeté d'un protecteur illustre & toute la bonté d'un Prince éclairé, pour le laisser en paix au sein des montagnes. Il eût passé le reste de ses malheureux jours dans les fers; il eût péri, peut-être, dans les supplices, si, durant le premier vertige qui gagnoit les Gouvernemens, il se fût trouvé à la merci de ceux qui l'ont persécuté.

Echappé aux bourreaux, il tombe dans les mains des Prêtres; ce n'est pas là ce que je donne pour étonnant: mais un homme vertueux qui a l'ame aussi noble que la naissance, un illustre Archevêque qui devoit réprimer leur lâcheté, l'autorise; il n'a pas honte, lui qui devoit plaindre les opprimés, d'en accabler un dans le fort de ses disgraces; il lance, lui Prélat catholique, un Mandement con-

tre un Auteur protestant ; il monte sur son Tribunal , pour examiner comme Juge la doctrine particulière d'un hérétique ; & , quoiqu'il damne indistinctement quiconque n'est pas de son Église , sans permettre à l'accusé d'errer à sa mode , il lui prescrit en quelque sorte la route par laquelle il doit aller en Enfer. Aussi-tôt le reste de son Clergé s'empresse , s'évertue , s'acharne autour d'un ennemi qu'il croit terrassé. Petits & grands , tout s'en mêle ; le dernier Cuiestre vient trancher du capable , il n'y a pas un sot en petit collet , pas un chétif habitué de Paroisse , qui , bravant à plaisir celui contre qui sont réunis leur Sénat & leur Evêque , ne veuille avoir la gloire de lui porter le dernier coup de pied.

Tout cela , Monseigneur , forme un concours , dont je suis le seul exemple ; & ce n'est pas tout Voici , peut-être une des situations les plus difficiles de ma vie ; une de celles où la vengeance & l'amour-propre sont les plus aisés à satisfaire , & permettent le moins à l'homme juste d'être modéré. Dix lignes seulement , & je couvre mes persécuteurs d'un ridicule ineffaçable. Que

le public ne peut-il savoir deux anecdotes, sans que je les dise ! Que ne connoît-il ceux qui ont médité ma ruine, & ce qu'ils ont fait pour l'exécuter ! Par quels méprisables insectes, par quels ténébreux moyens il verroit s'émouvoir les Puissances ! Quels levains il verroit s'échauffer par leur pourriture, & mettre le Parlement en fermentation ! Par quelle risible cause il verroit les États de l'Europe se liguier contre le fils d'un horloger ! Que je jouirois avec plaisir de sa surprise, si je pouvois n'en être pas l'instrument !

Jusqu'ici ma plume, hardie à dire la vérité, mais pure de toute satire, n'a jamais compromis personne ; elle a toujours respecté l'honneur des autres, même en défendant le mien. Irois-je, en la quittant, la souiller de médisance, & la teindre des noirceurs de mes ennemis ? Non ; laissons-leur l'avantage de porter leurs coups dans les ténèbres. Pour moi, je ne veux me défendre qu'ouvertement, & même je ne veux que me défendre. Il suffit pour cela de ce qui est su du public,

ou de ce qui peut l'être sans que personne en soit offensé.

Une chose étonnante de cette espèce, & que je puis dire, est de voir l'intrépide Christophe de Beaumont, qui ne fait plier sous aucune puissance, ni faire aucune paix avec les Jansénistes, devenir, sans le favoir, leur satellite & l'instrument de leur animosité; de voir leur ennemi le plus irréconciliable sévir contre moi, pour avoir refusé d'embrasser leur parti, pour n'avoir point voulu prendre la plume contre les Jésuites, que je n'aime pas, mais dont je n'ai point à me plaindre, & que je vois opprimés. Daignez, Monseigneur, jeter les yeux sur le quatrième Tome de la nouvelle Héloïse; vous trouverez dans la note de la page 240 (1), la véritable source de tous mes malheurs. J'ai prédit dans cette note (car je me mêle aussi quelquefois de prédire) qu'aussi-tôt que les Jansénistes seroient les maîtres, ils seroient plus intolérans & plus durs que

(1) Edition de Newchâtel 1764. *Note du Libraire.*

leurs ennemis. Je ne savois pas alors que ma propre histoire vérifieroit si bien ma prédiction. Le fil de cette trame ne seroit pas difficile à suivre à qui sauroit comment mon Livre a été déferé. Je n'en puis dire davantage, sans en trop dire ; mais je pouvois au moins vous apprendre par quels gens vous avez été conduit, sans vous en douter.

Croira-t-on que, quand mon Livre n'eût point été déferé au Parlement, vous ne l'eussiez pas moins attaqué ? D'autres pourront le croire ou le dire ; mais vous, dont la conscience ne fait point souffrir le mensonge, vous ne le direz pas. Mon discours sur l'inégalité a couru votre Diocèse, & vous n'avez point donné de Mandement. Ma lettre à M. d'Alembert a couru votre Diocèse, & vous n'avez point donné de Mandement. La nouvelle Héloïse a couru votre Diocèse, & vous n'avez point donné de Mandement. Cependant tous ces Livres, que vous avez lus, puisque vous les jugez, respirent les mêmes maximes ; les mêmes manières de penser n'y sont pas plus dé-

guifées : si le fujet ne les a pas rendu susceptibles du même développement, elles gagnent en force ce qu'elles perdent en étendue, & l'on y voit la profession de foi du Vicaire Savoyard. Pourquoi donc n'avez-vous rien dit alors ? Monseigneur, votre troupeau vous étoit-il moins cher ? Goûtoit-il moins mes Livres ? Etoit-il moins exposé à l'erreur ? Non : mais il n'y avoit point alors de Jésuites à proscrire ; des traîtres ne m'avoient point encore enlacé dans leurs pièges ; la note fatale n'étoit point connue, & quand elle le fut, le Public avoit déjà donné son suffrage au Livre : il étoit trop tard pour faire du bruit. On aima mieux différer, on attendit l'occasion, on l'épia, on la faisit, on s'en prévalut avec la fureur ordinaire aux dévots ; on ne parloit que de chaînes & de buchers ; mon Livre étoit le tocsin de l'Anarchie & la trompette de l'Athéisme ; l'Auteur étoit un monstre à étouffer ; on s'étonnoit qu'on l'eût si long-temps laissé vivre. Dans cette rage universelle, vous eûtes honte de garder le silence : vous aimâtes mieux faire un acte de cruauté, que d'être accusé de manquer de zèle,

& servir vos ennemis, que d'effuyer leurs reproches. Voilà, Monseigneur, convenez-en, le vrai motif de votre Mandement; & voilà, ce me semble, un concours de faits assez singuliers pour donner à mon sort le nom de bisarre.

Il y a long-temps qu'on a substitué des bienséances d'état à la justice. Je fais qu'il est des circonstances malheureuses qui forcent un homme public à sévir malgré lui contre un bon Citoyen. Qui veut être modéré parmi des furieux, s'expose à leur furie; & je comprends que, dans un déchaînement pareil à celui dont je suis la victime, il faut hurler avec les loups, ou risquer d'être dévoré. Je ne me plains donc pas que vous ayez donné un Mandement contre mon Livre: mais je me plains que vous l'avez donné contre ma personne avec aussi peu d'honnêteté que de vérité; je me plains qu'autorisant par votre propre langage celui que vous me reprochez d'avoir mis dans la bouche de l'inspiré, vous m'accablerez d'injures qui, sans nuire à ma cause, attaquent mon honneur, ou plutôt le vôtre; je me

plains que de gaieté de cœur, sans raison, sans nécessité, sans respect, au moins pour mes malheurs, vous m'outragiez d'un ton si peu digne de votre caractère. Et que vous avois-je donc fait, moi qui parlai toujours de vous avec tant d'estime; moi qui tant de fois admirai votre inébranlable fermeté, en déplorant, il est vrai, l'usage que vos préjugés vous en faisoient faire; moi qui toujours honorai vos mœurs, qui toujours respectai vos vertus, & qui les respecte encore, aujourd'hui que vous m'avez déchiré?

C'est ainsi qu'on se tire d'affaire, quand on veut quereller, & qu'on a tort. Ne pouvant résoudre mes objections, vous m'en avez fait des crimes: vous avez cru m'avilir en me maltraitant, & vous vous êtes trompé; sans affoiblir mes raisons, vous avez intéressé les cœurs généreux à mes disgraces; vous avez fait croire aux gens sensés qu'on pouvoit ne pas bien juger du Livre, quand on jugeoit si mal de l'Auteur.

Monseigneur, vous n'avez été pour moi ni humain, ni généreux; & non-seulement vous pouviez l'être, sans

m'épargner aucune des choses que vous avez dites contre mon ouvrage, mais elles n'en auroient fait que mieux leur effet. J'avoue aussi que je n'avois pas droit d'exiger de vous ces vertus, ni lieu de les attendre d'un homme d'Église. Voyons si vous avez été du moins équitable & juste ; car c'est un devoir étroit, imposé à tous les hommes, & les Saints mêmes n'en sont pas dispensés.

Vous avez deux objets dans votre Mandement : l'un de censurer mon Livre ; l'autre, de décrier ma personne. Je croirai vous avoir répondu, si je prouve que par-tout où vous m'avez réfuté, vous avez mal raisonné, & que par-tout où vous m'avez insulté, vous m'avez calomnié. Mais quand on ne marche que la preuve à la main ; quand on est forcé par l'importance du sujet, & par la qualité de l'adversaire, à prendre une marche pesante, & à suivre pied-à-pied toutes ses censures, pour chaque mot il faut des pages ; & tandis qu'une courte satire amuse, une longue défense ennuie. Cependant il faut que je me défende ou que je reste chargé par vous des plus fausses

imputations. Je me défendrai donc : mais je défendrai mon honneur, plutôt que mon Livre. Ce n'est point la profession de foi du Vicaire Savoyard, que j'examine ; c'est le Mandement de l'Archevêque de Paris ; & ce n'est que le mal qu'il dit de l'Éditeur, qui me force à parler de l'ouvrage. Je me rendrai ce que je me dois, parce que je le dois ; mais sans ignorer que c'est une position bien triste, que d'avoir à se plaindre d'un homme plus puissant que soi, & que c'est une bien fade lecture, que la justification d'un innocent.

Le principe fondamental de toute morale, sur lequel j'ai raisonné dans tous mes Écrits, & que j'ai développé dans ce dernier avec toute la clarté dont j'étois capable, est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice & l'ordre ; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, & que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits. J'ai fait voir que l'unique passion qui naît avec l'homme, savoir l'amour-propre, est une passion indifférente en elle-même au bien & au mal ;

qu'elle ne devient bonne ou mauvaise que par accident, & selon les circonstances dans lesquelles elle se développe. J'ai montré que tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui sont point naturels ; j'ai dit la manière dont ils naissent ; j'en ai, pour ainsi dire, suivi la généalogie, & j'ai fait voir comment, par l'altération successive de leur bonté originelle, les hommes deviennent enfin ce qu'ils sont.

J'ai encore expliqué ce que j'entendois par cette bonté originelle, qui ne semble pas se déduire de l'indifférence au bien & au mal, naturelle à l'amour de soi. L'homme n'est pas un être simple ; il est composé de deux substances. Si tout le monde ne convient pas de cela, nous en convenons vous & moi, & j'ai tâché de le prouver aux autres. Cela prouvé, l'amour de soi n'est plus une passion simple ; mais elle a deux principes, savoir, l'être intelligent & l'être sensible, dont le bien-être n'est pas le même. L'appétit des sens tend à celui du corps, & l'amour de l'ordre à celui de l'ame. Ce dernier amour développé & rendu

actif, porte le nom de conscience : mais la conscience ne se développe , & n'agit qu'avec les lumières de l'homme. Ce n'est que par ces lumières qu'il parvient à connoître l'ordre ; & ce n'est que quand il le connoît, que sa conscience le porte à l'aimer. La conscience est donc nulle dans l'homme qui n'a rien comparé , & qui n'a point vu ses rapports. Dans cet état l'homme ne connoît que lui ; il ne voit son bien-être opposé , ni conforme à celui de personne ; il ne haït , ni n'aime rien ; borné au seul instinct physique , il est nul , il est bête ; c'est ce que j'ai fait voir dans mon discours sur l'inégalité.

Quand , par un développement dont j'ai montré le progrès , les hommes commencent à jeter les yeux sur leurs semblables , ils commencent aussi à voir leurs rapports , & les rapports des choses , à prendre des idées de convenance , de justice & d'ordre ; le beau morale commence à leur devenir sensible , & la conscience agit. Alors ils ont des vertus ; & s'ils ont aussi des vices , c'est parce que leurs intérêts se croisent , & que leur ambition s'éveille , à mesure que leurs lumières s'étendent.

Mais tant qu'il y a moins d'opposition d'intérêts que de concours de lumières, les hommes sont essentiellement bons. Voilà le second état.

Quand enfin tous les intérêts particuliers agités s'entrechoquent; quand l'amour de soi mis en fermentation devient amour-propre; que l'opinion, rendant l'Univers entier nécessaire à chaque homme, les rend tous ennemis les uns des autres, & fait que nul ne trouve son bien que dans le mal d'autrui; alors la conscience, plus foible que les passions exaltées, est étouffée par elles, & ne reste plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour se tromper mutuellement. Chacun feint alors de vouloir sacrifier ses intérêts à ceux du public, & tous mentent. Nul ne veut le bien public, que quand il s'accorde avec le sien; aussi cet accord est-il l'objet du vrai politique, qui cherche à rendre les peuples heureux & bons. Mais c'est ici que je commence à parler une langue étrangère, aussi peu connue des Lecteurs que de vous.

Voilà, Monseigneur, le troisième & dernier terme, au-delà duquel rien

ne reste à faire ; & voilà comment , l'homme étant bon , les hommes deviennent méchants. C'est à chercher comment il faudroit s'y prendre pour les empêcher de devenir tels , que j'ai consacré mon Livre. Je n'ai pas affirmé que dans l'ordre actuel la chose fût absolument possible ; mais j'ai bien affirmé & j'affirme encore , qu'il n'y a , pour en venir à bout , d'autres moyens que ceux que j'ai proposés.

Là-dessus vous dites que mon plan d'éducation , (1) *loin de s'accorder avec le Christianisme , n'est pas même propre à faire des Citoyens , ni des hommes ;* & votre unique preuve est de m'opposer le péché originel. Monseigneur , il n'y a d'autre moyen de se délivrer du péché originel , & de ses effets , que le baptême. D'où il suivroit , selon vous , qu'il n'y auroit jamais eu de Citoyens ni d'hommes que des Chrétiens. Ou niez cette conséquence , ou convenez que vous avez trop prouvé.

Vous tirez vos preuves de si haut ,

(1) Voyez ci - devant , au Mandement , pag. iv.

que vous me forcez d'aller aussi chercher loin mes réponses. D'abord, il s'en faut bien, selon moi, que cette doctrine du péché originel, sujette à des difficultés si terribles, soit contenue dans l'Écriture, ni si clairement, ni si durement, qu'il a plu au rhéteur Augustin & à nos Théologiens de la bâtir ; & le moyen de concevoir que Dieu crée tant d'ames innocentes & pures, tout exprès pour les joindre à des corps coupables, pour les y faire contracter la corruption morale, & pour les condamner toutes à l'enfer, sans autre crime que cette union qui est son ouvrage ? Je ne dirai pas si (comme vous vous en vantez) vous éclaircissez par ce système le mystère de notre cœur : mais je vois que vous obscurcissez beaucoup la justice & la bonté de l'Être suprême. Si vous levez une objection, c'est pour en substituer de cent fois plus fortes.

Mais, au fond, que fait cette doctrine à l'Auteur d'Émile ? Quoiqu'il ait cru son livre utile au genre-humain, c'est à des Chrétiens qu'il l'a destiné ; c'est à des hommes lavés du péché originel

& de ses effets, du moins quant à l'ame, par le Sacrement établi pour cela. Selon cette même doctrine, nous avons tous dans notre enfance recouvré l'innocence primitive; nous sommes tous sortis du baptême aussi sains de cœur qu'Adam sortit de la main de Dieu. Nous avons, direz-vous, contracté de nouvelles souillures: mais puisque nous avons commencé par en être délivrés, comment les avons-nous derechef contractées? Le sang de Christ n'est-il donc pas encore assez fort pour effacer entièrement la tache? ou bien seroit-elle un effet de la corruption naturelle de notre chair? comme si, même indépendamment du péché originel, Dieu nous eût créé corrompus, tout exprès pour avoir le plaisir de nous punir. Vous attribuez au péché originel les vices des peuples que vous avouez avoir été délivrés du péché originel; puis vous me blâmez d'avoir donné une autre origine à ces vices. Est-il juste de me faire un crime de n'avoir pas aussi mal raisonné que vous?

On pourroit, il est vrai, me dire

que ces effets que j'attribue au baptême (1) ne paroissent par nul signe extérieur ; qu'on ne voit pas les Chrétiens moins enclins au mal que les Infidèles ; au-lieu que , selon moi , la malice infuse du péché devrait se marquer dans ceux-ci par des différences sensibles. Avec les secours que vous avez dans la morale évangélique , outre le baptême , tous les Chrétiens , poursuivroit-on , devraient être des Anges ; & les Infidèles , outre leur corruption originelle , livrés à leurs

(1) Si l'on disoit , avec le Docteur Thomas Burnet , que la corruption & la mortalité de la race humaine , suite du péché d'Adam , fut un effet naturel du fruit défendu ; que cet aliment contenoit des suc venimeux qui dérangerent toute l'économie animale , qui irritèrent les passions , qui affoiblirent l'entendement , & qui portèrent par-tout les principes du vice & de la mort : alors il faudroit convenir que la nature du remède devant se rapporter à celle du mal , le baptême devrait agir physiquement sur le corps de l'homme , lui rendre la constitution qu'il avoit dans l'état d'innocence , & , sinon l'immortalité qui en dépendoit , du moins tous les effets moraux de l'économie animale rétablie.

cultes erronnés, devroient être des Démons. Je conçois que cette difficulté pressée pourroit devenir embarrassante : car que répondre à ceux qui me feroient voir que , relativement au genre-humain , l'effet de la rédemption faite à si haut prix , se réduit à-peu-près à rien ?

Mais , Monseigneur , outre que je ne crois point qu'en bonne Théologie on n'ait pas quelque expédient pour sortir de-là ; quand je conviendrois que le baptême ne remédie point à la corruption de notre nature , encore n'en auriez-vous pas raisonné plus solidement. Nous sommes , dites-vous , pécheurs à cause du péché de notre premier père ; mais notre premier père pourquoi fut-il pécheur lui-même ? Pourquoi la même raison par laquelle vous expliquerez son péché , ne seroit-elle pas applicable à ses descendans sans le péché originel , & pourquoi faut-il que nous imputions à Dieu une injustice , en nous rendant pécheurs & punissables par le vice de notre naissance , tandis que notre premier père fut pécheur & puni , comme nous , sans cela ? Le péché originel explique tout ,

excepté son principe, & c'est ce principe qu'il s'agit d'expliquer.

Vous avancez que, par mon principe à moi, (1) *l'on perd de vûe le rayon de lumière qui nous fait connoître le mystère de notre propre cœur ; & vous ne voyez pas que ce principe ; bien plus universel, éclaire même la faute du premier homme (2), que le*

(1) *Mandement* , pag. xvj.

(2) Regimber contre une défense inutile & arbitraire est un penchant naturel , mais qui , loin d'être vicieux en lui-même , est conformé à l'ordre des choses & à la bonne constitution de l'homme ; puisqu'il seroit hors d'état de se conserver , s'il n'avoit un amour très-vif pour lui-même & pour le maintien de tous ses droits , tels qu'il les a reçus de la nature. Celui qui pourroit tout , ne voudroit que ce qui lui seroit utile ; mais un être foible, dont la loi restreint & limite encore le pouvoir , perd une partie de lui-même , & reclame en son cœur ce qui lui est ôté. Lui faire un crime de cela , seroit lui en faire un d'être lui & non pas un autre ; ce seroit vouloir en même tems qu'il fût & qu'il ne fût pas. Aussi l'ordre enfreint par Adam me paroît-il moins une véritable défense qu'un avis paternel ; c'est un avertissement de s'abstenir d'un fruit pernicieux qui

vôtre laisse dans l'obscurité. Vous ne savez voir que l'homme dans les mains du Diable, & moi je vois comment il y est tombé; la cause du mal est,

donne la mort. Cette idée est assurément plus conforme à celle qu'on doit avoir de la bonté de Dieu & même au texte de la Genèse, que celle qu'il plaît aux Docteurs de nous prescrire: car, quant à la menace de la double mort, on a fait voir que ce mot *morte morieris* n'a pas l'emphase qu'ils lui prêtent, & n'est qu'un hébraïsme employé en d'autres endroits où cette emphase ne peut avoir lieu.

Il y a, de plus, un motif si naturel d'indulgence & de commisération dans la ruse du tentateur & dans la séduction de la femme, qu'à considérer dans toutes ses circonstances le péché d'Adam, l'on n'y peut trouver qu'une faute des plus légères. Cependant, selon eux, quelle effroyable punition! Il est même impossible d'en concevoir une plus terrible; car quel châtiment eût pu porter Adam pour les plus grands crimes, que d'être condamné, lui & toute sa race, à la mort, en ce monde, & à passer l'éternité dans l'autre, dévorés des feux de l'enfer? Est-ce là la peine imposée par le Dieu de miséricorde à un pauvre malheureux pour s'être laissé tromper? Que je hais la décourageante doctrine de nos durs Théologiens! Si j'étois un moment tenté de l'admettre, c'est alors que je croirois blasphémer.

ſelon vous, la nature corrompue, & cette corruption même eſt un mal dont il falloit chercher la cauſe. L'homme fut créé bon ; nous en convenons, je crois, tous les deux : mais vous dites qu'il eſt méchant, parce qu'il a été méchant ; & moi je montre comment il a été méchant. Qui de nous, à votre avis, remonte le mieux au principe ?

Cependant vous ne laiffez pas de triompher à votre aife, comme ſi vous m'aviez terraffé. Vous m'oppoſez comme une objection inſoluble (1) *ce mélange frappant de grandeur & de baſſeſſe, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice, qui ſe trouve en nous. Etonnant contraſte, ajoutez-vous, qui déconcerte la philoſophie payenne, & la laiſſe errer dans de vaines ſpéculationſ !*

Ce n'eſt pas une vaine ſpéculation que la théorie de l'homme, lorsqu'elle ſe fonde ſur la nature, qu'elle marche à l'appui des faits par des con-

(1) *Mandement*, p. xiv.

féquences bien liées, & qu'en nous menant à la source des passions, elle nous apprend à régler leur cours. Que si vous appelez philosophie payenne la profession de foi du Vicaire Savoyard, je ne puis répondre à cette imputation, parce que je n'y comprends rien (1); mais je trouve plaisant que vous empruntiez presque les propres termes, (2) pour dire qu'il n'explique pas ce qu'il a le mieux expliqué.

Permettez, Monseigneur, que je remette sous vos yeux la conclusion que vous tirez d'une objection si bien discutée, & successivement toute la tirade qui s'y rapporte.

(3) *L'homme se sent entraîné par une pente funeste, & comment se roidirait-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des maîtres pleins de*

(1) A moins qu'elle ne se rapporte à l'accusation que m'intente M. de Beaumont dans la suite, d'avoir admis plusieurs Dieux.

(2) *Émile, Tome III. pag. 68 & 69, première édition.*

(3) *Mandement, p. xv.*

vertu , de sagesse , de vigilance , & si , durant tout le cours de sa vie , il ne faisoit lui-même , sous la protection & avec les graces de son Dieu , des efforts puissans & continuels ?

C'est-à-dire : nous voyons que les hommes sont méchans , quoiqu'incessamment tyrannisés dès leur enfance. Si donc on ne les tyrannisoit pas dès ce tems-là , comment parviendrait-on à les rendre sages ; puisque , même en les tyrannisant sans cesse , il est impossible de les rendre tels ?

Nos raisonnemens sur l'éducation pourront devenir plus sensibles , en les appliquant à un autre sujet.

Supposons, Monseigneur , que quelqu'un vînt tenir ce discours aux hommes.

« Vous vous tourmentez beaucoup
 » pour chercher des Gouvernemens
 » équitables , & pour vous donner de
 » bonnes Loix. Je vais premièrement
 » vous prouver que ce sont vos Gouvernemens-mêmes qui font les maux
 » auxquels vous prétendez remédier
 » par eux. Je vous prouverai , de plus ,
 » qu'il est impossible que vous ayez
 » jamais ni de bonnes Loix ni des Gou-

» vernemens équitables ; & je vais
 » vous montrer ensuite le vrai moyen
 » de prévenir, sans Gouvernemens &
 » sans Loix, tous ces maux dont vous
 » vous plaignez ».

Supposons qu'il expliquât après cela son système, & proposât son moyen prétendu. Je n'examine point si ce système seroit solide, & ce moyen praticable. S'il ne l'étoit pas, peut-être se contenteroit-on d'enfermer l'Auteur avec les foux, & on lui rendroit justice : mais si malheureusement il l'étoit, ce seroit bien pis ; & vous concevez, Monseigneur, ou d'autres concevront pour vous, qu'il n'y auroit pas assez de buechers & de roues pour punir l'infortuné d'avoir eu raison. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

Quel que fût le sort de cet homme, il est sûr qu'un déluge d'écrits viendroit fondre sur le sien. Il n'y auroit pas un Grimaud qui, pour faire sa cour aux Puissances, & tout fier d'imprimer avec privilége du Roi, ne vînt lancer sur lui sa brochure & ses injures, & ne se vantât d'avoir réduit au silence celui qui n'auroit pas daigné répondre, ou qu'on auroit empêché de parler.

Mais ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit.

Supposons, enfin, qu'un homme grave, & qui auroit son intérêt à la chose, crût devoir aussi faire comme les autres, & parmi beaucoup de déclamations & d'injures, s'avifât d'argumenter ainsi : *Quoi, malheureux ! vous voulez anéantir les Gouvernemens & les Loix, tandis que les Gouvernemens & les Loix sont le seul frein du vice, & ont bien de la peine encore à le contenir. Que seroit-ce, grand Dieu ! si nous ne les avions plus ? Vous nous ôtez les gibets & les roues ; vous voulez établir un brigandage public. Vous êtes un homme abominable.*

Si ce pauvre homme osoit parler, il diroit, sans doute. « Très-Excellent » Seigneur, votre Grandeur fait une » pétition de principe. Je ne dis point » qu'il ne faut pas réprimer le vice, » mais je dis qu'il vaut mieux l'em- » pêcher de naître. Je veux pourvoir » à l'insuffisance des Loix, & vous » m'alléguez l'insuffisance des Loix. » Vous m'accusez d'établir les abus, » parce qu'au-lieu d'y remédier j'aime » mieux qu'on les prévienne. Quoi !

» s'il étoit un moyen de vivre tou-
 » jours en santé, faudroit-il donc le
 » proscrire, de peur de rendre les Mé-
 » decins oisifs ? Votre excellence veut
 » toujours voir des gibets & des roues,
 » moi je voudrois ne plus voir de
 » malfaiteurs : avec tout le respect
 » que je lui dois, je ne crois pas être
 » un homme abominable ».

*Hélas ! M. T. C. F. malgré les prin-
 cipes de l'éducation la plus saine & la
 plus vertueuse, malgré les promesses les
 plus magnifiques de la Religion & les
 menaces les plus terribles, les écarts de
 la Jeunesse ne sont encore que trop fré-
 quens, trop multipliés. J'ai prouvé que
 cette éducation, que vous appelez la
 plus saine, étoit la plus insensée ; que
 cette éducation, que vous appelez la
 plus vertueuse, donnoit aux enfans
 tous leurs vices ; j'ai prouvé que toute
 la gloire du paradis les tenoit moins
 qu'un morceau de sucre, & qu'ils crai-
 gnoient beaucoup plus de s'ennuyer
 à Vêpres que de brûler en enfer ; j'ai
 prouvé que les écarts de la Jeunesse
 qu'on se plaint de ne pouvoir réprimer
 par ces moyens, en étoient l'ouvrage.
 Dans quelles erreurs, dans quels excès,*

abandonnée à elle-même, ne se précipiteroit-elle donc pas? La Jeunesse ne s'égaré jamais d'elle-même: toutes ses erreurs lui viennent d'être mal conduite. Les camarades & les maitresses achevent ce qu'ont commencé les Prêtres & les Précepteurs; j'ai prouvé cela. C'est un torrent qui se déborde malgré les digues puissantes qu'on lui avoit opposées: que seroit-ce donc si nul obstacle ne suspendoit ses flots, & ne rompoit ses efforts? Je pourrois dire: c'est un torrent qui renverse vos impuissantes digues & brise tout. Elargissez son lit & le laissez courir sans obstacle; il ne fera jamais de mal. Mais j'ai honte d'employer dans un sujet aussi sérieux ces figures de Collège, que chacun applique à sa fantaisie, & qui ne prouvent rien d'aucun côté.

Au reste, quoique, selon vous, les écarts de la Jeunesse ne soient encore que trop fréquens, trop multipliés, à cause de la pente de l'homme au mal, il paroît qu'à tout prendre vous n'êtes pas trop mécontent d'elle; que vous vous complaisez assez dans l'éducation saine & vertueuse que lui donnent ac-

tuellement vos maîtres pleins de vertus, de sagesse & de vigilance ; que, selon vous, elle perdrait beaucoup à être élevée d'une autre manière ; & qu'au fond vous ne pensez pas de ce siècle, *la lie des siècles*, tout le mal que vous affectez d'en dire à la tête de vos Mandemens.

Je conviens qu'il est superflu de chercher de nouveaux plans d'éducation, quand on est si content de celle qui existe : mais convenez aussi, Monseigneur, qu'en ceci vous n'êtes pas difficile. Si vous eussiez été aussi coulant en matière de doctrine, votre Diocèse eût été agité de moins de troubles ; l'orage que vous avez excité, ne fût point retombé sur les Jésuites ; je n'en aurois point été écrasé par compagnie ; vous fussiez resté plus tranquille, & moi aussi.

Vous avouez que, pour réformer le monde autant que le permettent la foiblesse, & , selon vous, la corruption de notre nature, il suffiroit d'observer, sous la direction & l'impression de la grace, les premiers rayons de la raison humaine, de les saisir avec soin, & de

les diriger vers la route qui conduit à la vérité. (1) *Par-là*, continuez-vous, ces esprits, encore exempts de préjugés, seroient pour toujours en garde contre l'erreur; ces cœurs, encore exempts des grandes passions, prendroient les impressions de toutes les vertus. Nous sommes donc d'accord sur ce point; car je n'ai pas dit autre chose. Je n'ai pas ajouté, j'en conviens, qu'il fallût faire élever les enfans par des Prêtres; même je ne pensois pas que cela fût nécessaire pour en faire des Citoyens & des hommes; & cette erreur, si c'en est une, commune à tant de Catholiques, n'est pas un si grand crime à un Protestant. Je n'examine pas si dans votre pays les Prêtres eux-mêmes passent pour de si bons Citoyens; mais comme l'éducation de la génération présente est leur ouvrage, c'est entre vous d'un côté, & vos anciens Mandemens de l'autre, qu'il faut décider si leur lait spirituel lui a si bien profité, s'il en a fait de si grands saints, (2) *vrais adorateurs de Dieu*, &

(1) *Mandement*, p. xiiij.

(2) *Ibid.*

de si grands hommes, dignes d'être la ressource & l'ornement de la patrie. Je puis ajouter une observation qui devoit frapper tous les bons François, & vous même comme tel ; c'est que, de tant de Rois qu'a eu votre Nation, le meilleur est le seul que n'ont point élevé les Prêtres.

Mais qu'importe tout cela, puisque je ne leur ai point donné l'exclusion ? Qu'ils élèvent la Jeunesse, s'ils en sont capables ; je ne m'y oppose pas ; & ce que vous dites là-dessus (1) ne fait rien contre mon Livre. Prétendriez-vous que mon plan fût mauvais, par cela seul qu'il peut convenir à d'autres qu'aux gens d'Eglise ?

Si l'homme est bon par sa nature, comme je crois l'avoir démontré, il s'ensuit qu'il demeure tel, tant que rien d'étranger à lui ne l'altère ; & si les hommes sont méchans, comme ils ont pris peine à me l'apprendre, il s'ensuit que leur méchanceté leur vient d'ailleurs : fermez donc l'entrée au vice, & le cœur humain sera toujours bon.

(1) *Mandement*, p. xiiij.

Sur ce principe, j'établis l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt la seule bonne; je fais voir comment toute éducation positive suit, de quelque manière qu'on s'y prenne, une route opposée à son but; & je montre comment on tend au même but, & comment on y arrive par le chemin que j'ai tracé.

J'appelle éducation positive celle qui tend à former l'esprit avant l'âge, & à donner à l'enfant la connoissance des devoirs de l'homme. J'appelle éducation négative celle qui tend à perfectionner les organes, instrumens de nos connoissances, avant de nous donner ces connoissances, & qui prépare à la raison par l'exercice des sens. L'éducation négative n'est pas oisive, tant s'en faut. Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur. Elle dispose l'enfant à tout ce qui peut le mener au vrai quand il est en état de l'entendre, & au bien quand il est en état de l'aimer.

Cette marche vous déplaît & vous choque; il est aisé de voir pourquoi. Vous commencez par calomnier les in-

tentions de celui qui la propose. Selon vous, cette oisiveté de l'ame m'a paru nécessaire pour la disposer aux erreurs que je lui voulois inculquer. On ne fait pourtant pas trop quelle erreur veut donner à son élève celui qui ne lui apprend rien avec plus de soin qu'à sentir son ignorance & à savoir qu'il ne fait rien. Vous convenez que le jugement a ses progrès & ne se forme que par degrés. *Mais s'ensuit-il (1), ajoûtez vous, qu'à l'age de dix ans un enfant ne connoisse pas la différence du bien & du mal, qu'il confonde la sagesse avec la folie, la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice? Tout cela s'ensuit, sans doute, si, à cet âge, le jugement n'est pas développé. Quoi! poursuivez-vous, il ne sentira pas qu'obéir à son père est un bien, que lui désobéir est un mal? Bien-loin de-là; je soutiens qu'il sentira, au contraire, en quittant le jeu pour aller étudier sa leçon, qu'obéir à son père est un mal, & que lui désobéir est un bien, en volant quelque fruit défendu. Il sentira aussi, j'en con-*

(1) *Mandement*, p. xviiij.

viens , que c'est un mal d'être puni & un bien d'être récompensé ; & c'est dans la balance de ces biens & de ces maux contradictoires que se règle sa prudence enfantine. Je crois avoir démontré cela mille fois dans mes deux premiers volumes , & sur-tout dans le dialogue du maître & de l'enfant sur ce qui est mal (1). Pour vous , Monseigneur , vous réfutez mes deux volumes en deux lignes , & les voici. (2) *Le prétendre, M. T. C. F. c'est calomnier la nature humaine , en lui attribuant une stupidité qu'elle n'a point.* On ne sauroit employer une réfutation plus tranchante , ni conçue en moins de mots. Mais cette ignorance , qu'il vous plaît d'appeller stupidité , se trouve constamment dans tout esprit gêné dans des organes imparfaits , ou qui n'a pas été cultivé ; c'est une observation facile à faire & sensible à tout le monde. Attribuer cette ignorance à la nature humaine , n'est donc pas la calomnier ; & c'est vous qui l'avez calomniée , en lui im-

(1) *Émile, Tome I, pag. 189.*

(2) *Mandement, pag. xix.*

putant une malignité qu'elle n'a point.

Vous dites encore : (1) *Ne vouloit enseigner la sagesse à l'homme que dans le temps qu'il sera dominé par la fougue des passions naissantes , n'est-ce pas la lui présenter dans le dessein qu'il la rejette ?* Voilà derechef une intention que vous avez la bonté de me prêter , & qu'assurément nul autre que vous ne trouvera dans mon Livre. J'ai montré , premièrement , que celui qui sera élevé comme je veux ne sera pas dominé par les passions dans le temps que vous dites . J'ai montré encore comment les leçons de la sagesse pouvoient retarder le développement de ces mêmes passions. Ce sont les mauvais effets de votre éducation que vous imputez à la mienne , & vous m'objectez les défauts que je vous apprends à prévenir. Jusqu'à l'adolescence j'ai garanti des passions le cœur de mon élève , & quand elles sont prêtes à naître , j'en recule encore le progrès par des soins propres à les réprimer. Plutôt , les leçons de la sagesse ne signifient rien pour

(1) *Mandement* , pag. xxiij.

l'enfant, hors d'état d'y prendre intérêt & de les entendre ; plus tard, elles ne prennent plus sur un cœur déjà livré aux passions. C'est au seul moment que j'ai choisi qu'elles sont utiles : soit pour l'armer ou pour le distraire, il importe également qu'alors le jeune homme en soit occupé.

Vous dites : (1) *Pour trouver la Jeunesse plus docile aux leçons qu'il lui prépare, cet Auteur veut qu'elle soit dénuée de tout principe de Religion.* La raison en est simple ; c'est que je veux qu'elle ait une Religion, & que je ne lui veux rien apprendre dont son jugement ne soit en état de sentir la vérité. Mais moi, Monseigneur, si je disois : *Pour trouver la Jeunesse plus docile aux leçons qu'on lui prépare, on a grand soin de la prendre avant l'âge de raison ; ferois-je un raisonnement plus mauvais que le vôtre, & feroit-ce un préjugé bien favorable à ce que vous faites apprendre aux enfans ?* Selon vous, je choisis l'âge de raison pour inculquer l'erreur ;

(1) *Mandement*, pag. xviiij.

& vous, vous prévenez cet âge pour enseigner la vérité. Vous vous pressez d'instruire l'enfant avant qu'il puisse discerner le vrai du faux, & moi j'attends, pour le tromper, qu'il soit en état de le connoître. Ce jugement est-il naturel ? Et lequel paroît chercher à séduire, de celui qui ne veut parler qu'à des hommes, ou de celui qui s'adresse aux enfans ?

Vous me censurez d'avoir dit & montré que tout enfant qui croit en Dieu est idolâtre ou anthropomorphite, & vous combattez cela en disant (1) qu'on ne peut supposer ni l'un ni l'autre d'un enfant qui a reçu une éducation Chrétienne. Voilà ce qui est en question ; reste à voir la preuve. La mienne est que l'éducation la plus Chrétienne ne sauroit donner à l'enfant l'entendement qu'il n'a pas, ni détacher ses idées des êtres matériels, au-dessus desquels tant d'hommes ne sauroient élever les leurs. J'en appelle, de plus, à l'expérience : j'exhorte chacun des lecteurs

(1) *Mandement*, pag. xix.

à consulter sa mémoire, & à se rappeler si, lorsqu'il a cru en Dieu étant enfant, il ne s'en est pas toujours fait quelque image. Quand vous lui dites que *la Divinité n'est rien de ce qui peut tomber sous le sens*; ou son esprit troublé n'entend rien, ou il entend qu'elle n'est rien. Quand vous lui parlez d'une *intelligence infinie*, il ne fait ce que c'est qu'*intelligence*, & il fait encore moins ce que c'est qu'*infini*. Mais vous lui ferez répéter après vous les mots qu'il vous plaira de lui dire; vous lui ferez même ajouter, s'il le faut, qu'il les entend; car cela ne coûte guères, & il aime encore mieux dire qu'il les entend que d'être grondé ou puni. Tous les Anciens, sans excepter les Juifs, se sont représenté Dieu corporel, & combien de Chrétiens, sur-tout de Catholiques, sont encore aujourd'hui dans ce cas-là! Si vos enfans parlent comme des hommes, c'est parce que les hommes sont encore enfans. Voilà pourquoi les mystères entassés ne coûtent plus rien à personne; les termes en sont tout aussi faciles à prononcer que d'autres. Une des commodités du Christianisme moderne est de s'être

fait un certain jargon de mots sans idées, avec lesquels on satisfait à tout, hors à la raison.

Par l'examen de l'intelligence qui mène à la connoissance de Dieu, je trouve qu'il n'est pas raisonnable de croire cette connoissance (1) *toujours nécessaire au salut*. Je cite en exemple les insensés, les enfans, & je mets dans la même classe les hommes dont l'esprit n'a pas acquis assez de lumières pour comprendre l'existence de Dieu. Vous dites là - dessus : (2) *Ne soyons point surpris que l'Auteur d'Émile remette à un temps si reculé la connoissance de l'existence de Dieu ; il ne la croit pas nécessaire au salut*. Vous commencez, pour rendre ma proposition plus dure, par supprimer charitablement le mot *toujours*, qui non-seulement la modifie, mais qui lui donne un autre sens, puisque, selon ma phrase, cette connoissance est ordinairement nécessaire au salut ; & qu'elle ne le seroit jamais, selon la

(1) *Émile*, Tome II, pag. 352, 353.

(2) *Mandement*, pag. xxiiij.

où je l'ai prise ? Je l'ai tirée mot à mot de l'endroit même que vous accusez de contradiction (1). Vous en usez comme tous mes adversaires, qui, pour me réfuter, ne font qu'écrire les objections que je me suis faites, & supprimer mes solutions. La réponse est déjà toute prête ; c'est l'ouvrage qu'ils ont réfuté.

Nous avançons, Monseigneur, vers les discussions les plus importantes.

Après avoir attaqué mon système & mon Livre, vous attaquez aussi ma Religion ; & parce que le Vicaire Catholique fait des objections contre son Eglise, vous cherchez à me faire passer pour ennemi de la mienne ; comme si proposer des difficultés sur un sentiment, c'étoit y renoncer ; comme si toute connoissance humaine n'avoit pas les siennes ; comme si la Géométrie elle-même n'en avoit pas, ou que les Géomètres se fissent une loi de les taire pour ne pas nuire à la certitude de leur art.

La réponse que j'ai d'avance à vous

(1) *Émile*, Tome III, pag. 94 & suiv.
Tome VI. D

faire, est de vous déclarer avec ma franchise ordinaire mes sentimens en matière de Religion; tels que je les ai professés dans tous mes Écrits, & tels qu'ils ont toujours été dans ma bouche & dans mon cœur. Je vous dirai, de plus, pourquoi j'ai publié la profession de foi du Vicaire, & pourquoi, malgré tant de clameurs, je la tiendrai toujours pour l'Écrit le meilleur & le plus utile dans le siècle où je l'ai publié. Les buchers ni les décrets ne me feront point changer de langage; les Théologiens, en m'ordonnant d'être humble, ne me feront point être faux; & les Philosophes, en me taxant d'hypocrisie, ne me feront point professer l'incrédulité. Je dirai ma Religion, parce que j'en ai une; & je la dirai hautement, parce que j'ai le courage de la dire, & qu'il seroit à désirer pour le bien des hommes que ce fût celle du genre-humain.

Monseigneur, je suis Chrétien, & sincèrement Chrétien, selon la doctrine de l'Évangile. Je suis Chrétien, non comme un Disciple des Prêtres, mais comme un Disciple de Jésus-Christ. Mon Maître a peu subtilisé sur le dogme, & beaucoup insisté sur les devoirs;

Il prescrivoit moins d'articles de foi, que de bonnes œuvres; il n'ordonnoit de croire que ce qui étoit nécessaire pour être bon; quand il résuinoit la Loi & les Prophètes, c'étoit bien plus dans des actes de vertu, que dans des formules de croyance (1), & il m'a dit par lui-même & par ses Apôtres que celui qui aime son frere, a accompli la Loi (2).

Moi, de mon côté, très-convaincu des vérités essentielles au Christianisme, lesquelles servent de fondement à toute bonne morale, cherchant au surplus à nourrir mon cœur de l'esprit de l'Évangile, sans tourmenter ma raison de ce qui m'y paroît obscur; enfin persuadé que quiconque aime Dieu par-dessus toute chose, & son prochain comme soi-même, est un vrai Chrétien, je m'efforce de l'être, laissant à part toutes ces subtilités de doctrine, tous ces importans galimathias dont les Pharisiens embrouillent nos devoirs, & offusquent notre foi; & mettant avec

(1) Matth. VII. 12.

(2) 1. Cor. XIII, 2. 13

Saint-Paul la foi même au-dessous de la charité (1).

Heureux d'être né dans la Religion la plus raisonnable & la plus sainte qui soit sur la terre, je reste inviolablement attaché au culte de mes Pères : comme eux je prends l'Écriture & la raison pour les uniques règles de ma croyance ; comme eux je réfuse l'autorité des hommes, & n'entends me soumettre à leurs formules qu'autant que j'en aperçois la vérité ; comme eux je me réunis de cœur avec les vrais serviteurs de Jésus-Christ, & les vrais adorateurs de Dieu, pour lui offrir dans la Communion des Fideles les hommages de son Église. Il m'est consolant & doux d'être compté parmi ses membres, de participer au culte public qu'ils rendent à la Divinité, & de me dire au milieu d'eux : je suis avec mes freres.

Pénétré de reconnoissance pour le digne Pasteur qui, résistant au torrent de l'exemple, & jugéant dans la vérité, n'a point exclus de l'Église un défenseur de la cause de Dieu, je conser-

(1) Galat. V. 14.

verai toute ma vie un tendre souvenir de sa charité vraiment Chrétienne. Je me ferai toujours une gloire d'être compté dans son troupeau, & j'espère n'en point scandaliser les membres, ni par mes sentimens ni par ma conduite; mais lorsque d'injustes Prêtres, s'arrogant des droits qu'ils n'ont pas, voudront se faire les arbitres de ma croyance, & viendront me dire arrogamment : rétractez-vous, déguisez-vous, expliquez ceci, désavouez cela; leurs hauteurs ne m'en imposeront point; ils ne me feront point mentir pour être orthodoxe, ni dire, pour leur plaire, ce que je ne pense pas. Que si ma véracité les offense, & qu'ils veuillent me retrancher de l'Église, je craindrai peu cette menace dont l'exécution n'est pas en leur pouvoir. Ils ne m'empêcheront pas d'être uni de cœur avec les Fideles; ils ne m'ôteront pas du rang des Élus, si j'y suis inscrit. Ils peuvent m'en ôter les consolations dans cette vie, mais non l'espoir dans celle qui doit la suivre, & c'est-là que mon vœu le plus ardent & le plus sincère est d'avoir Jésus-Christ même pour arbitre & pour Juge entre eux & moi.

Tels font, Monseigneur, mes vrais sentimens, que je ne donne pour règle à personne, mais que je déclare être les miens, & qui resteront tels tant qu'il plaîra, non aux hommes, mais à Dieu, seul maître de changer mon cœur & ma raison : car aussi long-temps que je serai ce que je suis, & que je penserai comme je pense, je parlerai comme je parle. Bien différent, je l'avoue, de vos Chrétiens en effigie, toujours prêts à croire ce qu'il faut croire, ou à dire ce qu'il faut dire pour leur intérêt ou pour leur repos ; & toujours sûrs d'être assez bons Chrétiens, pourvu qu'on ne brûle pas leurs Livres & qu'ils ne soient pas décrétés. Ils vivent en gens persuadés que non-seulement il faut confesser tel & tel article ; mais que cela suffit pour aller en paradis ; & moi je pense, au contraire, que l'essentiel de la Religion consiste en pratique, que non-seulement il faut être homme de bien, miséricordieux, humain, charitable ; mais que quiconque est vraiment tel, en croit assez pour être sauvé. J'avoue, au reste, que leur doctrine est plus commode que la mienne, & qu'il en coûte bien moins de se mettre au

nombre des Fideles , par des opinions que par des vertus.

Que si j'ai dû garder ces sentimens pour moi seul , comme ils ne cessent de le dire ; si , lorsque j'ai eu le courage de les publier & de me nommer , j'ai attaqué les Loix , & troublé l'ordre public , c'est ce que j'examinerai tout-à-l'heure. Mais qu'il me soit permis auparavant , de vous supplier , Monseigneur , vous & tous ceux qui liront cet Écrit , d'ajouter quelquefois aux déclarations d'un ami de la vérité , & de ne pas imiter ceux qui , sans preuve , sans vraisemblance , & sur le seul témoignage de leur propre cœur , m'accusent d'athéisme & d'irreligion contre des protestations si positives & que rien de ma part n'a jamais démenties. Je n'ai pas trop , ce me semble , l'air d'un homme qui se déguise , & il n'est pas aisé de voir quel intérêt j'aurois à me déguiser ainsi. L'on doit présumer que celui qui s'exprime si librement sur ce qu'il ne croit pas , est sincère en ce qu'il dit croire , & quand ses discours , sa conduite & ses Écrits sont toujours d'accord sur ce point , quiconque ose af-

firmer qu'il ment, & n'est pas un Dieu, ment infailliblement lui-même.

Je n'ai pas toujours eu le bonheur de vivre seul. J'ai fréquenté des hommes de toute espèce. J'ai vu des gens de tous les partis, des croyans de toutes les sectes, des esprits-forts de tous les systêmes : j'ai vu des grands, des petits, des libertins, des Philosophes. J'ai eu des amis sûrs, & d'autres qui l'étoient moins : j'ai été environné d'espions, de malveuillans, & le monde est plein de gens qui me haïssent à cause du mal qu'ils m'ont fait. Je les adjure tous, quels qu'ils puissent être, de déclarer au public ce qu'ils savent de ma croyance en matière de Religion. Si dans le commerce le plus suivi, si dans la plus étroite familiarité, si dans la gaieté des repas, si dans les confidences du tête-à-tête ils m'ont jamais trouvé différent de moi-même ; si, lorsqu'ils ont voulu disputer ou plaisanter, leurs argumens ou leurs railleries m'ont un moment ébranlé ; s'ils m'ont surpris à varier dans mes sentimens ; si dans le secret de mon cœur ils en ont pénétré que je cachois au public ; si, dans quel-

que temps que ce soit , ils ont trouvé en moi une ombre de fausseté ou d'hypocrisie , qu'ils le disent , qu'ils révelent tout , qu'ils me dévoilent , j'y consens , je les en prie , je les dispense du secret de l'amitié ; qu'ils disent hautement , non ce qu'ils voudroient que je fusse , mais ce qu'ils savent que je suis : qu'ils me jugent selon leur conscience ; je leur confie mon honneur sans crainte , & je promets de ne les point récuser.

Que ceux qui m'accusent d'être sans Religion , parce qu'ils ne conçoivent pas qu'on en puisse avoir une , s'accordent au moins , s'ils peuvent , entre eux. Les uns ne trouvent dans mes Livres qu'un systême d'athéisme ; les autres disent que je rends gloire à Dieu dans mes Livres , sans y croire au fond de mon cœur. Ils taxent mes Écrits d'impiété , & mes sentimens d'hypocrisie. Mais si je prêche en public l'athéisme , je ne suis donc pas un hypocrite ; & si j'affecte une foi que je n'ai point , je n'enseigne donc pas l'impiété. En entassant des imputations contradictoires , la calomnie se découvre elle-même ; mais la malignité est aveugle , & la passion ne raisonne pas.

Je n'ai pas, il est vrai, cette foi dont j'entends se vanter tant de gens d'une probité si médiocre, cette foi robuste qui ne doute jamais de rien, qui croit sans façon tout ce qu'on lui présente à croire, & qui met à part ou dissimule les objections qu'elle ne fait pas résoudre. Je n'ai pas le bonheur de voir dans la révélation l'évidence qu'ils y trouvent, & si je me détermine pour elle, c'est parce que mon cœur m'y porte, qu'elle n'a rien que de consolant pour moi, & qu'à la rejeter les difficultés ne sont pas moindres; mais ce n'est pas parce que je la vois démontrée, car très-sûrement elle ne l'est pas à mes yeux. Je ne suis pas même assez instruit, à beaucoup près, pour qu'une démonstration qui demande un si profond savoir, soit jamais à ma portée. N'est-il pas plaissant que moi qui propose ouvertement mes objections & mes doutes, je sois l'hypocrite, & que tous ces gens si décidés, qui disent sans cesse croire fermement ceci & cela, que ces gens si sûrs de tout, sans avoir pourtant de meilleures preuves que les miennes, que ces gens, enfin, dont la plupart ne sont guères plus savans que moi, & qui,

fans relever mes difficultés, me reprochent de les avoir proposées, soient les gens de bonne-foi ?

Pourquoi serois-je un hypocrite, & que gagnerois-je à l'être ? J'ai attaqué tous les intérêts particuliers, j'ai suscité contre moi tous les partis, je n'ai soutenu que la cause de Dieu & de l'Humanité, & qui est-ce qui s'en soucie ? Ce que j'en ai dit n'a pas même fait la moindre sensation, & pas une ame ne m'en a su gré. Si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, les dévots ne m'auroient pas fait pis, & d'autres ennemis non moins dangereux ne me porteroient point leurs coups en secret. Si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, les uns n'eussent attaqué avec plus de réserve, en me voyant défendu par les autres, & disposé moi-même à la vengeance : mais un homme qui craint Dieu, n'est guère à craindre, son parti n'est pas redoutable, il est seul ou à-peu-près, & l'on est sûr de pouvoir lui faire beaucoup de mal avant qu'il songe à le rendre. Si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, en me séparant ainsi de l'Église, j'aurois ôté tout d'un coup

à ses Ministres le moyen de me harceler sans cesse, & de me faire endurer toutes leurs petites tyrannies ; je n'aurois point essuyé tant d'ineptes censures ; & , au-lieu de me blâmer si aigrement d'avoir écrit, il eût fallu me réfuter ; ce qui n'est pas tout-à-fait si facile. Enfin si je me fusse ouvertement déclaré pour l'athéisme, on eût d'abord un peu clabaudé ; mais on m'eût bientôt laissé en paix comme tous les autres ; le peuple du Seigneur n'eût point pris inspection sur moi, chacun n'eût point cru me faire grace en ne me traitant pas en excommunié, & j'eusse été quitte-à-quitte avec tout le monde : les Saintes en Israël ne m'auroient point écrit des lettres anonymes, & leur charité ne se fût point exhalée en dévotes injures ; elles n'eussent point pris la peine de m'assurer humblement que j'étois un scélérat, un monstre exécrationnable, & que le monde eût été trop heureux, si quelque bonne ame eût pris le soin de m'étrouffer au berceau : d'honnêtes-gens, de leur côté, me regardant alors comme un réprouvé, ne se tourmenteroient & ne me tourmenteroient point pour me ramener dans la bonne voie ; ils ne

me tiraileroient pas à droite & à gauche, ils ne m'étoufferoient pas sous le poids de leurs sermons, ils ne me forceroient pas de bénir leur zèle, en maudissant leur importunité, & de sentir avec reconnoissance qu'ils sont appellés à me faire périr d'ennui.

Monseigneur, si je suis un hypocrite, je suis un fou; puisque, pour ce que je demande aux hommes, c'est une grande folie de se mettre en fraix de fausseté: si je suis un hypocrite, je suis un sot; car il faut l'être beaucoup pour ne pas voir que le chemin que j'ai pris ne mène qu'à des malheurs dans cette vie, & que, quand j'y pourrois trouver quelque avantage, je n'en puis profiter sans me démentir. Il est vrai que j'y suis à temps encore; je n'ai qu'à vouloir un moment tromper les hommes; & je mets à mes pieds tous mes ennemis. Je n'ai point encore atteint la vieillesse; je puis avoir long-temps à souffrir; je puis voir changer derechef le public sur mon compte: mais si jamais j'arrive aux honneurs & à la fortune, par quelque route que j'y parviennne, alors je serai un hypocrite; cela est sûr.

La gloire de l'ami de la vérité n'est point attachée à telle opinion plutôt qu'à telle autre ; quoi qu'il dise, pourvu qu'il le pense, il tend à son but. Celui qui n'a d'autre intérêt que d'être vrai, n'est point tenté de mentir, & il n'y a nul homme sensé qui ne préfère le moyen le plus simple, quand il est aussi le plus sûr. Mes ennemis auront beau faire avec leurs injures ; ils ne m'ôteront point l'honneur d'être un homme véridique en toute chose, d'être le seul Auteur de mon siècle, & de beaucoup d'autres qui ait écrit de bonne-foi, & qui n'ait dit que ce qu'il a cru : ils pourront un moment souiller ma réputation à force de rumeurs & de calomnies ; mais elle en triomphera tôt ou tard ; car tandis qu'ils varieront dans leurs imputations ridicules, je resterai toujours le même ; & sans autre art que ma franchise, j'ai de quoi les désoler toujours.

Mais cette franchise est déplacée avec le public ! Mais toute vérité n'est pas bonne à dire ! Mais, bien que tous les gens sensés pensent comme vous, il n'est pas bon que le vulgaire pense ainsi ! Voilà ce qu'on me crie de toutes

parts ; voilà , peut-être , ce que vous me diriez vous-même , si nous étions tête-à-tête dans votre cabinet. Tels sont les hommes. Ils changent de langage comme d'habit ; ils ne disent la vérité qu'en robe de chambre ; en habit de parade ils ne savent plus que mentir , & non-seulement ils sont trompeurs & fourbes à la face du genre-humain , mais ils n'ont pas honte de punir , contre leur conscience , quiconque ose n'être pas fourbe & trompeur public comme eux. Mais ce principe est-il bien vrai que toute vérité n'est pas bonne à dire ? Quand il le seroit , s'ensuivroit-il que nulle erreur ne fût bonne à détruire , & toutes les folies des hommes sont-elles si saintes qu'il n'y en ait aucune qu'on ne doive respecter ? Voilà ce qu'il conviendrait d'examiner avant de me donner pour loi une maxime suspecte & vague , qui , fût-elle vraie en elle-même , peut pécher par son application.

J'ai grande envie , Monseigneur , de prendre ici ma méthode ordinaire , & de donner l'histoire de mes idées pour toute réponse à mes accusateurs. Je

crois ne pouvoir mieux justifier tout ce que j'ai osé dire, qu'en disant encore tout ce que j'ai pensé.

Sitôt que je fus en état d'observer les hommes, je les regardois faire, & je les écoutois parler; puis, voyant que leurs actions ne ressembloient point à leurs discours, je cherchai la raison de cette dissemblance, & je trouvai qu'être & paroître étant pour eux deux choses aussi différentes qu'agir & parler, cette deuxième différence étoit la cause de l'autre, & avoit elle-même une cause qui me restoit à chercher.

Je la trouvai dans notre ordre social, qui, de tout point contraire à la nature que rien ne détruit, la tyrannise sans cesse, & lui fait sans cesse réclamer ses droits. Je suivis cette contradiction dans ses conséquences, & je vis qu'elle expliquoit seule tous les vices des hommes & tous les maux de la société. D'où je conclus qu'il n'étoit pas nécessaire de supposer l'homme méchant par sa nature, lorsqu'on pouvoit marquer l'origine & le progrès de sa méchanceté. Ces réflexions me conduisirent à de nouvelles recherches sur l'esprit humain

confidéré dans l'état civil, & je trouvai qu'alors le développement des lumières & des vices se faisoit toujours en même raison, non dans les individus, mais dans les peuples; distinction que j'ai toujours soigneusement faite, & qu'aucun de ceux qui m'ont attaqué n'a jamais pu concevoir.

J'ai cherché la vérité dans les Livres; je n'y ai trouvé que le mensonge & l'erreur. J'ai consulté les Auteurs; je n'ai trouvé que des Charlatans qui se font un jeu de tromper les hommes, sans autre Loi que leur intérêt, sans autre Dieu que leur réputation; prompts à décrier les chefs qui ne les traitent pas à leur gré, plus prompts à louer l'iniquité qui les paye. En écoutant les gens à qui l'on permet de parler en public, j'ai compris qu'ils n'osent ou ne veulent dire que ce qui convient à ceux qui commandent, & que, payés par le fort pour prêcher le foible, ils ne savent parler au dernier que de ses devoirs, & à l'autre que de ses droits. Toute l'instruction publique tendra toujours au mensonge tant que ceux qui la dirigent trouveront leur intérêt à mentir; & c'est pour eux seulement que la vérité

n'est pas bonne à dire. Pourquoi serois-je le complice de ces gens-là ?

Il y a des préjugés qu'il faut respecter. Cela peut être : mais c'est quand d'ailleurs tout est dans l'ordre, & qu'on ne peut ôter ces préjugés sans ôter aussi ce qui les rachète ; on laisse alors le mal pour l'amour du bien. Mais lorsque tel est l'état des choses que rien ne sauroit plus changer qu'en mieux, les préjugés sont-ils si respectables qu'il faille leur sacrifier la raison, la vertu, la justice, & tout le bien que la vérité pourroit faire aux hommes ? Pour moi, j'ai promis de la dire en toute chose utile, autant qu'il seroit en moi ; c'est un engagement que j'ai dû remplir selon mon talent, & que sûrement un autre ne remplira pas à ma place, puisque, chacun se devant à tous, nul ne peut payer pour autrui. *La divine vérité, dit Augustin, n'est ni à moi, ni à vous, ni à lui, mais à nous tous qu'elle appelle avec force à la publier de concert, sous peine d'être inutiles à nous-mêmes si nous ne la communiquons aux autres : car quiconque s'approprie à lui seul un bien dont Dieu veut que tous jouissent, perd par cette usurpation ce qu'il dérobe*

au public , & ne trouve qu'erreur en lui-même , pour avoir trahi la vérité (1).

Les hommes ne doivent point être instruits à demi. S'ils doivent rester dans l'erreur, que ne les laissez-vous dans l'ignorance? A quoi bon tant d'Écoles & d'Universités pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à savoir? Quel est donc l'objet de vos Colléges, de vos Académies, de tant de fondations savantes? Est-ce de donner le change au Peuple, d'altérer sa raison d'avance, & de l'empêcher d'aller au vrai? Professeurs de mensonge, c'est pour l'abuser que vous feignez de l'instruire, &, comme ces brigands qui mettent des fanaux sur les écueils, vous l'éclairez pour le perdre.

Voilà ce que je pensois en prenant la plume; &, en la quittant, je n'ai pas lieu de changer de sentiment. J'ai toujours vu que l'instruction publique avoit deux défauts essentiels qu'il étoit impossible d'en ôter. L'un est la mauvaise foi de ceux qui la donnent, & l'autre l'aveuglement de ceux qui la

(1) August. Confess. Liv. III, ch. 25.

reçoivent. Si des hommes sans passions instruisoient des hommes sans préjugés, nos connoissances resteroient plus bornées, mais plus sûres, & la raison régneroit toujours. Or, quoi qu'on fasse, l'intérêt des hommes publics sera toujours le même : mais les préjugés du peuple, n'ayant aucune base fixe, sont plus variables ; ils peuvent être altérés, changés, augmentés ou diminués. C'est donc de ce côté seul que l'instruction peut avoir quelque prise, & c'est-là que doit tendre l'ami de la vérité. Il peut espérer de rendre le peuple plus raisonnable, mais non ceux qui le mènent plus honnêtes gens.

J'ai vu dans la Religion la même fausseté que dans la politique, & j'en ai été beaucoup plus indigné : car le vice du Gouvernement ne peut rendre les sujets malheureux que sur la terre ; mais qui fait jusqu'où les erreurs de la conscience peuvent nuire aux infortunés mortels ? J'ai vu qu'on avoit des professions de foi, des doctrines, des cultes qu'on suivoit sans y croire, & que rien de tout cela, ne pénétrant ni le cœur ni la raison, n'influoit que très-peu sur la conduite. Monseigneur, il faut vous

parler sans détour. Le vrai Croyant ne peut s'accommoder de toutes ces simagrées : il sent que l'homme est un être intelligent auquel il faut un culte raisonnable, & un être sociable auquel il faut une morale faite pour l'Humanité. Trouvons premièrement ce culte & cette morale ; cela fera de tous les hommes : & puis quand il faudra des formules nationales, nous en examinerons les fondemens, les rapports, les convenances ; & , après avoir dit ce qui est de l'homme, nous dirons ensuite ce qui est du Citoyen. Ne faisons pas, surtout, comme votre Monsieur Joli de Fleuri, qui, pour établir son Jansénisme, veut déraciner toute loi naturelle & toute obligation qui lie entr'eux les humains ; de sorte que, selon lui, le Chrétien & l'Infidèle qui contractent entr'eux, ne sont tenus à rien du tout l'un envers l'autre, puisqu'il n'y a point de loi commune à tous les deux.

Je vois donc deux manières d'examiner & comparer les Religions diverses ; l'une selon le vrai & le faux qui s'y trouvent, soit quant aux faits naturels ou surnaturels sur lesquels elles sont établies, soit quant aux notions

que la raison nous donne de l'Être suprême & du culte qu'il veut de nous ; l'autre selon leurs effets temporels & moraux sur la terre , selon le bien ou le mal qu'elles peuvent faire à la société & au genre - humain. Il ne faut pas , pour empêcher ce double examen , commencer par décider que ces deux choses vont toujours ensemble , & que la Religion la plus vraie est aussi la plus sociale ; c'est précisément ce qui est en question ; & il ne faut pas d'abord crier que celui qui traite cette question est un impie , un athée ; puisqu'autre chose est de croire , & autre chose d'examiner l'effet de ce que l'on croit.

Il paroît pourtant certain , je l'avoue , que , si l'homme est fait pour la société , la Religion la plus vraie est aussi la plus sociale & la plus humaine : car Dieu veut que nous soyons tels qu'il nous a faits ; & , s'il étoit vrai qu'il nous eût fait méchans , ce seroit lui désobéir que de vouloir cesser de l'être. De plus , la Religion considérée comme une relation entre Dieu & l'homme , ne peut aller à la gloire de Dieu que par le bien-être de l'homme , puisque l'autre terme de la relation , qui est

Dieu , est par sa nature au-dessus de tout ce que peut l'homme pour ou contre lui.

Mais ce sentiment , tout probable qu'il est , est sujet à de grandes difficultés , par l'historique & les faits qui le contrarient. Les Juifs étoient les ennemis nés de tous les autres Peuples, & ils commencèrent leur établissement par détruire sept nations , selon l'ordre exprès qu'ils en avoient reçu : tous les Chrétiens ont eu des guerres de Religion , & la guerre est nuisible aux hommes : tous les partis ont été persécuteurs & persécutés , & la persécution est nuisible aux hommes : plusieurs sectes vantent le célibat , & le célibat est si nuisible (1) à l'espèce humaine ,

(1) La continence & la pureté ont leur usage , même pour la population ; il est toujours beau de se commander à soi-même , & l'état de virginité est , par ces raisons , très-digne d'estime ; mais il ne s'ensuit pas qu'il soit beau , ni bon , ni louable de persévérer toute la vie dans cet état , en offensant la Nature & en trompant sa destination. L'on a plus de respect pour une jeune Vierge nubile , que pour une jeune femme ; mais on en a plus pour une

que, s'il étoit suivi par-tout, elle pétiroit. Si cela ne fait pas preuve pour décider, cela fait raison pour examiner; & je ne demandois autre chose, sinon qu'on permît cet examen.

Je ne dis ni ne pense qu'il n'y ait aucune bonne Religion sur la terre; mais je dis (& il est trop vrai) qu'il

mère de famille que pour une vieille fille; & cela me paroît très-sensé. Comme on ne se marie pas en naissant, & qu'il n'est pas même à propos de se marier fort jeune, la virginité, que tous ont dû porter & honorer, a sa nécessité, son utilité, son prix & sa gloire; mais c'est pour aller, quand il convient, déposer toute sa pureté dans le mariage. Quoi! disent-ils, de leur air bêtement triomphant, des célibataires prêchent le nœud conjugal! Pourquoi donc ne se marient-ils pas?... Ah! pourquoi? Parce qu'un état si saint & si doux en lui-même est devenu, par vos sottises institutions, un état malheureux & ridicule, dans lequel il est désormais presque impossible de vivre sans être un frippon ou un sot. Sceptre de fer, loix insensées! c'est à vous que nous reprochons de n'avoir pu remplir nos devoirs sur la terre, & c'est par nous que le cri de la Nature s'élève contre votre barbarie. Comment osez-vous la pousser jusqu'à nous reprocher la misère où vous nous avez réduits?

n'y

phrase que vous me prêtez. Après cette petite falsification, vous poursuivez ainsi.

« Il est clair », dit-il, par l'organe
» d'un personnage chimérique, il est
» clair que tel homme parvenu jusqu'à
» la vieillesse sans croire en Dieu, ne
» sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre », (vous avez omis le mot de *vie* ;) si son aveuglement n'a pas été volontaire ; &
» je dis qu'il ne l'est pas toujours ».

Avant de transcrire ici votre remarque, permettez que je fasse la mienne. C'est que ce personnage prétendu chimérique, c'est moi-même, & non le Vicaire ; que ce passage que vous avez cru être dans la profession de foi n'y est point, mais dans le corps même du Livre. Monseigneur, vous lisez bien légèrement ; vous citez bien négligemment les Écrits que vous flétrissez si durement ; je trouve qu'un homme en place qui censure, devrait mettre un peu plus d'examen dans ses jugemens. Je reprends à présent votre texte.

Remarquez, M. T. C. F. qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui seroit dépourvu de l'usage de sa raison : mais

uniquement de celui dont la raison ne seroit point aidée de l'instruction. Vous affirmez ensuite (1) qu'une telle prétention est souverainement absurde. S. Paul assure qu'entre les Philosophes payens, plusieurs sont parvenus par les seules forces de la raison, à la connoissance du vrai Dieu ; & là-dessus vous transcrivez son passage.

Monseigneur, c'est souvent un petit mal de ne pas entendre un Auteur qu'on lit ; mais c'en est un grand quand on le réfute, & un très-grand quand on le diffame. Or vous n'avez point entendu le passage de mon Livre que vous attaquez ici, de même que beaucoup d'autres. Le Lecteur jugera si c'est ma faute ou la vôtre, quand j'aurai mis le passage entier sous ses yeux.

« Nous tenons (les Réformés)
 » que nul enfant mort avant l'âge de
 » raison ne sera privé du bonheur éter-
 » nel. Les Catholiques croient la mê-
 » me chose de tous les enfans qui ont
 » reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient

(1) *Mandement*, pag. xxiv.

» jamais entendu parler de Dieu. Il y
» a donc des cas où l'on peut être sauvé
» sans croire en Dieu, & ces cas ont
» lieu, soit dans l'enfance, soit dans la
» démence, quand l'esprit humain est
» incapable des opérations nécessaires
» pour reconnoître la Divinité. Toute
» la différence que je vois ici entre vous
» & moi, est que vous prétendez que
» les enfans ont à sept ans cette capa-
» cité, & que je ne la leur accorde pas
» même à quinze. Que j'aie tort ou
» raison, il ne s'agit pas ici d'un ar-
» ticle de foi, mais d'une simple ob-
» servation d'histoire naturelle.

» Par le même principe, il est clair
» que tel homme, parvenu jusqu'à la
» vieillesse sans croire en Dieu, ne sera
» pas pour cela privé de sa présence
» dans l'autre vie, si son aveuglement
» n'a pas été volontaire; & je dis qu'il
» ne l'est pas toujours. Vous en con-
» venez pour les insensés qu'une ma-
» ladie prive de leurs facultés spirituel-
» les, mais non de leur qualité d'hom-
» mes, ni, par conséquent, du droit
» aux bienfaits de leur créateur. Pour-
» quoi donc n'en pas convenir aussi
» pour ceux qui, séquestrés de toute

» société dès leur enfance , auroient
 » mené une vie absolument sauvage ,
 » privés des lumières qu'on n'acquiert
 » que dans le commerce des hommes ?
 » Car il est d'une impossibilité démon-
 » trée qu'un pareil sauvage pût jamais
 » élever ses réflexions jusqu'à la con-
 » noissance du vrai Dieu. La raison
 » nous dit qu'un homme n'est punif-
 » sable que pour les fautes de sa vo-
 » lonté , & qu'une ignorance invinci-
 » ble ne lui sçauroit être imputée à
 » crime. D'où il suit que, devant la Jus-
 » tice éternelle , tout homme qui croi-
 » roit , s'il avoit les lumières nécessai-
 » res , est réputé croire , & qu'il n'y
 » aura d'incrédulés punis que ceux dont
 » le cœur se ferme à la vérité ». *Émile*
T. II. pag. 352 & suiv.

Voilà mon passage entier , sur lequel
 votre erreur faite aux yeux. Elle con-
 siste en ce que vous avez entendu ou
 fait entendre que , selon moi , il falloit
 avoir été instruit de l'existence de Dieu
 pour y croire. Ma pensée est fort diffé-
 rente. Je dis qu'il faut avoir l'enten-
 dement développé & l'esprit cultivé
 jusqu'à certain point pour être en état
 de comprendre les preuves de l'exis-

tence de Dieu, & surtout pour les trouver de soi-même sans en avoir jamais entendu parler. Je parle des hommes barbares ou sauvages; vous m'alléguez des Philosophes: je dis qu'il faut avoir acquis quelque Philosophie pour s'élever aux notions du vrai Dieu; vous citez Saint Paul qui reconnoît que quelques Philosophes Payens se sont élevés aux notions du vrai Dieu: je dis que tel homme grossier n'est pas toujours en état de se former de lui-même une idée juste de la Divinité; vous dites que les hommes instruits sont en état de se former une idée juste de la Divinité; & sur cette unique preuve, mon opinion vous paroît *souverainement absurde*. Quoi! parce qu'un Docteur en droit doit sçavoir les loix de son pays, est-il absurde de supposer qu'un enfant qui ne sçait pas lire a pu les ignorer?

Quand un Auteur ne veut pas se répéter sans cesse, & qu'il a une fois établi clairement son sentiment sur une matière, il n'est pas tenu de rapporter toujours les mêmes preuves en raisonnant sur le même sentiment. Ses Écrits s'expliquent alors les uns après les autres, & les derniers, quand il a de la mé-

rhode, supposent toujours les premiers. Voilà ce que j'ai toujours tâché de faire, & ce que j'ai fait, sur-tout, dans l'occasion dont il s'agit.

Vous supposez, ainsi que ceux qui traitent de ces matières, que l'homme apporte avec lui sa raison toute formée, & qu'il ne s'agit que de la mettre en œuvre. Or cela n'est pas vrai; car l'une des acquisitions de l'homme, & même des plus lentes, est la raison. L'homme apprend à voir des yeux de l'esprit ainsi que des yeux du corps; mais le premier apprentissage est bien plus long que l'autre, parce que les rapports des objets intellectuels ne se mesurant pas comme l'étendue, ne se trouvent que par estimation, & que nos premiers besoins, nos besoins physiques, ne nous rendent pas l'examen de ces mêmes objets si intéressant. Il faut apprendre à voir deux objets à la fois; il faut apprendre à les comparer entre eux, il faut apprendre à comparer les objets en grand nombre, à remonter par degrés aux causes, à les suivre dans leurs effets; il faut avoir combiné des infinités de rapports pour acquérir des idées de convenance, de proportion,

d'harmonie & d'ordre. L'homme qui, privé du secours de ses semblables & sans cesse occupé de pourvoir à ses besoins, est réduit en toute chose à la seule marche de ses propres idées, fait un progrès bien lent de ce côté-là : il vieillit & meurt avant d'être sorti de l'enfance de la raison. Pouvez-vous croire de bonne-foi, que d'un million d'hommes élevés de cette manière, il y en eût un seul qui vînt à penser à Dieu ?

L'ordre de l'Univers, tout admirable qu'il est, ne frappe pas également tous les yeux. Le peuple y fait peu d'attention, manquant des connoissances qui rendent cet ordre sensible, & n'ayant point appris à réfléchir sur ce qu'il aperçoit. Ce n'est ni endurcissement, ni mauvaise volonté : c'est ignorance, engourdissement d'esprit. La moindre méditation fatigue ces gens-là, comme le moindre travail des bras fatigue un homme de cabinet. Ils ont ouï parler des œuvres de Dieu & des merveilles de la nature. Ils répètent les mêmes mots sans y joindre les mêmes idées, & ils sont peu touchés de tout ce qui peut élever le sage à son Créateur. Or,

si parmi nous le peuple, à portée de tant d'instructions, est encore si stupide; que seront ces pauvres gens abandonnés à eux-mêmes dès leur enfance, & qui n'ont jamais rien appris d'autrui? Croyez-vous qu'un Caffre ou un Lapon Philosophe beaucoup sur la marche du monde & sur la génération des choses? Encore les Lapons & les Caffres, vivant en corps de Nation, ont-ils des multitudes d'idées acquises & communiquées, à l'aide desquelles ils acquièrent quelques notions grossières d'une Divinité: ils ont, en quelque façon, leur catéchisme: mais l'homme sauvage, errant seul dans les bois, n'en a point du tout. Cet homme n'existe pas, direz-vous. Soit. Mais il peut exister par supposition. Il existe certainement des hommes qui n'ont jamais eu d'entretien philosophique en leur vie, & dont tout le tems se consume à chercher leur nourriture, la dévorer, & dormir. Que ferons-nous de ces hommes là, des Eskimaux, par exemple? En ferons-nous des Théologiens?

Mon sentiment est donc que l'esprit de l'homme, sans progrès, sans instruction, sans culture, & tel qu'il sort des

mains de la nature, n'est pas en état de s'élever de lui même aux sublimes notions de la Divinité; mais que ces notions se présentent à nous à mesure que notre esprit se cultive; qu'aux yeux de tout homme qui a pensé, qui a réfléchi, Dieu se manifeste dans ses ouvrages; qu'il se révèle aux gens éclairés, dans le spectacle de la nature; qu'il faut, quand on a les yeux ouverts, les fermer pour ne l'y pas voir; que tout Philosophe Athée est un raisonneur de mauvaise foi, ou que son orgueil aveugle; mais qu'aussi tel homme stupide & grossier, quoique simple & vrai, tel esprit sans erreur & sans vice, peut, par une ignorance involontaire, ne pas remonter à l'Auteur de son être, & ne pas concevoir ce que c'est que Dieu; sans que cette ignorance le rende punissable d'un défaut auquel son cœur n'a point consenti. Celui-ci n'est pas éclairé, & l'autre refuse de l'être: cela me paroît fort différent.

Appliquez à ce sentiment votre passage de Saint Paul, & vous verrez qu'au-lieu de le combattre, il le favorise; vous verrez que ce passage tombe uniquement sur ces sages pré-

tendus à qui *ce qui peut être connu de Dieu a été manifesté*, à qui *la considération des choses qui ont été faites dès la création du monde, a rendu visible ce qui est invisible en Dieu*, mais qui *ne l'ayant point glorifié & ne lui ayant point rendu graces, se sont perdus dans la vanité de leur raisonnement, &, ainsi demeurés sans excuse, en se disant sages, sont devenus foux*. La raison sur laquelle l'Apôtre reproche aux Philosophes de n'avoir pas glorifié le vrai Dieu, n'étant point applicable à ma supposition, forme une induction toute en ma faveur; elle confirme ce que j'ai dit moi-même, que tout (1) *Philosophe qui ne croit pas, a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette*; elle montre, enfin, par le passage même, que vous ne m'avez point entendu; & quand vous m'imputez d'avoir dit ce que je n'ai ni dit ni pensé, sçavoir que l'on ne croit en Dieu que sur l'autorité d'autrui (2),

(1) *Émile, Tome II, pag. 350.*

(2) M. de Beaumont ne dit pas cela en propres termes; mais c'est le seul sens raison-

vous avez tellement tort, qu'au contraire je n'ai fait que distinguer les cas où l'on peut connoître Dieu par soi-même, & les cas où l'on ne le peut que par le secours d'autrui.

Au reste, quand vous auriez raison dans cette critique; quand vous auriez solidement réfuté mon opinion, il ne s'en suivroit pas de cela seul qu'elle fût souverainement absurde, comme il vous plaît de la qualifier: on peut se tromper sans tomber dans l'extravagance, & toute erreur n'est pas une absurdité. Mon respect pour vous me rendra moins prodigue d'épithètes; & ce ne sera pas ma faute, si le Lecteur trouve à les placer.

Toujours avec l'arrangement de censurer sans entendre, vous passez d'une imputation grave & fautive à une autre qui l'est encore plus, & après m'avoir injustement accusé de nier l'évidence de la Divinité, vous m'accusez plus in-

nable qu'on puisse donner à son texte, appuyé du passage de Saint Paul; & je ne puis répondre qu'à ce que j'entends. (*Voyez son Mandement*, pag. xxiv.)

justement d'en avoir révoqué l'unité en doute. Vous faites plus; vous prenez la peine d'entrer là-dessus en discussion, contre votre ordinaire; & le seul endroit de votre Mandement où vous avez raison, est celui où vous réfutez une extravagance que je n'ai pas dite.

Voici le passage que vous attaquez, ou plutôt votre passage où vous rapportez le mien; car il faut que le Lecteur me voye entre vos mains.

« (1) Je fais , *fait-il dire au personnage supposé qui lui sert d'organe* ;
 » je fais que le monde est gouverné
 » par une volonté puissante & sage ;
 » je le vois , ou plutôt je le sens , &
 » cela m'importe à savoir : mais ce
 » même monde est-il éternel , ou créé ?
 » Y a-t-il un principe unique des
 » choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs,
 » & quelle est leur nature ? Je n'en
 » fais rien , & que m'importe ?..... (2).
 » Je renonce à des questions oiseu-

(1) *Mandement* , pag. xxvj.

(2) Ces points indiquent une lacune de deux lignes par lesquelles le passage est tempéré , &

» les qui peuvent inquiéter mon
» amour-propre, mais qui sont inutiles
» à ma conduite & supérieures à ma
» raison ».

J'observe, en passant, que voici la seconde fois que vous qualifiez le Prêtre Savoyard de personnage chimérique ou supposé. Comment êtes-vous instruit de cela, je vous supplie ? J'ai affirmé ce que je savois ; vous niez ce que vous ne savez pas : qui des deux est le téméraire ? On sait, j'en conviens, qu'il y a peu de Prêtres qui croient en Dieu : mais encore n'est-il pas prouvé qu'il n'y en ait point du tout. Je reprends votre texte.

(1) *Que veut donc dire cet Auteur téméraire ? l'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse & supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande des absurdités ! » La pluralité des Dieux », dit énergiquement Tertullien, » est une*

que M. de Beaumont n'a pas voulu transcrire.
(Voyez *Émile*, Tom. III, pag. 61.)

(1) *Mandement*, pag. xxvij.

nullité de Dieu : » *admettre un Dieu , c'est admettre un Être suprême & indépendant , auquel tous les autres êtres soient subordonnés.* (1) *Il implique donc qu'il y ait plusieurs Dieux.*

Mais qui est-ce qui dit qu'il y a plusieurs Dieux ? Ah ! Monseigneur , vous voudriez-bien que j'eusse dit de pareilles folies ; vous n'auriez sûrement pas pris la peine de faire un Mandement contre moi.

Je ne fais ni pourquoi ni comment ce qui est est, & bien d'autres qui se piquent de le dire ne le savent pas mieux que moi. Mais je vois qu'il n'y a qu'une première cause motrice , puisque tout concourt sensiblement aux mêmes fins. Je reconnois donc une volonté unique & suprême qui dirige

(1) Tertullien fait ici un sophisme très-familier aux Pères de l'Eglise. Il définit le mot *Dieu* selon les Chrétiens ; & puis il accuse les Payens de contradiction , parce que contre sa définition ils admettent plusieurs Dieux. Ce n'étoit pas la peine de m'imputer une erreur que je n'ai pas commise , uniquement pour citer si hors de propos un sophisme de Tertullien.

tout, & une puissance unique & suprême qui exécute tout. J'attribue cette puissance & cette volonté au même Être, à cause de leur parfait accord qui se conçoit mieux dans un que dans deux, & parce qu'il ne faut pas sans raison multiplier les êtres : car le mal même que nous voyons n'est point un mal absolu, &, loin de combattre directement le bien, il concourt avec lui à l'harmonie universelle.

Mais ce par quoi les choses sont, se distingue très-nettement sous deux idées; savoir, la chose qui fait & la chose qui est faite; même ces deux idées ne se réunissent pas dans le même être, sans quelque effort d'esprit, & l'on ne conçoit guère une chose qui agit, sans en supposer une autre sur laquelle elle agit. De plus, il est certain que nous avons l'idée de deux substances distinctes; savoir, l'esprit & la matière; ce qui pense, & ce qui est étendu : & ces deux idées se conçoivent très-bien l'une sans l'autre.

Il y a donc deux manières de concevoir l'origine des choses : savoir, ou dans deux causes diverses, l'une vive & l'autre morte, l'une motrice & l'au-

tre mue, l'une active & l'autre passive, l'une efficiente & l'autre instrumentale; ou dans une cause unique qui tire d'elle seule tout ce qui est, & tout ce qui se fait. Chacun de ces deux sentimens, débattus par les Métaphysiciens depuis tant de siècles, n'en est pas devenu plus croyable à la raison humaine: & si l'existence éternelle & nécessaire de la matière a pour nous ses difficultés, sa création n'en a pas de moindres; puisque tant d'hommes & de Philosophes, qui dans tous les tems ont médité sur ce sujet, ont tous unanimement rejeté la possibilité de la création, excepté peut-être un très-petit nombre qui paroissent avoir sincèrement soumis leur raison à l'autorité; sincérité que les motifs de leur intérêt, de leur sûreté, de leur repos, rendent fort suspecte, & dont il sera toujours impossible de s'assurer, tant que l'on risquera quelque chose à parler vrai.

Supposé qu'il y ait un principe éternel & unique des choses, ce principe étant simple dans son essence n'est pas composé de matière & d'esprit, mais il est matière ou esprit seulement. Sur les raisons déduites par le Vicaire, il

ne fauroit concevoir que ce principe soit matière, & s'il est esprit, il ne fauroit concevoir que par lui la matière ait reçu l'être : car il faudroit pour cela concevoir la création ; or l'idée de création, l'idée sous laquelle on conçoit que par un simple acte de volonté rien devient quelque chose, est, de toutes les idées qui ne sont pas clairement contradictoires, la moins compréhensible à l'esprit humain.

Arrêté des deux côtés par ces difficultés, le bon Prêtre demeure indécis, & ne se tourmente point d'un doute de pure speculation, qui n'influe en aucune manière sur ses devoirs en ce monde ; car enfin que m'importe d'expliquer l'origine des êtres, pourvu que je sache comment ils subsistent, quelle place j'y dois remplir, & en vertu de quoi cette obligation m'est imposée ?

Mais supposer deux principes (1) des choses, (supposition que pourtant

(1) Celui qui ne connoît que deux substances, ne peut non plus imaginer que deux principes ; & le terme, *ou plusieurs*, ajouté dans

le Vicaire ne fait point,) ce n'est pas pour cela supposer deux Dieux ; à moins que, comme les Manichéens, on ne suppose aussi ces principes tous deux actifs ; doctrine absolument contraire à celle du Vicaire, qui, très-positivement, n'admet qu'une intelligence première, qu'un seul principe actif, & par conséquent qu'un seul Dieu.

J'avoue bien que la création du monde étant clairement énoncée dans nos traductions de la Genèse, la rejeter positivement, seroit, à cet égard, rejeter l'autorité, sinon des Livres Sacrés, au moins des traductions qu'on nous en donne ; & c'est aussi ce qui tient le Vicaire dans un doute qu'il n'auroit peut-être pas sans cette autorité : car d'ailleurs la coexistence des deux principes (1) semble expliquer

l'endroit cité, n'est là qu'une espèce d'explétif, servant tout-au-plus à faire entendre que le nombre de ces principes n'importe pas plus à connoître que leur nature.

(1) Il est bon de remarquer que cette question de l'éternité de la matière, qui effarouche à fort nos Théologiens, effarouchoit assez peu

mieux la constitution de l'Univers & lever des difficultés qu'on a peine à résoudre sans elle, comme, entre autres, celle de l'origine du mal. De plus, il faudroit entendre parfaitement l'Hébreu, & même avoir été contemporain de Moïse, pour savoir certainement quel sens il a donné au mot qu'on nous rend par le mot *créa*. Ce terme est trop philosophique, pour avoir eu dans son origine l'acception connue & populaire que nous lui donnons maintenant sur la foi de nos Docteurs. Cette acception a pu changer & tromper même les Septante, déjà imbus des questions de la philosophie grecque ; rien n'est

nos Pères de l'Église, moins éloignés des sentimens de Platon. Sans parler de Justin martyr, d'Origène, & d'autres, Clément Alexandrin prend si bien l'affirmative dans ses Hypotyposes, que Photius veut, à cause de cela, que ce Livre ait été falsifié. Mais le même sentiment reparoit encore dans les Stromates, où Clément rapporte celui d'Héraclite sans l'improver. Ce Père, *Livre IV*, tâche, à la vérité, d'établir un seul principe : mais c'est parce qu'il refuse ce nom à la matière, même en admettant son éternité.

moins rare que des mots dont le sens change par trait de tems, & qui font attribuer aux anciens Auteurs qui s'en sont servis, des idées qu'ils n'ont point eues. Il est très-douteux que le mot grec ait eu le sens qu'il nous plaît de lui donner, & il est très certain que le mot latin n'a point eu ce même sens, puisque Lucrece, qui nie formellement la possibilité de toute création, ne laisse pas d'employer souvent le même terme pour exprimer la formation de l'Univers & de ses parties. Enfin, M. de Beaufobre a prouvé (1) que la notion de la création ne se trouve point dans l'ancienne Théologie Judaïque; & vous êtes trop instruit, Monseigneur, pour ignorer que beaucoup d'hommes pleins de respect pour nos Livres Sacrés, n'ont cependant point reconnu dans le récit de Moïse l'absolue création de l'Univers. Ainsi le Vicaire, à qui le despotisme des Théologiens n'en impose pas, peut très-bien, sans en être moins orthodoxe, douter s'il y a deux prin-

(1) Histoire du Manichéisme, Tome II.

cipes éternels des choses, ou s'il n'y en a qu'un. C'est un débat purement grammatical ou philosophique, où la révélation n'entre pour rien.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous; & sans soutenir les sentimens du Vicaire, je n'ai rien à faire ici qu'à montrer vos torts.

Or, vous avez tort d'avancer que l'unité de Dieu me paroît une question oiseuse & supérieure à la raison; puisque, dans l'Écrit que vous censurez, cette unité est établie & soutenue par le raisonnement; & vous avez tort de vous étayer d'un passage de Tertullien pour conclurre contre moi qu'il implique qu'il y ait plusieurs Dieux: car, sans avoir besoin de Tertullien, je conclus aussi de mon côté qu'il implique qu'il y ait plusieurs Dieux.

Vous avez tort de me qualifier pour cela d'Auteur téméraire, puisqu'où il n'y a point d'affertion, il n'y a point de témérité. On ne peut concevoir qu'un Auteur soit un téméraire, uniquement pour être moins hardi que vous.

Enfin vous avez tort de croire avoir bien justifié les dogmes particuliers qui

donnent à Dieu les passions humaines, & qui, loin d'éclaircir les notions du Grand Être, les embrouillent & les avilissent, en m'accusant faussement d'embrouiller & d'avilir moi-même ces notions; d'attaquer directement l'essence Divine, que je n'ai point attaquée; & de révoquer en doute son unité, que je n'ai point révoquée en doute. Si je l'avois fait, que s'ensuivroit-il? Récriminer n'est pas se justifier: mais celui qui, pour toute défense, ne fait que récriminer à faux, a bien l'air d'être seul coupable.

La contradiction que vous me reprochez dans le même lieu est tout aussi bien fondée que la précédente accusation. *Il ne sait, dites-vous, quelle est la nature de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Être suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté, & de bonté. N'est-ce donc pas-là avoir une idée de la nature Divine?*

Voici, Monseigneur, là-dessus ce que j'ai à vous dire.

« Dieu est intelligent; mais comment l'est-il? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême intelligence n'a pas besoin de raison-

» ner ; il n'y a pour elle ni prémisses ,
» ni conséquences , il n'y a pas même
» de propositions : elle est purement in-
» tuitive , elle voit également tout ce
» qui est & tout ce qui peut être ; toutes
» les vérités ne sont pour elle qu'une
» seule idée , comme tous les lieux un
» seul point , & tous les temps un seul
» moment. La puissance humaine agit
» par des moyens , la puissance divine
» agit par elle-même : Dieu peut parce
» qu'il veut , sa volonté fait son pou-
» voir. Dieu est bon , rien n'est plus
» manifeste ; mais la bonté dans l'hom-
» me est l'amour de ses semblables , &
» la bonté de Dieu est l'amour de l'or-
» dre ; car c'est par l'ordre qu'il main-
» tient ce qui existe , & lie chaque par-
» tie avec le tout. Dieu est juste , j'en
» suis convaincu ; c'est une suite de sa
» bonté ; l'injustice des hommes est
» leur œuvre & non pas la sienne : le
» désordre moral qui dépose contre la
» Providence aux yeux des Philoso-
» phes , ne fait que la démontrer aux
» miens. Mais la justice de l'homme est
» de rendre à chacun ce qui lui ap-
» partient , & la justice de Dieu est de

» demander compte à chacun de ce
 » qu'il lui a donné.

» Que si je viens à découvrir suc-
 » cessivement ces attributs dont je n'ai
 » nulle idée absolue, c'est par des con-
 » séquences forcées, c'est par le bon
 » usage de ma raison : mais je les af-
 » firme sans les comprendre, &, dans
 » le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai
 » beau me dire, Dieu est ainsi; je le
 » sens, je me le prouve : je n'en con-
 » çois pas mieux comment Dieu peut
 » être ainsi.

» Enfin plus je m'efforce de contem-
 » pler son essence infinie, moins je la
 » conçois; mais elle est, cela me suf-
 » fit; moins je la conçois, plus je l'a-
 » dore. Je m'humilie & lui dis : Être
 » des Êtres, je suis parce que tu es ;
 » c'est m'élever à ma source que de te
 » méditer sans cesse. Le plus digne
 » usage de ma raison est de s'anéantir
 » devant toi : c'est mon ravissement
 » d'esprit; c'est le charme de ma foi-
 » blesse de me sentir accablé de ta
 » grandeur. »

Voilà ma réponse, & je la crois pé-
 remptoire. Faut-il vous dire à présent
 où

n'y en a aucune parmi celles qui sont ou qui ont été dominantes, qui n'ait fait à l'Humanité des plaies cruelles. Tous les partis ont tourmenté leurs frères; tous ont offert à Dieu des sacrifices de sang humain. Quelle que soit la source de ces contradictions, elles existent : est-ce un crime de vouloir les ôter ?

La charité n'est point meurtrière. L'amour du prochain ne porte point à le massacrer. Ainsi le zèle du salut des hommes n'est point la cause des persécutions; c'est l'amour-propre & l'orgueil qui en est la cause. Moins un culte est raisonnable, plus on cherche à l'établir par la force : celui qui professe une doctrine insensée ne peut souffrir qu'on ose la voir telle qu'elle est : la raison devient alors le plus grand des crimes; à quelque prix que ce soit, il faut l'ôter aux autres, parce qu'on a honte d'en manquer à leurs yeux. Ainsi l'intolérance & l'inconséquence ont la même source. Il faut sans cesse intimider, effrayer les hommes. Si vous les livrez un moment à leur raison, vous êtes perdu.

De cela seul, il suit que c'est un grand bien à faire aux peuples dans ce délire, que de leur apprendre à raisonner sur la Religion : car c'est ôter le poignard à l'intolérance ; c'est rendre à l'Humanité tous ses droits. Mais il faut remonter à des principes généraux & communs à tous les hommes ; car si, voulant raisonner, vous laissez quelque prise à l'autorité des Prêtres, vous rendez au fanatisme son arme, & vous lui fournissez de quoi devenir plus cruel.

Celui qui aime la paix ne doit point recourir à des Livres ; c'est le moyen de ne rien finir. Les Livres sont des sources de disputes intarissables ; parcourez l'histoire des Peuples : ceux qui n'ont point de Livres ne disputent point. Voulez-vous asservir les hommes à des autorités humiliantes ? L'un sera plus près, l'autre plus loin de la preuve ; ils en seront diversement affectés : avec la bonne foi la plus entière, avec le meilleur jugement du monde, il est impossible qu'ils soient jamais d'accord. N'argumentez point sur des argumens, & ne vous fondez point

sur des discours. Le langage humain n'est pas assez clair. Dieu lui-même, s'il daignoit nous parler dans nos langues, ne nous diroit rien sur quoi l'on ne pût disputer.

Nos langues sont l'ouvrage des hommes, & les hommes sont bornés. Nos langues sont l'ouvrage des hommes, & les hommes sont menteurs. Comme il n'y a point de vérité si clairement énoncée où l'on ne puisse trouver quelque chicane à faire, il n'y a point de si grossier mensonge qu'on ne puisse étayer de quelque fausse raison.

Supposons qu'un particulier vienne à minuit nous crier qu'il est jour ; on se moquera de lui : mais laissez à ce particulier le tems & les moyens de se faire une secte, tôt ou tard ses partisans viendront à bout de vous prouver qu'il disoit vrai. Car enfin, diront-ils, quand il a prononcé qu'il étoit jour, il étoit jour en quelque lieu de la terre ; rien n'est plus certain. D'autres ayant établi qu'il y a toujours dans l'air quelques particules de lumière, soutiendront qu'en un autre sens encore, il est très-vrai qu'il est jour la nuit. Pourvu que des gens subtils s'en

mêlent , bien-tôt on vous fera voir le soleil en plein minuit. Tout le monde ne se rendra pas à cette évidence. Il y aura des débats qui dégèneront , selon l'usage , en guerres & en cruautés. Les uns voudront des explications , les autres n'en voudront point ; l'un voudra prendre la proposition au figuré , l'autre au propre. L'un dira : il a dit à minuit qu'il étoit jour ; & il étoit nuit. L'autre dira : il a dit à minuit qu'il étoit jour ; & il étoit jour. Chacun taxera de mauvaise foi le parti contraire , & n'y verra que des obstinés. On finira par se battre , se massacrer ; les flots de sang couleront de toutes parts ; & si la nouvelle secte est enfin victorieuse , il restera démontré qu'il est jour la nuit. C'est à-peu-près l'histoire de toutes les querelles de Religion.

La plupart des cultes nouveaux s'établissent par le fanatisme , & se maintiennent par l'hypocrisie : de-là vient qu'ils choquent la raison & ne mènent point à la vertu. L'enthousiasme & le délire ne raisonnent pas ; tant qu'ils durent , tout passe & l'on marchande peu sur les dogmes : cela est d'ailleurs

si commode! la doctrine coûte si peu à suivre, & la morale coûte tant à pratiquer, qu'en se jettant du côté le plus facile, on rachete les bonnes œuvres par le mérite d'une grande foi. Mais, quoi qu'on fasse, le fanatisme est un état de crise qui ne peut durer toujours. Il a ses accès plus ou moins longs, plus ou moins fréquens, & il a aussi ses relâches, durant lesquels on est de sang-froid. C'est alors qu'en revenant sur soi-même, on est tout surpris de se voir enchaîné par tant d'absurdités. Cependant le culte est réglé, les formes sont prescrites, les loix sont établies, les transgresseurs sont punis. Ira-t-on protester seul contre tout cela, récuser les loix de son pays, & renier la Religion de son père? Qui l'oseroit? On se soumet en silence; l'intérêt veut qu'on soit de l'avis de celui dont on hérite. On fait donc comme les autres; sauf à rire à son aise en particulier de ce qu'on feint de respecter en public. Voilà, Monseigneur, comme pense le gros des hommes dans la plupart des Religions, & sur-tout dans la vôtre; & voilà la clef

des inconféquences qu'on remarque entre leur morale & leurs actions. Leur croyance n'est qu'apparence, & leurs mœurs sont comme leur foi.

Pourquoi un homme a-t-il inspection sur la croyance d'un autre, & pourquoi l'État a-t-il inspection sur celle des Citoyens? C'est parce qu'on suppose que la croyance des hommes détermine leur morale, & que des idées qu'ils ont de la vie à venir dépend leur conduite en celle-ci. Quand cela n'est pas, qu'importe ce qu'ils croient, ou ce qu'ils font semblant de croire? L'apparence de la Religion ne sert plus qu'à les dispenser d'en avoir une.

Dans la société chacun est en droit de s'informer si un autre se croit obligé d'être juste, & le Souverain est en droit d'examiner les raisons sur lesquelles chacun fonde cette obligation. De plus, les formes nationales doivent être observées; c'est sur quoi j'ai beaucoup insisté. Mais quant aux opinions qui ne tiennent point à la morale, qui n'influent en aucune manière sur les actions, & qui ne tendent point à transgresser les loix, chacun n'a là-dessus

que son jugement pour maître, & nul n'a ni droit ni intérêt de prescrire à d'autres sa façon de penser. Si, par exemple, quelqu'un, même constitué en autorité, venoit me demander mon sentiment sur la fameuse question de l'hypostase dont la Bible ne dit pas un mot, mais pour laquelle tant de grands enfans ont tenu des Conciles & tant d'hommes ont été tourmentés; après lui avoir dit que je ne l'entends point & ne me soucie point de l'entendre, je le prierois le plus honnêtement que je pourrois de se mêler de ses affaires; &, s'il insistoit, je le laisserois-là.

Voilà le seul principe sur lequel on puisse établir quelque chose de fixe & d'équitable sur les disputes de Religion; sans quoi, chacun posant de son côté ce qui est en question, jamais on ne conviendra de rien, l'on ne s'entendra de la vie, & la Religion, qui devoit faire le bonheur des hommes, fera toujours leurs plus grands maux.

Mais plus les Religions vieillissent, plus leur objet se perd de vûe; les subtilités se multiplient, on veut tout expliquer, tout décider, tout entendre; incessamment la doctrine se raffine & la

morale dépérit toujours plus. Assurément il y a loin de l'esprit du Deutéronome à l'esprit du Talmud & de la Misna, & de l'esprit de l'Évangile aux querelles sur la Constitution. Saint-Thomas demande (1), si par la succession des temps les articles de foi se sont multipliés, & il se déclare pour l'affirmative. C'est-à-dire que les Docteurs, renchérissant les uns sur les autres, en sçavent plus que n'en ont dit les Apôtres & Jésus Christ. Saint-Paul avoue ne voir qu'obscurément & ne connoître qu'en partie (2). Vraiment nos Théologiens sont bien plus avancés que cela, ils voient tout, ils sçavent tout : ils nous rendent clair ce qui est obscur dans l'Écriture : ils prononcent sur ce qui étoit indécis : ils nous font sentir avec leur modestie ordinaire, que les Auteurs Sacrés avoient grand besoin de leur secours pour se faire entendre, & que le Saint-Esprit n'eût pas su s'expliquer clairement sans eux.

Quand on perd de vûe les devoirs de

(1) *Secunda secunda*, *Quaest. I. Art. VII.*

(2) *I. Cor. XIII. 9. 12.*

l'homme , peut ne s'occuper que des opinions des Prêtres & de leurs frivoles disputes , on ne demande plus d'un Chrétien s'il craint Dieu , mais s'il est orthodoxe ; on lui fait signer des formulaires sur les questions les plus inutiles & souvent les plus inintelligibles , & quand il a signé , tout va bien ; l'on ne s'informe plus du reste. Pourvu qu'il n'aille pas se faire pendre , il peut vivre au surplus comme il lui plaira ; ses mœurs ne font rien à l'affaire , la doctrine est en sûreté. Quand la Religion en est-là , quel bien fait-elle à la société , de quel avantage est-elle aux hommes ? Elle ne sert qu'à exciter entre eux des dissensions , des troubles , des guerres de toute espèce ; à les faire entre-égorger pour des Logogryphes : il vaudroit mieux alors n'avoir point de Religion que d'en avoir une si mal entendue. Empêchons-la , s'il se peut , de dégénérer à ce point , & soyons sûrs , malgré les buchers & les chaînes , d'avoir bien mérité du genre-humain.

Supposons que , las des querelles qui le déchirent , il s'assemble pour les terminer & convenir d'une Religion commune à tous les Peuples. Chacun com-

mencera (cela est sûr) par proposer la sienne comme la seule vraie , la seule raisonnable & démontrée , la seule agréable à Dieu & utile aux hommes ; mais ses preuves ne répondant pas là-dessus à sa persuasion , du moins au gré des autres sectes , chaque parti n'aura de voix que la sienne ; tous les autres se réuniront contre lui ; cela n'est pas moins sûr : la délibération fera le tour de cette manière , un seul proposant , & tous rejettant ; ce n'est pas le moyen d'être d'accord. Il est croyable qu'après bien du temps perdu dans ces altercations puériles , les hommes de sens chercheront des moyens de conciliation. Ils proposeront , pour cela , de commencer par chasser tous les Théologiens de l'assemblée , & il ne leur sera pas difficile de faire voir combien ce préliminaire est indispensable. Cette bonne œuvre faite , ils diront aux Peuples : tant que vous ne conviendrez pas de quelque principe , il n'est pas possible même que vous vous entendiez : & c'est un argument qui n'a jamais convaincu personne , que de dire : vous avez tort , car j'ai raison.

« Vous parlez de ce qui est agréable

» à Dieu. Voilà précisément ce qui est
 » en question. Si nous scävions quel
 » culte lui est le plus agréable, il n'y
 » auroit plus de dispute entre nous.
 » Vous parlez aussi de ce qui est utile
 » aux hommes : c'est autre chose ; les
 » hommes peuvent juger de cela. Pre-
 » nons donc cette utilité pour règle,
 » & puis établissons la doctrine qui s'y
 » rapporte le plus. Nous pourrons es-
 » pérer d'approcher ainsi de la vé-
 » rité autant qu'il est possible à des
 » hommes : car il est à présumer que
 » ce qui est le plus utile aux créa-
 » tures est le plus agréable au Créa-
 » teur.

» Cherchons d'abord s'il y a quel-
 » que affinité naturelle entre nous, si
 » nous sommes quelque chose les uns
 » aux autres. Vous Juifs, que pensez-
 » vous sur l'origine du genre humain?...
 » Nous pensons qu'il est sorti d'un
 » même père... Et vous, Chrétiens? ...
 » Nous pensons là-dessus comme les
 » Juifs... Et vous, Turcs?... Nous pen-
 » sons comme les Juifs & les Chré-
 » tiens.... Cela est déjà bon : puisque
 » les hommes sont tous frères, ils doi-
 » vent s'aimer comme tels.

» Dites-nous maintenant de qui leur
 » père commun avoit reçu l'Être ? Car
 » il ne s'étoit pas fait tout seul.... Du
 » Créateur du Ciel & de la Terre.. Juifs,
 » Chrétiens & Turcs sont d'accord aussi
 » sur cela ; c'est encore un très-grand
 » point.

» Et cet homme, ouvrage du Créa-
 » teur, est il un être simple ou mixte ?
 » Est-il formé d'une substance unique,
 » ou de plusieurs ? Chrétiens, répondez...
 » Il est composé de deux substances,
 » dont l'une est mortelle, & dont l'au-
 » tre ne peut mourir... Et vous, Turcs?..
 » Nous pensons de même... Et vous,
 » Juifs ?... Autrefois nos idées là-dessus
 » étoient fort confuses, comme les ex-
 » pressions de nos Livres Sacrés ; mais
 » les Esséniens nous ont éclairés, & nous
 » pensons encore sur ce point comme
 » les Chrétiens ».

En procédant ainsi d'interrogations
 en interrogations, sur la Providence
 Divine, sur l'économie de la vie à
 venir, & sur toutes les questions essen-
 tielles au bon ordre du genre-humain,
 ces mêmes hommes, ayant obtenu de
 tous des réponses presque uniformes,
 leur diront : (on se souviendra que les

Théologiens n'y font plus :) « Mes amis
 » de quoi vous tourmentez vous ? Vous
 » voilà tous d'accord sur ce qui vous
 » importe ; quand vous différerez de
 » sentiment sur le reste , j'y vois peu
 » d'inconvénient. Formez de ce petit
 » nombre d'articles une Religion uni-
 » verselle , qui soit , pour ainsi dire , la
 » Religion humaine & sociale , que tout
 » homme vivant en société soit obligé
 » d'admettre. Si quelqu'un dogmatise
 » contre elle , qu'il soit banni de la
 » société , comme ennemi de ses loix
 » fondamentales. Quant au reste , sur
 » quoi vous n'êtes pas d'accord , formez
 » chacun de vos croyances particulières
 » autant de Religions nationales , &
 » suivez-les en sincérité de cœur. Mais
 » n'allez point vous tourmentant , pour
 » les faire admettre aux autres Peuples ,
 » & soyez assurés que Dieu n'exige pas
 » cela. Car il est aussi injuste de vouloir
 » les soumettre à vos opinions qu'à vos
 » loix , & les Missionnaires ne me sem-
 » blent guères plus sages que les con-
 » quérans.

» En suivant vos diverses doctrines ,
 » cessez de vous les figurer si démon-
 » trées que quiconque ne les voit pas

» telles soit coupable à vos yeux de
» mauvaise foi. Ne croyez point que
» tous ceux qui pèsent vos preuves &
» les rejettent, soient pour cela des
» obstinés que leur incrédulité rende
» punissables; ne croyez point que la
» raison, l'amour du vrai, la sincérité
» soient pour vous seuls. Quoi qu'on
» fasse, on sera toujours porté à traiter
» en ennemis ceux qu'on accusera de
» se refuser à l'évidence. On plaint l'er-
» reur : mais on hait l'opiniâtreté.
» Donnez la préférence à vos raisons,
» à la bonne heure; mais sachez que
» ceux qui ne s'y rendent pas, ont les
» leurs.

» Honorez en général tous les fon-
» dateurs de vos cultes respectifs. Que
» chacun rende au sien ce qu'il croit
» lui devoir; mais qu'il ne méprise
» point ceux des autres. Ils ont eu de
» grands génies & de grandes vertus :
» cela est toujours estimable. Ils se font
» dit les Envoyés de Dieu; cela peut
» être & n'être pas : c'est de quoi la
» pluralité ne sauroit juger d'une ma-
» nière uniforme, les preuves n'étant
» pas également à sa portée. Mais
» quand cela ne seroit pas, il ne faut

» point les traiter si légèrement d'im-
 » posteurs. Qui fait jusqu'où les mé-
 » ditations continuelles sur la Divinité,
 » jusqu'où l'enthousiasme de la vertu
 » ont pu, dans leurs sublimes ames,
 » troubler l'ordre didactique & rem-
 » pant des idées vulgaires ? Dans une
 » trop grande élévation la tête tourne,
 » & l'on ne voit plus les choses comme
 » elles sont. Socrate a cru avoir un es-
 » prit familier, & l'on n'a point osé
 » l'accuser pour cela d'être un fourbe.
 » Traiterons-nous les fondateurs des
 » Peuples, les bienfaiteurs des Nations,
 » avec moins d'égards qu'un particu-
 » lier ?

» Du reste, plus de dispute entre
 » vous sur la préférence de vos cultes.
 » Ils sont tous bons, lorsqu'ils sont
 » prescrits par les loix, & que la Re-
 » ligion essentielle s'y trouve; ils sont
 » mauvais, quand elle ne s'y trouve
 » pas. La forme du culte est la police
 » des Religions & non leur essence, &
 » c'est au Souverain qu'il appartient de
 » régler la police dans son pays ».

J'ai pensé, Monseigneur, que celui
 qui raisonneroit ainsi ne seroit point
 un blasphémateur, un impie; qu'il pro-

poseroit un moyen de paix juste, raisonnable, utile aux hommes; & que cela n'empêcheroit pas qu'il n'eût sa Religion particulière, ainsi que les autres, & qu'il n'y fût tout aussi sincèrement attaché. Le vrai croyant, sachant que l'infidèle est aussi un homme, & peut-être un honnête-homme, peut sans crime s'intéresser à son sort. Qu'il empêche un culte étranger de s'introduire dans son pays, cela est juste; mais qu'il ne damne pas pour cela ceux qui ne pensent pas comme lui; car quiconque prononce un jugement si téméraire se rend l'ennemi du reste du genre-humain. J'entends dire sans cesse qu'il faut admettre la tolérance civile, non la théologique; je pense tout le contraire. Je crois qu'un homme de bien, dans quelque Religion qu'il vive de bonne-foi, peut être sauvé. Mais je ne crois pas pour cela qu'on puisse légitimement introduire en un pays des Religions étrangères sans la permission du Souverain; car, si ce n'est pas directement désobéir à Dieu, c'est désobéir aux loix; & qui désobéit aux loix, désobéit à Dieu.

Quant aux Religions une fois éta-

blies ou tolérées dans un pays, je crois qu'il est injuste & barbare de les y détruire par la violence, & que le Souverain se fait tort à lui-même en maltraitant leurs sectateurs. Il est bien différent d'embrasser une Religion nouvelle, ou de vivre dans celle où l'on est né; le premier cas seul est punissable. On ne doit ni laisser établir une diversité de culte, ni proscrire ceux qui sont une fois établis; car un fils n'a jamais tort de suivre la Religion de son père. La raison de la tranquillité publique est toute contre les persécuteurs. La Religion n'excite jamais de troubles dans un État, que quand le parti dominant veut tourmenter le parti foible, ou que le parti foible, intolérant par principe, ne peut vivre en paix avec qui que ce soit. Mais tout culte légitime, c'est-à-dire, tout culte où se trouve la Religion essentielle, & dont, par conséquent, les sectateurs ne demandent que d'être soufferts & vivre en paix, n'a jamais causé ni révoltes ni guerres civiles, si ce n'est lorsqu'il a fallu se défendre & repousser les persécuteurs. Jamais les Protestans n'ont pris les armes en France, que lorsqu'on

les y a poursuivis. Si l'on eût pû se résoudre à les laisser en paix, ils y seroient demeurés. Je conviens sans détour qu'à sa naissance la Religion réformée n'avoit pas droit de s'établir en France malgré les loix. Mais lorsque, transférée des Pères aux enfans, cette Religion fut devenue celle d'une partie de la Nation Françoisse, & que le Prince eût solennellement traité avec cette partie, par l'Édit de Nantes; cet Édit devient un Contrat inviolable, qui ne pouvoit plus être annullé que du commun consentement des deux parties; & , depuis ce temps, l'exercice de la Religion Protestante est, selon moi, légitime en France.

Quand il ne le seroit pas, il resteroit toujours aux sujets l'alternative de sortir du Royaume avec leurs biens, ou d'y rester soumis au culte dominant. Mais les contraindre à rester sans les vouloir tolérer, vouloir à la fois qu'ils soient & qu'ils ne soient pas, les priver même du droit de la nature, annuller leurs mariages (1), déclarer leurs en-

(1) Dans un Arrêt du Parlement de Toulouse concernant l'affaire de l'infortuné Ca-

fans bâtards..... en ne disant que ce qui est, j'en dirois trop; il faut me taire.

las, on reproche aux Protestans de faire entre eux des mariages, qui, selon les Protestans, ne sont que des actes civils, & par conséquent soumis entièrement pour la forme & les effets à la volonté du Roi.

Ainsi, de ce que, selon les Protestans, le mariage est un acte civil, il s'ensuit qu'ils sont obligés de se soumettre à la volonté du Roi, qui en fait un acte de la Religion Catholique. Les Protestans, pour se marier, sont légitimement tenus de se faire Catholiques; attendu que, selon eux, le mariage est un acte civil. Telle est la manière de raisonner de Messieurs du Parlement de Toulouse.

La France est un Royaume si vaste, que les François se sont mis dans l'esprit que le genre-humain ne devoit point avoir d'autres loix que les leurs. Leurs Parlemens & leurs Tribunaux paroissent n'avoir aucune idée du droit naturel ni du droit des gens; & il est à remarquer que dans tout ce grand Royaume où sont tant d'Universités, tant de Colléges, tant d'Académies, & où l'on enseigne avec tant d'importance tant d'inutilités, il n'y a pas une seule chaire de droit naturel. C'est le seul peuple de l'Europe qui ait regardé cette étude comme n'étant bonne à rien.

Voici, du moins, ce que je puis dire. En considérant la seule raison d'État, peut-être a-t-on bien fait d'ôter aux Protestans François tous leurs Chefs : mais il falloit s'arrêter là. Les maximes politiques ont leurs applications & leurs distinctions. Pour prévenir des dissensions qu'on n'a plus à craindre, on s'ôte des ressources dont on auroit grand besoin. Un parti qui n'a plus ni Grands ni Noblesse à sa tête, quel mal peut-il faire dans un Royaume tel que la France ? Examinez toutes vos précédentes guerres, appellées guerres de Religion ; vous trouverez qu'il n'y en a pas une qui n'ait eu sa cause à la Cour & dans les intérêts des Grands. Des intrigues de Cabinet brouilloient les affaires, & puis les Chefs ameutoient les Peuples au nom de Dieu. Mais quelles intrigues, quelles cabales peuvent former des Marchands & des Payfans ? Comment s'y prendroient-ils pour susciter un parti dans un pays où l'on ne veut que des Valets ou des Maîtres, & où l'égalité est inconnue ou en horreur ? Un Marchand proposant de lever des troupes, peut se faire écouter en

Angleterre : mais il fera toujours rire des François (1).

Si j'étois, Roi ? Non. Ministre ? Encore moins : mais homme puissant en France , je dirois : Tout tend parmi nous aux emplois , aux charges ; tout veut acheter le droit de mal faire : Paris & la Cour engouffrent tout. Laissons ces pauvres gens remplir le vuide des Provinces ; qu'ils soient marchands , & toujours marchands ; laboureurs , & toujours laboureurs. Ne pouvant quitter leur état , ils en tireront le meilleur parti possible ; ils remplaceront les nôtres dans les conditions privées dont nous cherchons tous à sortir ; ils feront

(1) Le seul cas qui force un peuple ainsi dénué de Chefs à prendre les armes, C'est quand , réduit au désespoir par ses persécuteurs , il voit qu'il ne lui reste plus de choix que dans la manière de périr. Telle fut , au commencement de ce siècle , la guerre des Camisards. Alors on est tout étonné de la force qu'un parti méprisé tire de son désespoir : c'est ce que jamais les persécuteurs n'ont sçu calculer d'avance. Cependant de telles guetres coûtent tant de sang qu'ils devroient bien y songer avant de les rendre inévitables.

valoir le commerce & l'agriculture que tout nous fait abandonner ; ils alimenteront notre luxe ; ils travailleront , & nous jouirons.

Si ce projet n'étoit pas plus équitable que ceux qu'on fait, il seroit, du moins, plus humain, & sûrement il seroit plus utile. C'est moins la tyrannie, & c'est moins l'ambition des Chefs, que ce ne sont leurs préjugés & leurs courtes vûes, qui font le malheur des Nations.

Je finirai par transcrire une espèce de discours, qui a quelque rapport à mon sujet, & qui ne m'en écartera pas long-temps.

Un Parfis de Surate, ayant épousé en secret une Musulmane, fut découvert, arrêté ; & , ayant refusé d'embrasser le mahométisme, il fut condamné à mort. Avant d'aller au supplice, il parla ainsi à ses juges.

« Quoi ! vous voulez m'ôter la vie !
» Eh ! de quoi me punissez-vous ? J'ai
» transgressé ma loi plutôt que la vôtre :
» ma loi parle au cœur, & n'est pas
» cruelle ; mon crime a été puni par le
» blâme de mes freres. Mais que vous
» ai-je fait, pour mériter de mourir ?

» Je vous ai traités comme ma famille,
» & je me suis choisi une sœur parmi
» vous. Je l'ai laissé libre dans sa croyan-
» ce, & elle a respecté la mienne pour
» son propre intérêt. Borné sans regret
» à elle seule, je l'ai honorée comme
» l'instrument du culte qu'exige l'Au-
» teur de mon Être, j'ai payé par elle
» le tribut que tout homme doit au
» genre-humain : l'amour me l'a don-
» née, & la vertu me la rendoit chère :
» elle n'a point vécu dans la servitude ;
» elle a possédé sans partage le cœur
» de son époux ; ma faute n'a pas moins
» fait son bonheur que le mien.

» Pour expier une faute si pardonna-
» ble, vous m'avez voulu rendre four-
» be & menteur ; vous m'avez voulu
» forcer à professer vos sentimens sans
» les aimer & sans y croire : comme si
» le transfuge de nos loix eût mérité
» de passer sous les vôtres : vous m'a-
» vez fait opter entre le parjure & la
» mort ; & j'ai choisi, car je ne veux
» pas vous tromper. Je meurs donc,
» puisqu'il le faut ; mais je meurs digne
» de revivre & d'animer un autre hom-
» me juste. Je meurs martyr de ma Re-

„ ligion , fans craindre d'entrer après
 „ ma mort dans la vôtre. Puissé-je re-
 „ naître chez les Musulmans , pour les
 „ apprendre à devenir humains , clé-
 „ mens , équitables : car servant le
 „ même Dieu que nous servons , puis-
 „ qu'il n'y en a pas deux , vous vous
 „ aveuglez dans votre zèle , en tour-
 „ mentant ses serviteurs , & vous n'êtes
 „ cruels & sanguinaires que parce que
 „ vous êtes inconséquens.

„ Vous êtes des enfans , qui dans vos
 „ jeux ne savez que faire du mal aux
 „ hommes. Vous vous croyez savans ,
 „ & vous ne savez rien de ce qui est
 „ de Dieu. Vos dogmes récents sont-
 „ ils convenables à celui qui est , & qui
 „ veut être adoré de tous les tems ? Peu-
 „ ples nouveaux , comment osez-vous
 „ parler de Religion devant nous ?
 „ Nos rites sont aussi vieux que les
 „ Astres : les premiers rayons du Soleil
 „ ont éclairé & reçu les hommages de
 „ nos Pères. Le grand Zerdust a vu l'en-
 „ fance du monde ; il a prédit & mar-
 „ qué l'ordre de l'Univers ; & vous ,
 „ hommes d'hier , vous voulez être nos
 „ prophètes ! Vingt siècles avant Ma-
 „ homet ,

» homet, avant la naissance d'Ismaël
» & de son père, les Mages étoient
» antiques. Nos Livres Sacrés étoient
» déjà la loi de l'Asie & du monde,
» & trois grands Empires avoient suc-
» cessivement achevé leur long cours
» sous nos ancêtres, avant que les vô-
» tres fussent sortis du néant.

» Voyez, hommes prévenus, la dif-
» férence qui est entre vous & nous.
» Vous vous dites croyans, & vous
» vivez en barbares. Vos institutions,
» vos loix, vos cultes, vos vertus
» même tourmentent l'homme & le
» dégradent. Vous n'avez que de tristes
» devoirs à lui prescrire. Des jeûnes,
» des privations, des combats, des
» mutilations, des clôtures : vous ne
» savez lui faire un devoir que de ce
» qui peut l'affliger & le contraindre.
» Vous lui faites haïr la vie, & les
» moyens de la conserver : vos femmes
» sont sans hommes, vos terres sont
» sans culture ; vous mangez les ani-
» maux & vous massacrez les humains ;
» vous aimez le sang, les meurtres ;
» tous vos établissemens choquent la
» nature, avilissent l'espèce humaine ;
» & , sous le double joug du Despo-

» tisme & du fanatisme, vous l'écrasez
» au nom de ses Rois & de ses Dieux.

» Pour nous, nous sommes des hom-
» mes de paix, nous ne faisons ni ne
» voulons aucun mal à rien de ce qui
» respire, non pas même à nos Tyrans;
» nous leur cédon sans regret le fruit
» de nos peines, contens de leur être
» utiles & de remplir nos devoirs. Nos
» nombreux bestiaux couvrent vos pâ-
» turages; les arbres plantés par nos
» mains vous donnent leurs fruits &
» leur ombre; vos terres que nous
» cultivons vous nourrissent par nos
» soins: un peuple simple & doux mul-
» tiplie sous vos outrages, & tire pour
» vous la vie & l'abondance du sein de
» la mere commune où vous ne sçavez
» rien trouver. Le soleil que nous pre-
» nons à témoin de nos œuvres, éclai-
» re notre patience & vos injustices; il
» ne se lève point sans nous trouver
» occupés à bien faire, & en se cou-
» chant il nous ramène au sein de nos
» familles, nous préparer à de nou-
» veaux travaux.

» Dieu seul fait la vérité. Si, malgré
» tout cela, nous nous trompons dans
» notre culte, il est toujours peu croya-

» ble que nous soyons condamnés à
 » l'enfer, nous qui ne faisons que du
 » bien sur la terre, & que vous soyez
 » les élus de Dieu, vous qui n'y faites
 » que du mal. Quand nous serions dans
 » l'erreur, vous devriez la respecter
 » pour votre avantage. Notre piété
 » vous engraisse, & la vôtre vous con-
 » ssume; nous réparons le mal que vous
 » fait une Religion destructive. Croyez-
 » moi, laissez-nous un culte qui vous
 » est utile; craignez qu'un jour nous
 » n'adoptions le vôtre: c'est le plus
 » grand mal qui vous puisse arriver ».

J'ai tâché, Monseigneur, de vous faire entendre dans quel esprit a été écrite la profession de foi du Vicaire Savoyard, & les considérations qui m'ont porté à la publier. Je vous demande à présent à quel égard vous pouvez qualifier sa doctrine de blasphématoire, d'impie, d'abominable, & ce que vous y trouvez de scandaleux & de pernicieux au genre-humain. J'en dis autant à ceux qui m'accusent d'avoir dit ce qu'il falloit taire, & d'avoir voulu troubler l'ordre public; imputation vague & téméraire, avec laquelle ceux

qui ont le moins réfléchi sur ce qui est utile ou nuisible, indisposent d'un mot le public crédule contre un Auteur bien intentionné. Est-ce apprendre au peuple à ne rien croire que le rappeler à la véritable foi qu'il oublie ? Est-ce troubler l'ordre, que renvoyer chacun aux loix de son pays ? Est-ce anéantir tous les cultes que borner chaque peuple au sien ? Est-ce ôter celui qu'on a, que ne vouloir pas qu'on en change ? Est-ce se jouer de toute Religion, que respecter toutes les Religions ? Enfin est-il donc si essentiel à chacun de haïr les autres, que, cette haïne ôtée, tout soit ôté ?

Voilà pourtant ce qu'on persuade au peuple, quand on veut lui faire prendre son défenseur en haïne, & qu'on a la force en main. Maintenant, hommes cruels, vos décrets, vos buchers, vos mandemens, vos journaux le troublent & l'abusent sur mon compte. Il me croit un monstre sur la foi de vos clameurs ; mais vos clameurs cesseront enfin, mes écrits resteront malgré vous pour votre honte. Les Chrétiens moins prévenus y chercheront avec surprise

les horreurs que vous prétendez y trouver ; ils n'y verront , avec la morale de leur Divin maître , que des leçons de paix , de concorde & de charité. Puissent-ils y apprendre à être plus justes que leurs Pères ! Puissent les vertus qu'ils y auront prises , me venger un jour de vos malédictions !

A l'égard des objections sur les sectes particulieres, dans lesquelles l'Univers est divisé ; que ne puis-je leur donner assez de force pour rendre chacun moins entêté de la sienne , & moins ennemi des autres , pour porter chaque homme à l'indulgence , à la douceur , par cette considération si frappante & si naturelle , que, s'il fût né dans un autre pays , dans une autre secte , il prendroit infailliblement pour l'erreur ce qu'il prend pour la vérité , & pour la vérité ce qu'il prend pour l'erreur ! Il importe tant aux hommes de tenir moins aux opinions qui les divisent , qu'à celles qui les unissent ! Et au contraire , négligeant ce qu'ils ont de commun , ils s'acharnent aux sentimens particuliers avec une espèce de rage ; ils tiennent d'autant plus à ces sentimens ,

qu'ils semblent moins raisonnables, & chacun voudroit suppléer, à force de confiance, à l'autorité que la raison refuse à son parti. Ainsi, d'accord au fond sur tout ce qui nous intéresse, & dont on ne tient aucun compte, on passe la vie à disputer, à chicaner, à tourmenter, à persécuter, à se battre, pour les choses qu'on entend le moins, & qu'il est le moins nécessaire d'entendre. On entasse en vain décisions sur décisions; on plâtre en vain leurs contradictions d'un jargon inintelligible; on trouve chaque jour de nouvelles questions à résoudre, chaque jour de nouveaux sujets de querelles; parce que chaque doctrine a des branches infinies, & que chacun, entêté de sa petite idée, croit essentiel ce qui ne l'est point, & néglige l'essentiel véritable. Que si on leur propose des objections qu'ils ne peuvent résoudre, ce qui, vu l'échaffaudage de leurs doctrines, devient plus facile de jour en jour, ils se dépitent comme des enfans, & parce qu'ils sont plus attachés à leur parti, qu'à la vérité, & qu'ils ont plus d'orgueil que de bonne-foi,

c'est sur ce qu'ils peuvent le moins prouver, qu'ils pardonnent le moins quelque doute.

Ma propre histoire caractérise mieux qu'aucune autre le jugement qu'on doit porter des Chrétiens d'aujourd'hui : mais comme elle en dit trop pour être crue , peut-être un jour fera-t-elle porter un jugement tout contraire ; un jour peut-être , ce qui fait aujourd'hui l'opprobre de mes contemporains , fera leur gloire , & les simples qui liront mon Livre , diront avec admiration : quels temps angéliques ce devoient être que ceux où un tel Livre a été brûlé comme impie , & son auteur poursuivi comme un malfaiteur ! Sans doute alors tous les Écrits respiroient la dévotion la plus sublime , & la terre étoit couverte de Saints !

Mais d'autres Livres demeureront. On saura , par exemple , que ce même siècle a produit un panégyriste de la Saint-Barthélemi , François , & , comme on peut bien croire , homme d'Église , sans que ni Parlement , ni Prélat ait songé même à lui chercher querelle. Alors , en comparant la morale des deux Livres , & le sort des deux Au-

teurs, on pourra changer de langage, & tirer une autre conclusion.

Les doctrines abominables sont celles qui mènent au crime, au meurtre, & qui font des fanatiques. Eh ! qu'y a-t-il de plus abominable au monde que de mettre l'injustice & la violence en système, & de les faire découler de la clémence de Dieu ? Je m'abstiendrai d'entrer ici dans un parallèle qui pourroit vous déplaire. Convenez seulement, Monseigneur, que, si la France eût professé la Religion du Prêtre Savoyard, cette Religion si simple & si pure, qui fait craindre Dieu, & aimer les hommes, des fleuves de sang n'eussent point si souvent inondé les champs François ; ce peuple si doux & si gai n'eût point étonné les autres de ses cruautés dans tant de persécutions & de massacres, depuis l'Inquisition de Toulouse (1) jusqu'à la Saint-Barthélemi,

(1) Il est vrai que Dominique, Saint Espagnol, y eut grande part. Le Saint, selon un Écrivain de son Ordre, eut la charité, prêchant contre les Albigeois, de s'adjoindre de dévotes personnes zélées pour la Foi, lesquelles

& depuis les guerres des Albigeois jusqu'aux Dragonades ; le Conseiller Anne du Bourg n'eût point été pendu pour avoir opiné à la douceur envers les Réformés ; les habitans de Merindol & de Cabrieres n'eussent point été mis à mort par Arrêt du Parlement d'Aix ; & , sous nos yeux, l'innocent Calas, torturé par les bourreaux, n'eût point péri sur la roue. Revenons, à présent, Monseigneur, à vos censures, & aux raisons sur lesquelles vous les rendez.

Ce sont toujours des hommes, dit le Vicaire, qui nous attestent la parole de Dieu, & qui nous l'attestent en des

prissent le soin d'extirper corporellement & par le glaive matériel les hérétiques qu'il n'auroit pu vaincre avec le glaive de la parole de Dieu. *Ob charitatem, pradicans contra Albienses, in adiutorium sumfit quasdam devotas personas, zelantes pro fide, qua corporaliter illos hereticos gladio materiali expugnarent, quos ipse gladio verbi Dei amputare non posset.* Antonin. in Chron, P. III. tit. 23. c. 14. §. 2. Cette charité ne ressemble guère à celle du Vicaire ; aussi a-t-elle un prix bien différent. L'une fait décréter, & l'autre canoniser ceux qui la professent.

langues qui nous sont inconnues. Souvent, au contraire, nous aurions grand besoin que Dieu nous attestât la parole des hommes; il est bien sûr, au moins, qu'il eût pu nous donner la sienne, sans se servir d'organes si suspects. Le Vicaire se plaint qu'il faille tant de témoignages humains pour certifier la parole Divine: *que d'hommes*, dit-il, *entre Dieu & moi* (1)!

Vous répondez. *Pour que cette plainte fût sensée, M. T. C. F. il faudroit pouvoir conclure que la révélation est fausse dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier; il faudroit pouvoir dire: Dieu ne peut exiger de moi que je croye ce qu'on m'assure qu'il a dit, dès que ce n'est pas directement à moi qu'il a adressé sa parole* (2).

Et tout au contraire, cette plainte n'est sensée qu'en admettant la vérité de la Révélation. Car si vous la supposez fausse, quelle plainte avez-vous à faire du moyen dont Dieu s'est servi, puis-

(1) *Émile*, Tom. III, pag. 141.

(2) *Mandément*, pag. xxviiij.

qu'il ne s'en est servi d'aucun ? Vous doit-il compte des tromperies d'un imposteur ? Quand vous vous laissez duper, c'est votre faute & non pas la sienne. Mais lorsque Dieu, maître du choix de ses moyens, en choisit par préférence qui exigent de notre part tant de savoir & de si profondes discussions, le Vicaire a-t-il tort de dire : « Voyons » toutefois ; examinons, comparons, » vérifions. O si Dieu eût daigné me » dispenser de tout ce travail, l'en au- » rois-je servi de moins bon cœur ? » (1) ».

Monseigneur, votre mineure est admirable ! Il faut la transcrire ici toute entière ; j'aime à rapporter vos propres termes, c'est ma plus grande méchanceté.

Mais n'est-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la Révélation Chrétienne, dont il seroit absurde de douter ? Par quelle autre voie que celle des témoignages humains l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athènes, cette Rome dont il vante si

(1) Émile, *ubi supra*.

souvent, & avec tant d'assurance, les loix, les mœurs, & les héros? Que d'hommes entre lui & les Historiens qui ont conservé la mémoire de ces évènements!

Si la matière étoit moins grave & que j'eusse moins de respect pour vous, cette manière de raisonner me fourniroit peut-être l'occasion d'égayer un peu mes Lecteurs; mais à Dieu ne plaise que j'oublie le ton qui convient au sujet que je traite, & à l'homme à qui je parle. Au risque d'être plat dans ma réponse, il me suffit de montrer que vous vous trompez.

Considérez donc, de grace, qu'il est tout-à-fait dans l'ordre, que des faits humains soient attestés par des témoignages humains. Ils ne peuvent l'être par nulle autre voie; je ne puis savoir que Sparte & Rome ont existé, que parce que des Auteurs contemporains me le disent, & entre moi & un autre homme qui a vécu loin de moi, il faut nécessairement des intermédiaires: mais pourquoi en faut-il entre Dieu & moi, & pourquoi en faut-il de si éloignés, qui en ont besoin de tant d'autres? Est-il simple, est-il naturel que Dieu ait été cher-

cher Moïse pour parler à Jean-Jacques Rousseau ?

D'ailleurs nul n'est obligé sous peine de damnation de croire que Sparte ait existé ; nul, pour en avoir douté, ne sera dévoré des flammes éternelles. Tout fait dont nous ne sommes pas les témoins, n'est établi pour nous que sur des preuves morales, & toute preuve morale est susceptible de plus & de moins. Croirai-je que la justice Divine me précipite à jamais dans l'enfer, uniquement pour n'avoir pas su marquer bien exactement le point où une telle preuve devient invincible ?

S'il y a dans le monde une histoire attestée, c'est celle des Wampirs. Rien n'y manque ; procès-verbaux, certificats de Notables, de Chirurgiens, de Curés, de Magistrats. La preuve juridique est des plus complètes. Avec cela, qui est-ce qui croit aux Wampirs ? Serons-nous tous damnés pour n'y avoir pas cru ?

Quelque attestés que soient, au gré même de l'incrédule Cicéron, plusieurs des prodiges rapportés par Tite-Live, je les regarde comme autant de fables, & sûrement je ne suis pas le

feul. Mon expérience constante & celle de tous les hommes est plus forte en ceci que le témoignage de quelques-uns. Si Sparte & Rome ont été des prodiges elles-mêmes, c'étoient des prodiges dans le genre morale; & comme on s'abuseroit en Laponie de fixer à quatre pieds la stature naturelle de l'homme, on ne s'abuseroit pas moins parmi nous de fixer la mesure des ames humaines sur celles des gens que l'on voit autour de soi.

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que je continue ici d'examiner vos raisonnemens en eux-mêmes, sans soutenir ceux que vous attaquez. Après ce mémoratif nécessaire, je me permettrai sur votre manière d'argumenter encore une supposition.

Un habitant de la rue S. Jacques, vient tenir ce discours à Monsieur l'Archevêque de Paris. « Monseigneur, je » fais que vous ne croyez ni à la béa- » titude de Saint François Pâris, ni aux » miracles qu'il a plu à Dieu d'opérer » en public sur sa tombe, à la vue de » la Ville du monde la plus éclairée » & la plus nombreuse. Mais je crois » devoir vous attester que je viens de

» voir ressusciter le Saint en personne
» dans le lieu où ses os ont été dé-
» posés ».

L'homme de la rue Saint-Jacques ajoute à cela le détail de toutes les circonstances qui peuvent frapper le spectateur d'un pareil fait. Je suis persuadé qu'à l'ouïe de cette nouvelle, avant de vous expliquer sur la foi que vous y ajoutez, vous commencerez par interroger celui qui l'atteste, sur son état, sur ses sentimens, sur son Confesseur, sur d'autres articles semblables; & lorsqu'à son air, comme à ses discours, vous aurez compris que c'est un pauvre Ouvrier, & que, n'ayant point à vous montrer de billet de confession, il vous confirmera dans l'opinion qu'il est Janseniste : « Ah ! ah ! lui direz-vous d'un air railleur ; vous-êtes convulsion-
» naire, & vous avez vu ressusciter
» Saint Pâris ? Cela n'est pas fort éton-
» nant ; vous avez tant vu d'autres
» merveilles » !

Toujours dans ma supposition, sans doute il insistera : il vous dira qu'il n'a point vu seul le miracle ; qu'il avoit deux ou trois personnes avec lui qui

ont vu la même chose, & que d'autres à qui il l'a voulu raconter disent l'avoir aussi vu eux-mêmes. Là-dessus vous demanderez si tous ces témoins étoient Jansénistes ? « Oui, Monseigneur, » dira-t-il : mais n'importe ; ils sont » en nombre suffisant, gens de bonnes » mœurs, de bon-sens, & non récu- » sables ; la preuve est complète, & » rien ne manque à notre déclaration » pour constater la vérité du fait ».

D'autres Évêques moins charitables enverroient chercher un Commissaire & lui consignoient le bon-homme honoré de la vision glorieuse, pour en aller rendre grace à Dieu aux petites-maisons. Pour vous, Monseigneur, plus humain, mais non plus crédule, après une grave réprimande, vous vous contenterez de lui dire : « je fais que » deux ou trois témoins, honnêtes gens » & de bon-sens, peuvent attester la » vie ou la mort d'un homme ; mais » je ne fais pas encore combien il en » faut pour constater la résurrection » d'un Janséniste. En attendant que je » l'apprenne, allez, mon enfant, tâ- » cher de fortifier votre cerveau creux.

» Je vous dispense du jeûne, & voilà
 » de quoi vous faire de bon bouil-
 » lon ».

C'est à-peu-près, Monseigneur, ce que vous diriez, & ce que dirait tout autre homme sage à votre place. D'où je conclus que, même selon vous, & selon tout autre homme sage, les preuves morales suffisantes pour constater les faits qui sont dans l'ordre des possibilités morales, ne suffisent plus pour constater des faits d'un autre ordre & purement surnaturels : sur quoi, je vous laisse juger vous-même de la justesse de votre comparaison.

Voici pourtant la conclusion triomphante que vous en tirez contre moi. *Son scepticisme n'est donc ici fondé que sur l'intérêt de son incrédulité* (1). Monseigneur, si jamais elle me procure un Évêché de cent-mille livres de rente, vous pourrez parler de l'intérêt de mon incrédulité.

Continuons maintenant à vous transcrire, en prenant seulement la liberté

(1) *Mandement*, p. xxix.

de restituer au besoin les passages de mon Livre que vous tronquez.

« Qu'un homme, ajoute-t-il plus loin,
 » vienne nous tenir ce langage : Mor-
 » tels, je vous annonce les volontés du
 » Très-Haut; reconnoissez à ma voix
 » celui qui m'envoie. J'ordonne au
 » Soleil de changer son cours, aux
 » étoiles de former un autre arrange-
 » ment, aux montagnes de s'applanir,
 » aux flots de s'élever, à la terre de
 » prendre un autre aspect: à ces mer-
 » veilles qui ne reconnoîtra pas à l'inf-
 » tant le Maître de la nature » ? *Qui*
ne croiroit, M. T. C. F., que celui qui
s'exprime de la sorte ne demande qu'à
voir des miracles pour être Chrétien ?

Bien plus que cela, Monseigneur; puisque je n'ai pas même besoin des miracles pour être Chrétien.

Écoutez toutefois, ce qu'il ajoute:
 » Reste enfin, dit-il, l'examen le plus
 » important dans la doctrine annoncée;
 » car puisque ceux qui disent que Dieu
 » fait ici-bas des miracles, prétendent
 » que le Diable les imite quelquefois,
 » avec les prodiges les mieux consta-
 » tés, nous ne sommes pas plus avan-

» cés qu'auparavant, & puisque les Ma-
 » giciens de Pharaon osoient, en pré-
 » sence même de Moïse, faire les mê-
 » mes signes qu'il faisoit par l'ordre
 » exprès de Dieu, pourquoi dans son
 » absence n'eussent-ils pas, aux mêmes
 » titres, prétendu la même autorité ?
 » Ainsi donc, après avoir prouvé la
 » doctrine par le miracle, il faut prou-
 » ver le miracle par la doctrine, de
 » peur de prendre l'œuvre du Démon
 » pour l'œuvre de Dieu (1). Que faire
 » en pareil cas pour éviter le dialèle ?
 » Une seule chose ; revenir au raison-
 » nement, & laisser-là les miracles.
 » Mieux eût valu n'y pas recourir ».

*C'est dire ; qu'on me montre des
 miracles, & je croirai. Oui, Mon-
 seigneur, c'est dire ; qu'on me montre
 des miracles & je croirai aux miracles.
 C'est dire ; qu'on me montre des mi-
 racles, & je refuserai encore de croire.
 Oui, Monseigneur, c'est dire, selon*

(1) Je suis forcé de confondre ici la note avec le texte, à l'imitation de M. de Beaumont. Le Lecteur pourra consulter l'un & l'autre dans le Livre même. Tom. III, pag. 145 & suiv.

le précepte même de Moïse (1) ; qu'on me montre des miracles , & je refuserai encore de croire une doctrine absurde & déraisonnable qu'on voudroit étayer par eux. Je croirois plutôt à la magie que de reconnoître la voix de Dieu dans des leçons contre la raison.

J'ai dit que c'étoit-là du bon-sens le plus simple, qu'on n'obscurciroit qu'avec des distinctions tout au moins très-subtiles : c'est encore une de mes prédictions ; en voici l'accomplissement.

Quand une doctrine est reconnue vraie, divine, fondée sur une révélation certaine, on s'en sert pour juger des miracles, c'est-à-dire, pour rejeter les prétendus prodiges que des imposteurs voudroient opposer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du sein de Dieu, les miracles sont produits en preuves ; c'est-à-dire, que celui qui prend la qualité d'Envoyé du Très-Haut, confirme sa Mission, sa prédication par des miracles qui sont le témoignage même de la Divinité. Ainsi la doctrine & les mi-

(1) Deuteronomie, chap. XIII.

racles sont des argumens respectifs dont on fait usage , selon les divers points de vûe où l'on se place dans l'étude & dans l'enseignement de la Religion. Il ne se trouve-là , ni abus du raisonnement , ni sophisme ridicule , ni cercle vicieux (1).

Le Lecteur en jugera. Pour moi je n'ajouterai pas un seul mot. J'ai quelquefois répondu ci-devant avec mes passages; mais c'est avec le vôtre que je veux vous répondre ici.

Où est donc , M. T. C. F. , la bonne-foi philosophique dont se pare cet Écrivain ?

Monseigneur , je ne me suis jamais piqué d'une bonne-foi philosophique; car je n'en connois pas de telle. Je n'ose même plus trop parler de la bonne-foi Chrétienne , depuis que les soi-disans Chrétiens de nos jours trouvent si mauvais qu'on ne supprime pas les objections qui les embarrassent. Mais pour la bonne-foi pure & simple, je demande laquelle de la mienne ou de la vôtre est la plus facile à trouver ici ?

(1) *Mandement* , pag. xxij.

Plus j'avance, plus les points à traiter deviennent intéressans. Il faut donc continuer à vous transcrire. Je voudrois dans des discussions de cette importance ne pas omettre un de vos mots.

On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les témoignages humains qui attestent la révélation Chrétienne, le même Auteur y défère cependant de la manière la plus positive, la plus solennelle.

On auroit raison, sans doute, puisque je tiens pour révélée toute doctrine où je reconnois l'esprit de Dieu. Il faut seulement ôter l'amphibologie de votre phrase; car si le verbe relatif y défère se rapporte à la Révélation Chrétienne, vous avez raison; mais s'il se rapporte aux témoignages humains, vous avez tort. Quoi qu'il en soit, je prends acte de votre témoignage contre ceux qui osent dire que je rejette toute révélation; comme si c'étoit rejeter une doctrine que de la reconnoître sujette à des difficultés insolubles à l'esprit humain; comme si c'étoit la rejeter que ne pas l'admettre sur le témoignage des hommes, lorsqu'on a d'autres preuves équivalentes

ou supérieures qui dispensent de celle-là ? Il est vrai que vous dites conditionnellement, *on croiroit* ; mais *on croiroit* signifie *on croit*, lorsque la raison d'exception pour ne pas croire se réduit à rien, comme on verra ci-après de la vôtre. Commençons par la preuve affirmative.

Il faut pour vous en convaincre, M. T. C. F. & en même temps pour vous édifier, mettre sous vos yeux cet endroit de son ouvrage. « J'avoue que la ma-
 » jesté des Écritures m'étonne ; la
 » sainteté de l'Évangile (1) parle à
 » mon cœur. Voyez les Livres des
 » Philosophes, avec toute leur pompe ;
 » qu'ils sont petits près de celui-là !
 » Se peut-il qu'un Livre, à la fois si
 » sublime & si simple, soit l'ouvrage

(1) La négligence avec laquelle M. de Beaumont me transcrit lui a fait faire ici deux changemens dans une ligne. Il a mis, *la majesté de l'Écriture*, au lieu de, *la majesté des Écritures* ; & il a mis, *la sainteté de l'Écriture*, au lieu de, *la sainteté de l'Évangile*. Ce n'est pas, à la vérité, me faire dire des hérésies ; mais c'est me faire parler bien niaisement.

„ des hommes? Se peut-il que celui
 „ dont il fait l'histoire, ne soit qu'un
 „ homme lui-même? Est-ce là le ton
 „ d'un enthousiaste ou d'un ambitieux
 „ sectaire? Quelle douceur, quelle pu-
 „ reté dans ses mœurs! quelle grace
 „ touchante dans ses instructions!
 „ quelle élévation dans ses maximes!
 „ quelle profonde sagesse dans ses dis-
 „ cours! quelle présence d'esprit,
 „ quelle finesse & quelle justesse dans
 „ ses réponses! quel empire sur ses
 „ passions! Où est l'homme, où est le
 „ Sage qui fait agir, souffrir & mourir
 „ sans foiblesse & sans ostentation (1)?
 „ Quand Platon peint son juste ima-
 „ ginaire couvert de tout l'opprobre

(1) Je remplis, selon ma coutume, les lacunes faites par M. de Beaumont; non qu'absolument celles qu'il fait ici soient insidieuses, comme en d'autres endroits; mais parce que, le défaut de suite & de liaison affoiblit le passage quand il est tronqué; & aussi parce que, mes persécuteurs supprimant avec soin tout ce que j'ai dit de si bon cœur en faveur de la Religion, il est bon de le rétablir à mesure que l'occasion s'en trouve.

„ du

» du crime , & digne de tous les prix
 » de la vertu , il peint trait pour trait
 » Jésus - Christ : la ressemblance est si
 » frappante que tous les Pères l'ont
 » sentie , & qu'il n'est pas possible de
 » s'y tromper. Quels préjugés , quel
 » aveuglement ne faut-il point avoir
 » pour oser comparer le fils de So-
 » phronisque au fils de Marie ? Quelle
 » distance de l'un à l'autre ! Socrate
 » mourant sans douleurs , sans igno-
 » minie , soutint aisément jusqu'au bout
 » son personnage ; & , si cette facile
 » mort n'eût honoré sa vie , on doute-
 » roit si Socrate , avec tout son esprit ,
 » fut autre chose qu'un Sophiste. Il
 » inventa , dit-on , la morale. D'autres
 » avant lui l'avoient mise en pratique ;
 » il ne fit que dire ce qu'ils avoient
 » fait , il ne fit que mettre en leçons
 » leurs exemples. Aristide avoit été
 » juste , avant que Socrate eût dit ce
 » que c'étoit que justice ; Léonidas
 » étoit mort pour son pays , avant que
 » Socrate eût fait un devoir d'aimer
 » la patrie ; Sparte étoit sobre , avant
 » que Socrate eût loué la sobriété :
 » avant qu'il eût défini la vertu , Sparte

» abondoit en hommes vertueux. Mais
» où Jésus avoit-il pris parmi les siens
» cette morale élevée & pure, dont
» lui seul a donné les leçons & l'exem-
» ple? Du sein du plus furieux fanatis-
» me la plus haute sagesse se fit enten-
» dre, & la simplicité des plus hé-
» roïques vertus honora le plus vil de
» tous les Peuples. La mort de Socrate
» philosophant tranquillement avec ses
» amis, est la plus douce qu'on puisse
» désirer; celle de Jésus expirant dans
» les tourmens, injurié, raillé, maudit
» de tout un Peuple, est la plus hor-
» rible qu'on puisse craindre. Socrate,
» prenant la coupe empoisonnée, bénit
» celui qui la lui présente & qui pleure.
» Jésus, au milieu d'un supplice af-
» freux, prie pour ses bourreaux achar-
» nés. Oui, si la vie & la mort de So-
» crate font d'un Sage, la vie & la
» mort de Jésus font d'un Dieu. Di-
» rons-nous que l'histoire de l'Évangile
» est inventée à plaisir? Non; ce n'est
» pas ainsi qu'on invente, & les faits
» de Socrate, dont personne ne doute,
» sont moins attestés que ceux de
» Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer

» la difficulté sans la détruire. Il seroit
» plus inconcevable que plusieurs hom-
» mes d'accord eussent fabriqué ce Li-
» vre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait
» fourni le sujet. Jamais des Auteurs
» Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni
» cette morale ; & l'Évangile a des
» caractères de vérité si grands, si frap-
» pans, si parfaitement inimitables, que
» l'inventeur en seroit plus étonnant
» que le Héros (1) ».

(2) *Il seroit difficile, M. T. C. F., de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Évangile. Je vous sçais gré, Monseigneur, de cet aveu ; c'est une injustice que vous avez de moins que les autres. Venons maintenant à la preuve négative qui vous fait dire on croiroit, au lieu d'on croit.*

Cependant l'Auteur ne la croit qu'en conséquence des temoignages humains. Vous vous trompez, Monseigneur ; je la reconnois en conséquence de l'Évangile & de la sublimité que j'y vois,

(1) Émile, Tome III. pag. 179, & suiv.

(2) Mandement, p. xxxiiij.

fans qu'on me l'atteste. Je n'ai pas besoin qu'on m'affirme qu'il y a un Évangile, lorsque je le tiens. *Ce sont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté.* Eh! point du tout ; on ne me rapporte point que l'Évangile existe : je le vois de mes propres yeux, & quand tout l'Univers me soutiendrait qu'il n'existe pas, je sçaurois très-bien que tout l'Univers ment, où se trompe. *Que d'hommes entre Dieu & lui ?* Pas un seul. L'Évangile est la pièce qui décide, & cette pièce est entre mes mains. De quelque manière qu'elle y soit venue, & quelque Auteur qui l'ait écrite, j'y reconnois l'Esprit Divin : cela est immédiat autant qu'il peut l'être ; il n'y a point d'hommes entre cette preuve & moi ; & dans le sens où il y en auroit, l'historique de ce Saint Livre, de ses Auteurs, du temps où il a été composé, &c. rentre dans les discussions de critique où la preuve morale est admise. Telle est la réponse du Vicaire Savoyard.

Le voilà donc bien évidemment en contradiction avec lui-même ; le voilà confondu par ses propres aveux. Je vous

laisse jouir de toute ma confusion. *Par quel étrange aveuglement a-t-il donc pu ajouter ?* « Avec tout cela ce même » Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la » raison, & qu'il est impossible à tout » homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Être toujours » modeste & circonspect ; respecter en » silence (1) ce qu'on ne sçauroit ni

(1) Pour que les hommes s'imposent ce respect & ce silence, il faut que quelqu'un leur dise une fois les raisons d'en user ainsi. Celui qui connoît ces raisons peut les dire : mais ceux qui censurent & n'en disent point, pourroient se taire. Parler au Public avec franchise, avec fermeté, est un droit commun à tous les hommes, & même un devoir en toutes choses utiles : mais il n'est guères permis à un particulier d'en censurer publiquement un autre : c'est s'attribuer une trop grande supériorité de vertus, de talens, de lumières. Voilà pourquoi je ne me suis jamais ingéré de critiquer ni réprimander personne. J'ai dit à mon siècle des vérités dures, mais je n'en ai dit à aucun en particulier ; & s'il m'est arrivé d'attaquer & nommer quelques Livres, je n'ai jamais parlé des Auteurs vivans qu'avec toute sorte de bienveillance & d'égards. On voit comment ils me le ren-

» rejeter ni comprendre , & s'humilier
 » devant le Grand Être qui seul ſçait la
 » vérité. Voilà le ſcepticiſme invo-
 » lontaire où je ſuis reſté ». *Mais le*
ſcepticiſme , M. T. C. F. , peut-il donc
être involontaire , lorsqu'on refuſe de ſe
ſoumettre à la doctrine d'un Livre qui ne
ſçauroit être inventé par les hommes ;
lorsque ce Livre porte des caractères de
vérité ſi grands , ſi frappans , ſi parfai-
tement inimitables , que l'inventeur en
ſeroit plus étonnant que le Héros ? C'eſt
bien ici qu'on peut dire que l'iniquité a
menti contre elle-même (1).

Monſieur , vous me taxez d'ini-
 quité ſans ſujet ; vous m'imputez ſou-
 vent des menſonges , & vous n'en mon-
 trez aucun. Je m'impoſe avec vous une
 maxime contraire , & j'ai quelquefois
 lieu d'en uſer.

Le ſcepticiſme du Vicaire eſt invo-
 lontaire , par la raiſon même qui vous

dent. Il me ſemble que tous ces Meſſieurs qui
 ſe mettent ſi fièrement en avant pour m'en-
 ſeigner l'humilité , trouvent la leçon meilleure
 à donner qu'à ſuivre.

(1) *Mandement* , pag. xxxiv.

fait nier qu'il le soit. Sur les foibles autorités qu'on veut donner à l'Évangile, il le rejetteroit par les raisons déduites auparavant, si l'Esprit Divin qui brille dans la morale & dans la doctrine de ce Livre ne lui rendoit toute la force qui manque au témoignage des hommes sur un tel point. Il admet donc ce Livre Sacré avec toutes les choses admirables qu'il renferme & que l'esprit humain peut entendre; mais quant aux choses incroyables qu'il y trouve, *lesquelles répugnent à sa raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre, il les respecte en silence sans les comprendre ni les rejeter, & s'humilie devant le Grand Être qui seul sçait la vérité.* Tel est son scepticisme; & ce scepticisme est bien involontaire, puisqu'il est fondé sur des preuves invincibles de part & d'autre, qui forcent la raison de rester en suspens. Ce scepticisme est celui de tout Chrétien raisonnable & de bonne-foi, qui ne veut sçavoir des choses du Ciel que celles qu'il peut comprendre, celles qui importent à sa conduite, & qui rejette avec l'Apôtre *les questions*

peu sensées , qui sont sans instruction , & qui n'engendrent que des combats (1).

D'abord vous me faites rejeter la révélation pour m'en tenir à la Religion naturelle ; & premièrement, je n'ai point rejeté la révélation. Ensuite vous m'accusez de ne pas admettre même la Religion naturelle , ou du moins de n'en pas reconnoître la nécessité ; & votre unique preuve est dans le passage suivant que vous rapportez. « Si je me » trompe , c'est de bonne-foi. Cela » suffit (2) pour que mon erreur ne me » soit pas imputée à crime ; quand vous » vous tromperiez de même , il y au- » roit peu de mal à cela ». C'est-à-dire continuez-vous , que selon lui il suffit de se persuader qu'on est en possession de la vérité ; que cette persuasion , fût-elle accompagnée des plus monstrueuses erreurs , ne peut jamais être un sujet de reproche ; qu'on doit toujours regarder comme un homme sage & religieux , ce-

(1) Timoth. Chap. 2. v. 23.

(2) Émile , Tome III , pag. 21. M. de Beaumont a mis : cela me suffit.

lui qui , adoptant les erreurs mêmes de l'Athéisme , dira qu'il est de bonne-foi. Or n'est-ce pas là ouvrir la porte à toutes les superstitions , à tous les systèmes fanatiques , à tous les délires de l'esprit humain (1) ?

Pour vous , Monseigneur , vous ne pourrez pas dire ici comme le Vicaire ; *si je me trompe , c'est de bonne-foi* : car c'est bien évidemment à dessein qu'il vous plaît de prendre le change & de le donner à vos Lecteurs ; c'est ce que je m'engage à prouver sans réplique , & je m'y engage ainsi d'avance , afin que vous y regardiez de plus près.

La profession du Vicaire Savoyard est composée de deux parties. La première , qui est la plus grande , la plus importante , la plus remplie de vérités frappantes & neuves , est destinée à combattre le moderne matérialisme , à établir l'existence de Dieu & la Religion naturelle avec toute la force dont l'Auteur est capable. De celle-là , ni vous , ni les Prêtres n'en parlez point ; parce

(1) *Mandement* , pag. xxxv.

qu'elle vous est fort indifférente , & qu'au fond la cause de Dieu ne vous touche guères , pourvu que celle du Clergé soit en sûreté.

La seconde , beaucoup plus courte , moins régulière , moins approfondie , propose des doutes & des difficultés sur les révélations en général , donnant pourtant à la nôtre sa véritable certitude dans la pureté , la sainteté de sa doctrine , & dans la sublimité toute divine de celui qui en fut l'Auteur. L'objet de cette seconde partie est de rendre chacun plus réservé , dans sa Religion , à taxer les autres de mauvaise foi dans la leur , & de montrer que les preuves de chacune ne sont pas tellement démonstratives à tous les yeux qu'il faille traiter en coupables ceux qui n'y voient pas la même clarté que nous. Cette seconde partie écrite avec toute la modestie , avec tout le respect convenable , est la seule qui ait attiré votre attention & celle des Magistrats. Vous n'avez eu que des buchers & des injures pour réfuter mes raisonnemens. Vous avez vu le mal dans le doute de ce qui est douteux ;

vous n'avez point vu le bien dans la preuve de ce qui est vrai.

En effet, cette première partie, qui contient ce qui est vraiment essentiel à la Religion, est décisive & dogmatique. L'Auteur ne balance pas, n'hésite pas. Sa conscience & sa raison le déterminent d'une manière invincible. Il croit, il affirme : il est fortement persuadé.

Il commence l'autre au contraire par déclarer que *l'examen qui lui reste à faire est bien différent ; qu'il n'y voit qu'embarras, mystère, obscurité ; qu'il n'y porte qu'incertitude & défiance ; qu'il n'y faut donner à ses discours que l'autorité de la raison ; qu'il ignore lui-même s'il est dans l'erreur, & que toutes ses affirmations ne sont ici que des raisons de douter* (1). Il propose donc ses objections, ses difficultés, ses doutes. Il propose aussi ses grandes & fortes raisons de croire ; & de toute cette discussion résulte la certitude des dogmes essentiels, & un scepticisme respectueux sur les autres. A la fin de

(1) Émile, Tome III. pag. 131.

cette seconde partie, il insiste de nouveau sur la circonspection nécessaire en l'écoutant. *Si j'étois plus sûr de moi, j'aurois, dit-il, pris un ton dogmatique & décisif; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur : que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel : je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant c'est à vous de juger (1).*

Lors donc que dans le même écrit l'Auteur dit; *Si je me trompe, c'est de bonne-foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; je demande à tout Lecteur qui a le sens commun & quelque sincérité, si c'est sur la première ou sur la seconde partie que peut tomber ce soupçon d'être dans l'erreur; sur celle où l'Auteur affirme, ou sur celle où il balance? Si ce soupçon marque la crainte de croire en Dieu mal-à-propos, ou celle d'avoir à tort des doutes sur la révélation?*

(1) *Ibid.* p. 192.

Vous avez pris le premier parti contre toute raison, & dans le seul desir de me rendre criminel ; je vous défie d'en donner aucun autre motif. Monseigneur, où sont, je ne dis pas l'équité, la charité Chrétienne, mais le bon-sens & l'humanité ?

Quand vous auriez pu vous tromper sur l'objet de la crainte du Vicaire, le texte seul que vous rapportez vous eût défabufé malgré vous ; car lorsqu'il dit : *cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime*, il reconnoît qu'une pareille erreur pourroit être un crime, & que ce crime lui pourroit être imputé, s'il ne procédoit pas de bonne-foi : mais quand il n'y auroit point de Dieu, où seroit le crime de croire qu'il y en a un ? Et quand ce seroit un crime, qui est-ce qui le pourroit imputer ? La crainte d'être dans l'erreur ne peut donc ici tomber sur la Religion naturelle, & le discours du Vicaire seroit un vrai galimathias dans le sens que vous lui prêtez. Il est donc impossible de déduire du passage que vous rapportez, que *je n'admets pas la Religion naturelle*, ou que *je n'en reconnois pas la né-*

cessité ; il est encore impossible d'en déduire qu'on doive toujours (ce sont vos termes) regarder comme un homme sage & religieux , celui qui , adoptant les erreurs de l'Athéisme , dira qu'il est de bonne-foi ; & il est même impossible que vous ayez cru cette déduction légitime. Si cela n'est pas démontré , rien ne sçauroit jamais l'être , ou il faut que je sois un insensé.

Pour montrer qu'on ne peut s'autoriser d'une mission divine pour débiter des absurdités , le Vicaire met aux prises un Inspiré , qu'il vous plaît d'appeler Chrétien , & un raisonneur , qu'il vous plaît d'appeler incrédule ; & il les fait disputer chacun dans leur langage , qu'il désapprouve , & qui très sûrement n'est ni le sien ni le mien (1). Là-dessus vous me taxez d'une insigne mauvaise foi (2) , & vous prouvez cela par l'ineptie des discours du premier. Mais si ces discours sont ineptes , à quoi donc le reconnoissez - vous pour

(1) *Émile* , Tome III pag. 151.

(2) *Mandement* , p. xxxvj.

Chrétien ? Et si le raisonneur ne réfute que des inepties , quel droit avez-vous de le taxer d'incrédulité ! S'ensuit-il des inepties que débite un Inspiré , que ce soit un Catholique ; & de celles que réfute un raisonneur , que ce soit un mécréant ? Vous auriez bien pu , Monseigneur , vous dispenser de vous reconnoître à un langage si plein de bile & de déraison ; car vous n'aviez pas encore donné votre Mandement.

Si la raison & la révélation étoient opposées l'une à l'autre , il est constant dites-vous , que Dieu seroit en contradiction avec lui-même (1). Voilà un grand aveu que vous nous faites-là : car il est sûr que Dieu ne se contredit point. Vous dites , ô Impies , que les dogmes que nous regardons comme révélés combattent les vérités éternelles : mais il ne suffit pas de le dire. J'en conviens ; tâchons de faire plus.

Je suis sûr que vous pressentez d'avance où j'en vais venir. On voit que vous passez sur cet article des mystères

(1) Mandement , pag. xxxvij.

comme sur des charbons ardens ; vous osez à peine y poser le pié. Vous me forcez pourtant à vous arrêter un moment dans cette situation douloureuse. J'aurai la discrétion de rendre ce moment le plus court qu'il se pourra.

Vous conviendrez bien , je pense , qu'une de ces vérités éternelles qui servent d'éléments à la raison , est que la partie est moindre que le tout ; & c'est pour avoir affirmé le contraire que l'Inspiré vous paroît tenir un discours plein d'inepties. Or , selon votre doctrine de la transubstantiation , lorsque Jésus fit la dernière Cène avec ses disciples , & qu'ayant rompu le pain il donna son corps à chacun d'eux , il est clair qu'il tint son corps entier dans sa main , & , s'il mangea lui-même du pain consacré , comme il put le faire , il mit sa tête dans sa bouche.

Voilà donc bien clairement , bien précisément la partie plus grande que le tout , & le contenant moindre que le contenu. Que dites vous à cela , Monseigneur ? Pour moi , je ne vois que M. le Chevalier de Causans qui puisse vous tirer d'affaire.

Je fais bien que vous avez encore

la ressource de Saint-Augustin ; mais c'est la même. Après avoir entassé sur la Trinité force discours inintelligibles, il convient qu'ils n'ont aucun sens ; *mais*, dit naïvement ce Père de l'Église, *on s'exprime ainsi, non pour dire quelque chose, mais pour ne pas rester muet* (1).

Tout bien considéré, je crois, Monseigneur, que le parti le plus sûr que vous ayez à prendre sur cet article & sur beaucoup d'autres, est celui que vous avez pris avec M. de Montazet, & par la même raison.

La mauvaise foi de l'Auteur d'Émile n'est pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un Catholique prétendu (2). « Nos Catholiques, lui fait-il dire, font grand bruit de l'autorité de l'Église : mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour cette au-

(1) *Dictum est tamen tres persona, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* August. de Trinit. Liv. V. c. 7.

(2) *Mandement*, p. xxxviii.

» torité qu'aux autres sectes pour éta-
 » blir directement leur doctrine ? L'É-
 » glise décide que l'Église a droit de
 » décider. Ne voilà-t-il pas une auto-
 » rité bien prouvée ? « Qui ne croiroit ;
 M. T. C. F. , à entendre cet Imposteur ,
 que l'autorité de l'Église n'est prouvée
 que par ses propres décisions , & qu'elle
 procède ainsi ; je décide que je suis in-
 faillible ; donc je le suis ? Imputation
 calomnieuse , M. T. C. F. Voilà , Mon-
 seigneur , ce que vous assurez : il nous
 reste à voir vos preuves. En atten-
 dant , oseriez-vous bien affirmer que
 les Théologiens Catholiques n'ont ja-
 mais établi l'autorité de l'Église par
 l'autorité de l'Église , *ut in se virtuali-
 zer reflexam* ? S'ils l'ont fait , je ne les
 charge donc pas d'une imputation ca-
 lomnieuse.

(1) *La constitution du Christianisme ,
 l'esprit de l'Évangile , les erreurs mêmes
 & la foiblesse de l'esprit humain tendent
 à démontrer que l'Église établie par
 Jésus-Christ , est une Église infallible.*
 Monseigneur , vous commencez , par

(1) *Mandement , Ibid.*

nous payer-là de mots qui ne nous donnent pas le change. Les discours vagues ne font jamais preuve , & toutes ces choses qui tendent à démontrer , ne démontrent rien. Allons donc tout d'un coup au corps de la démonstration : le voici.

Nous assurons que , comme ce Divin Législateur a toujours enseigné la vérité , son Église l'enseigne aussi toujours (1).

Mais qui êtes-vous , vous qui nous assurez cela pour toute preuve ? Ne seriez-vous point l'Église , ou ses Chefs ? A vos manières d'argumenter vous paroissez compter beaucoup sur l'assistance du Saint-Esprit. Que dites-vous donc , & qu'a dit l'Imposteur ? De grace , voyez cela vous-même ; car je n'ai pas le courage d'aller jusqu'au bout.

Je dois pourtant remarquer que toute la force de l'objection que vous attaquez si bien , consiste dans cette phrase que vous avez eu soin de sup-

(1) *Ibid.* Cet endroit mérite d'être lu dans le Mandement même.

primer à la fin du passage dont il s'agit. *Sortez de-là , vous rentrez dans toutes nos discussions* (1).

En effet , quel est ici le raisonnement du Vicaire ? Pour choisir entre les Religions diverses , il faut , dit-il , de deux choses l'une ; ou entendre les preuves de chaque secte & les comparer , ou s'en rapporter à l'autorité de ceux qui nous instruisent. Or le premier moyen suppose des connoissances que peu d'hommes sont en état d'acquérir , & le second justifie la croyance de chacun dans quelque Religion qu'il naisse. Il cite en exemple la Religion Catholique où l'on donne pour Loi l'autorité de l'Église , & il établit là-dessus ce second dilemme : ou c'est l'Église qui s'attribue à elle-même cette autorité , & qui dit : *je décide que je suis infallible ; donc je le suis* ; & alors elle tombe dans le sophisme appelé cercle vicieux : ou elle prouve qu'elle a reçu cette autorité de Dieu ; & alors il lui faut un aussi grand appareil de preuves pour mon-

(1) *Émile , Tome III , pag. 165.*

trer qu'en effet elle a reçu cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine : il n'y a donc rien à gagner pour la facilité de l'instruction, & le Peuple n'est pas plus en état d'examiner les preuves de l'autorité de l'Église chez les Catholiques, que la vérité de la doctrine chez les Protestans. Comment donc se déterminera-t-il d'une manière raisonnable, autrement que par l'autorité de ceux qui l'instruisent ? Mais alors le Turc se déterminera de même. En quoi le Turc est-il plus coupable que nous ? Voilà, Monseigneur, le raisonnement auquel vous n'avez pas répondu, & auquel je doute qu'on puisse répondre (1).

(1) C'est ici une de ces objections terribles auxquelles ceux qui m'attaquent se gardent bien de toucher. Il n'y a rien de si commode que de répondre avec des injures & de saintes déclamations ; on élude aisément tout ce qui embarrasse. Aussi faut-il avouer qu'en se chamaillant entr'eux, les Théologiens ont bien des ressources qui leur manquent vis-à-vis des ignorans, & auxquelles il faut alors suppléer comme ils peuvent. Ils se paient réciproquement de mille suppositions gratuites

Votre franchise Episcopale se tire d'affaire , en tronquant le passage de l'Auteur de mauvaise foi.

Grace au Ciel j'ai fini cette ennuyeuse tâche. J'ai suivi pied-à-pied vos raisons , vos citations , vos censures , & j'ai fait voir qu'autant de fois que vous avez attaqué mon Livre, autant de fois vous avez eu tort. Il reste le seul article du Gouvernement , dont je veux bien vous faire grace ; très-sûr que , quand celui qui gémit sur les misères du Peuple , & qui les éprouve , est accusé par vous d'empoisonner les sources de la félicité publique , il n'y a point de Lecteur qui ne sente ce que vaut un pareil discours. Si le Traité du Contrat Social n'existoit pas , & qu'il fallût prouver de nouveau les grandes vérités que j'y développe , les

qu'on n'ose récuser, quand on n'a rien de mieux à donner soi-même. Telle est ici l'invention de je ne sçais quelle foi infuse qu'ils obligent Dieu, pour les tirer d'affaire , de transmettre du père à l'enfant. Mais ils réservent ce jargon pour disputer avec les Docteurs ; s'ils s'en servoient avec nous autres profanes , ils auroient peur qu'on ne se moquât d'eux.

complimens que vous faites à mes dépens aux Puissances , seroient un des faits que je citerois en preuve , & le sort de l'Auteur en seroit un autre encore plus frappant. Il ne me reste plus rien à dire à cet égard ; mon seul exemple a tout dit , & la passion de l'intérêt particulier ne doit point souiller les vérités utiles. C'est le Décret contre ma personne , c'est mon Livre brûlé par le bourreau , que je transmets à la postérité pour pièces justificatives : mes sentimens sont moins bien établis par mes Écrits que par mes malheurs.

Je viens , Monseigneur , de discuter tout ce que vous alléguiez contre mon Livre. Je n'ai pas laissé passer une de vos propositions sans examen ; j'ai fait voir que vous n'avez raison dans aucun point , & je n'ai pas peur qu'on réfute mes preuves ; elles sont au-dessus de toute réplique où règne le sens-commun.

Cependant , quand j'aurois eu tort en quelques endroits , quand j'aurois eu toujours tort , quelle indulgence ne méritoit point un Livre où l'on sent par tout , même dans les erreurs , même

dans le mal qui peut y être, le sincère amour du bien & le zèle de la vérité; un Livre où l'Auteur, si peu affirmatif, si peu décisif, avertit si souvent ses Lecteurs de se défier de ses idées, de peser ses preuves, de ne leur donner que l'autorité de la raison; un Livre qui ne respire que paix, douceur, patience, amour de l'ordre, obéissance aux Loix en toute chose, & même en matière de Religion; un Livre enfin où la cause de la Divinité est si bien défendue, l'utilité de la Religion si bien établie; où les mœurs sont si respectées, où l'arme du ridicule est si bien ôtée au vice, où la méchanceté est peinte si peu sentée, & la vertu si aimable? Eh! quand il n'y auroit pas un mot de vérité dans cet Ouvrage, on en devroit honorer & chérir les rêveries, comme les chimères les plus douces qui puissent flatter & nourrir le cœur d'un homme de bien. Oui (je ne crains point de le dire) s'il existoit en Europe un seul Gouvernement vraiment éclairé, un Gouvernement dont les vûes fussent vraiment utiles & saines, il eût rendu des honneurs publics à
l'Auteur

l'Auteur d'Émile, il lui eût élevé des statues. Je connoissois trop les hommes, pour attendre d'eux de la reconnoissance ; je ne les connoissois pas assez, je l'avoue, pour attendre ce qu'ils ont fait.

Après avoir prouvé que vous avez mal raisonné dans vos censures, il me reste à prouver que vous m'avez calomnié dans vos injures : mais puisque vous ne m'injuriez qu'en vertu des torts que vous m'imputez dans mon Livre, montrer que mes prétendus torts ne sont que les vôtres, n'est-ce pas dire assez que les injures qui les suivent ne doivent pas être pour moi ? Vous chargez mon ouvrage des épithètes les plus odieuses, & moi je suis un homme abominable, un téméraire, un impie, un imposteur. Charité Chrétienne, que vous avez un étrange langage dans la bouche des Ministres de Jésus-Christ !

Mais vous qui m'osez reprocher des blasphêmes, que faites-vous, quand vous prenez les Apôtres pour complices des propos offensans qu'il vous plaît de tenir sur mon compte ? A vous entendre, on croiroit que Saint Paul m'a fait

l'honneur de songer à moi , & de prédire ma venue comme celle de l'Antechrist. Et comment l'a-t-il prédite , je vous prie ? Le voici. C'est le début de votre Mandement.

Saint Paul a prédit , mes très-chers Freres , qu'il viendrait des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes , fiers , superbes , blasphémateurs , impies , calomniateurs , enflés d'orgueil , amateurs des voluptés plutôt que de Dieu ; des hommes d'un esprit corrompu , & pervertis dans la foi (1).

Je ne conteste assurément pas que cette prédiction de Saint Paul ne soit très-bien accomplie ; mais s'il eût prédit , au contraire , qu'il viendrait un temps où l'on ne verroit point de ces gens-là , j'aurois été , je l'avoue , beaucoup plus frappé de la prédiction , & sur-tout de l'accomplissement.

D'après une prophétie si bien appliquée , vous avez la bonté de faire de moi un portrait dans lequel la gra-

(1) *Mandement* , pag. x.

vité Épiscopale s'égayé à des anti-thèses, & où je me trouve un personnage fort plaisant. Cet endroit, Monseigneur, m'a paru le plus joli morceau de votre Mandement. On ne sauroit faire une satyre plus agréable, ni diffamer un homme avec plus d'esprit.

Du sein de l'erreur... (Il est vrai que j'ai passé ma jeunesse dans votre Église). *Il s'est élevé* (pas fort haut), *un homme plein du langage de la philosophie*, (comment prendrois-je un langage que je n'entends point ?) *sans être véritablement Philosophe* : (Oh ! d'accord : je n'aspirai jamais à ce titre, auquel je reconnois n'avoir aucun droit ; & je n'y renonce assurément pas par modestie). *esprit doué d'une multitude de connoissances.....* (J'ai appris à ignorer des multitudes de choses que je croyois savoir.) *qui ne l'ont pas éclairé*, (elles m'ont appris à ne pas penser l'être.) *& qui ont répandu les ténèbres dans les autres esprits* : (Les ténèbres de l'ignorance valent mieux que la fausse lumière de l'erreur.) *caractère livré aux paradoxes d'opinions & de conduite ;*

(Y a-t-il beaucoup à perdre à ne pas agir & penser comme tout le monde ?) *alliant la simplicité des mœurs avec le faste des pensées ; (La simplicité des mœurs élève l'ame ; quant au faste de mes pensées , je ne fais ce que c'est.) le zèle des maximes antiques , avec la fureur d'établir des nouveautés ; (Rien de plus nouveau pour nous que des maximes antiques ; il n'y a point à cela d'alliage , & je n'y ai point mis de fureur.) L'obscurité de la retraite , avec le desir d'être connu de tout le monde. (Monseigneur , vous voilà comme les faiseurs de Romans , qui devinent tout ce que leur Héros a dit & pensé dans sa chambre. Si c'est ce desir qui m'a mis la plume à la main , expliquez comment il m'est venu si tard , ou pourquoi j'ai tardé si long-temps à le satisfaire.) On l'a vu inveſtiver contre les sciences qu'il cultivoit ; (Cela prouve que je n'imité pas vos gens de Lettres , & que dans mes Écrits l'intérêt de la vérité marche avant le mien.) préconiser l'excellence de l'Évangile , (Toujours & avec le plus vrai zèle.) dont il détruiſoit les dogmes ; (Non ; mais*

j'en prêchois la charité, bien détruite par les Prêtres.) *peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ses Lecteurs.* (Ames honnêtes, est-il vrai que j'éteins en vous l'amour des vertus ?)

Il s'est fait le Précepteur du genre-humain, pour le tromper; le Moniteur public, pour égarer tout le monde; l'oracle du siècle, pour achever de le perdre. (Je viens d'examiner comment vous avez prouvé tout cela.) *Dans un ouvrage sur l'inégalité des conditions,* (Pourquoi des conditions? Ce n'est là ni mon sujet ni mon titre.) *il avoit rabâissé l'homme jusqu'au rang des bêtes.* (Lequel de nous deux l'élève ou l'abaisse, dans l'alternative d'être bête ou méchant?) *Dans une autre production plus récente, il avoit insinué le poison de la volupté.* (Eh! que ne puis-je aux horreurs de la débauche substituer le charme de la volupté! Mais rassurez-vous, Monseigneur; vos Prêtres sont à l'épreuve de l'Héloïse; ils ont pour préservatif l'Aloïsia.) *Dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'ir-*

religion. (Cette imputation a déjà été examinée).

Voilà, Monseigneur, comment vous me traitez, & bien plus cruellement encore; moi que vous ne connoissez point, & que vous ne jugez que sur des oui-dire. Est-ce donc-là la morale de cet Évangile dont vous vous portez pour le défenseur? Accordons que vous voulez préserver votre troupeau du poison de mon Livre; pourquoi des personnalités contre l'Auteur? J'ignore quel effet vous attendez d'une conduite si peu chrétienne, mais je fais que défendre sa Religion par de telles armes, c'est la rendre fort suspecte aux gens de bien.

Cependant c'est moi que vous appelez téméraire. Eh! comment ai-je mérité ce nom, en ne proposant que des doutes, & même avec tant de réserve; en n'avançant que des raisons, & même avec tant de respect; en n'attaquant personne, en ne nommant personne? Et vous, Monseigneur, comment osez-vous traiter ainsi celui dont vous parlez avec si peu de justice & de

bienfiance , avec si peu d'égard , avec tant de légèreté ?

Vous me traitez d'impie ! Et de quelle impiété pouvez-vous m'accuser , moi qui jamais n'ai parlé de l'Être suprême , que pour lui rendre la gloire qui lui est dûe , ni du prochain , que pour porter tout le monde à l'aimer ? Les impies sont ceux qui profanent indignement la cause de Dieu , en la faisant servir aux passions des hommes. Les impies sont ceux qui , s'osant porter pour interprètes de la Divinité , pour arbitres entre elle & les hommes , exigent pour eux-mêmes les honneurs qui lui sont dûs. Les impies sont ceux qui s'arrogent le droit d'exercer le pouvoir de Dieu sur la terre , & veulent ouvrir & fermer le Ciel à leur gré. Les impies sont ceux qui font lire des Libelles dans les Églises A cette idée horrible , tout mon sang s'allume , & des larmes d'indignation coulent de mes yeux. Prêtres du Dieu de paix , vous lui rendrez compte un jour , n'en doutez pas , de l'usage que vous osez faire de sa maison.

Vous me traitez d'imposeur ! Et
H iv

pourquoi ? Dans votre manière de penser, j'erre ; mais où est mon imposture ? RaISONNER & se tromper ; est-ce en imposer ? Un sophiste même qui trompe sans se tromper, n'est pas un imposteur encore , tant qu'il se borne à l'autorité de la raison , quoi qu'il en abuse. Un imposteur veut être cru sur sa parole , il veut lui-même faire autorité. Un imposteur est un fourbe qui veut en imposer aux autres pour son profit ; & où est , je vous prie , mon profit dans cette affaire ? Les imposteurs sont , selon Ulpien , ceux qui font des prestiges , des imprécations , des exorcismes : or , assurément je n'ai jamais rien fait de tout cela.

Que vous discourez à votre aise , vous autres hommes constitués en dignité ! Ne reconnoissant de droits que les vôtres , ni de Loix que celles que vous imposez , loin de vous faire un devoir d'être justes , vous ne vous croyez pas même obligés d'être humains. Vous accablez fièrement le foible , sans répondre de vos iniquités à personne : les outrages ne vous coûtent pas plus que les violences ; sur les moindres

convenances d'intérêt ou d'état, vous nous balayez devant vous comme la poussière. Les uns décrètent & brûlent; les autres diffament & déshonorent sans droit, sans raison, sans mépris, même sans colère, uniquement parce que cela les arrange, & que l'infortuné se trouve sur leur chemin. Quand vous nous insultez impunément, il ne nous est pas même permis de nous plaindre, & si nous montrons notre innocence & vos torts, on nous accuse encore de vous manquer de respect.

Monseigneur, vous m'avez insulté publiquement : je viens de prouver que vous m'avez calomnié. Si vous étiez un particulier comme moi, que je puisse vous citer devant un Tribunal équitable, & que nous y comparussions tous deux, moi avec mon Livre, & vous avec votre Mandement; vous y seriez certainement déclaré coupable, & condamné à me faire une réparation aussi publique que l'offense l'a été. Mais vous tenez un rang où l'on est dispensé d'être juste; & je ne suis rien. Cependant, vous qui professez l'Évangile; vous Prélat fait pour apprendre aux

autres leur devoir, vous savez le vôtre en pareil cas. Pour moi, j'ai fait le mien, je n'ai plus rien à vous dire, & je me tais.

Daignez, Monseigneur, agréer mon profond respect.

J. J. ROUSSEAU.

A Motiers, le 18
Novembre 1763.

*LETTRE**

DE M. ROUSSEAU

DE GENEVE,

A M. * * A PARIS.

C'EST rendre service à un Solitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui se passe par rapport à lui. Voilà, Monsieur, ce que vous avez très-obligamment fait, en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue Lettre à M. l'Archevêque d'Ausçh. Cette Lettre, comme vous l'avez deviné, n'est pas plus de moi, que tous ces Écrits

* M. Rousseau n'avoit pas encore daigné répondre à toutes les critiques que l'on répandoit dans le Public contre son *Émile* : peut-être ne trouvoit-il pas des adversaires dignes de lui. Il ne falloit rien moins qu'un Mandement de M. l'Archevêque de Paris pour le tirer de sa léthargie sur ce point, & lui faire prendre la plume pour sa défense. Il y répondit, & quelque temps après il parut une Lettre prétendue de lui à M. l'Archevêque d'Ausçh. Elle lui fut envoyée par un ami, à qui il adressa celle-ci pour le remercier de son attention.

pseudonymes qui courent Paris sous mon nom. Je n'ai point vu le Mandement auquel elle répond; je n'en ai même jamais ouï parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. du Tiller, Archevêque d'Ausche. J'ai peine à croire que l'Auteur de cette Lettre ait voulu persuader sérieusement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas assez des affaires qu'on me suscite, sans m'aller mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer si brusquement de maximes? Les Jésuites sont-ils en meilleur état que quand je refusois d'écrire contre eux dans leurs disgraces? Quelqu'un me connoît-il assez lâche, assez vil, pour insulter aux malheureux? Eh! si j'oublois les égards qui leur sont dus, de qui pourroient-ils en attendre? Que m'importe, enfin, le sort des Jésuites, quel qu'il puisse être? Leurs ennemis se sont-ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux? La triste vérité délaissée est-elle plus chère aux uns qu'aux autres? Et soit qu'ils triomphent ou qu'ils succombent, en serai-je moins persécuté? D'ailleurs, pour

peu qu'on lise attentivement cette Lettre, qui ne sentira pas, comme vous, que je n'en suis point l'Auteur? Les maladresses y sont entassées : elle est datée de Neufchatel où je n'ai pas mis le pied ; on y emploie la formule du *très-humble serviteur*, dont je n'use avec personne ; on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Genève, auquel j'ai renoncé : tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes persécuteurs, & qui se passe bien, je crois, d'un défenseur tel que moi : on affecte quelques imitations de mes phrases, & ces imitations se démentent l'instant après ; le style de la Lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'est pas le mien : on m'y prête des expressions basses ; on m'y fait dire des grossièretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes Écrits : on m'y fait dire *vous à Dieu* ; usage que je ne blâme pas, mais qui n'est pas le nôtre. Pour me supposer l'Auteur de cette Lettre, il faut supposer aussi que j'ai voulu me déguiser. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu persuader aux fots qu'elle étoit de moi.

Telles font, Monsieur, les armes dignes de mes adversaires, dont ils achement de m'accabler. Non contents de m'outrager dans mes ouvrages, ils prennent le parti plus cruel encore de m'attribuer les leurs. A la vérité le Public jusqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La justice que j'en attends sur ce point, est une consolation bien foible pour tant de maux. Vous savez la nouvelle affliction qui m'accable : la perte de M. de Luxembourg met le comble à toutes les autres ; je la sentirai jusqu'au tombeau. Il fut mon consolateur durant sa vie, il sera mon protecteur après sa mort. Sa chère & honorable mémoire défendra la mienne des outrages de mes ennemis, & quand ils voudront la fouiller par leurs calomnies, on leur dira : comment cela pourroit-il être ? Le plus honnête-homme de France fut son ami.

Je vous remercie & vous salue, Monsieur, de tout mon cœur. ROUSSEAU.

A Motiers, le 28 Mai 1764.

L E T T R E *

A M. J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E.

J E ne sçais ce que c'est, Monsieur ; que cette lettre publiée sous votre nom , adressée à M. l'Archevêque d'Ausck , & que votre candeur a si hautement défavouée dans le *Journal Encyclopédique* (du 1^{er}. Juin 1764.) Vous avez , dites-vous, bien de la peine à vous persuader que l'Auteur de cette lettre ait sé-

* Cette Lettre est vraisemblablement du véritable Auteur de celle à M. l'Archevêque d'Ausck : nous ne la rapportons ici que pour faire voir jusqu'où l'on porte l'audace à vouloir tromper le Public : mais il est trop éclairé pour prendre le change. L'ironie qui y regne suffit seule pour dévoiler l'imposture. On conviendra aisément qu'il est quelquefois malheureux d'avoir des talens aussi supérieurs que ceux de M. Rousseau, puisqu'ils lui attirent tant de jaloux : la postérité prononcera.

rieusement pensé à la mettre sur votre compte, & vous ne supposez pas que personne vous l'attribue : ce ne sera pas moi, Monsieur; je connois votre intégrité : vous dites ne l'avoir point écrite ; ce désaveu me suffit ; il est plus fort, plus convaincant que toutes les raisons dont vous l'accompagnez ; parce qu'un homme tel que vous est au-dessus de toute espèce de justification. Pourquoi donc vous défendez-vous ? Pourquoi vois-je à la suite de cette déclaration qui eût dû, ce me semble, être, partant de vous, si simple & si ingénue, tant de preuves, tant de plaintes, tant de reproches ? Je ne soupçonne point les Auteurs du Journal ; ils respectent votre philosophie, estiment vos talens ; & ils n'eussent jamais osé vous compromettre : mais leur bonne-foi, leurs lumières, n'ont-elles point été en défaut ? Et cette lettre qu'ils ont insérée dans leur ouvrage, n'est-elle pas de quelqu'un de vos ennemis, qui, pour mieux vous déservir dans l'esprit de vos admirateurs, a emprunté votre nom, a tâché d'imiter votre style, votre énergie, & votre modestie ? Je le crois, & je ne doute pas qu'un jour vous ne con-

fondiez l'imposture, & que vous ne désavouiez ce désaveu, dont on vous suppose l'Auteur. Ce n'est pas que cette lettre soit indigne de vous, par la force des preuves, la noblesse de l'expression, ou par ce ton d'indifférence, mais mâle & imposant, dont vous parlez de vous & des persécutions qu'on vous a suscitées. Mais qui reconnoîtra le Philosophe, l'ami de la vertu, de la bienfaisance, des hommes, à ces mots : *n'ai-je pas assez des affaires qu'on me suscite, sans me mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir un homme de parti? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer si brusquement de maximes? Les Jésuites sont ils en meilleur état que quand je refusois d'écrire contr'eux dans leurs disgraces? Quelqu'un me connoit-il assez lâche, assez vil, pour insulter aux malheureux? Eh! si j'oubliois les égards qui leur sont dus, de qui pourroient-ils en attendre? Que m'importe enfin le sort des Jésuites, quel qu'il puisse être? Leurs ennemis se sont ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux? La triste vérité délaissée est-elle plus chère aux uns qu'aux autres? Et soit qu'ils triomphent, ou qu'ils succombent, en serai-je moins persécuté?*

Si je croyois, Monsieur, que vous eussiez écrit cette lettre, je me garderois bien d'y répondre ; je me tairois, désespéré de ne pouvoir concilier les contradictions qu'elle renferme, & surtout ces réflexions sur les Jésuites, & ce détachement de toutes choses, si fort opposé à votre philosophie, à l'élévation de votre ame, & à la générosité de vos sentimens. Ce n'est donc pas vous que j'attaque, mais c'est celui qui a osé se servir de votre nom, & dont je vous prie de remarquer avec moi la maladresse & les absurdités.

N'ai-je pas assez des affaires qu'on me suscite, sans m'aller mêler de celles d'autrui ? Vous êtes bien éloigné, Monsieur, de penser aussi peu philosophiquement, & vous seriez bien affligé de trouver dans votre cœur un sentiment si dur ; car vous n'ignorez pas que les persécutions qu'on suscitoit de toutes parts à votre patron Socrate, ne l'empêchèrent jamais de se mêler des affaires qui intéressoient le Public : vous sçavez que ni la crainte des humiliations, ni l'atrocité de ses ennemis, ni l'iniquité de ses juges ; en un mot, que jamais rien n'arrêta son zèle, toutes les fois

qu'il crut la sagesse de ses avis utile à ses Concitoyens. Or, si cet homme vertueux, si ce vrai Philosophe, qui a eu tant de sages & si peu d'imitateurs, eût vécu de nos jours, eût-il regardé l'affaire des Jésuites comme étrangère à sa philosophie, comme celle d'autrui? Tout au contraire, il eût regardé ces hommes tout au moins de l'œil dont il voyoit les Sophistes, & démasquant leur orgueil, comme il dévoila celui des faux Sages de son temps, il eût confondu leurs projets, leur ambition, & cette gravité dont ils s'enveloppoient, & qui en imposoit si fort à la multitude. . . .

. *Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer si brusquement de maximes?* Permettez que je réponde à cette question, comme si c'étoit vous qui l'eussiez faite. L'intérêt des Philosophes, c'est-à-dire, de la vérité: car enfin l'homme le plus éclairé peut se tromper; & certainement ce ne sera pas vous qui soutiendrez qu'il existe sur la terre quelqu'un d'infailible. Or, je suppose que vous ayez apperçu l'erreur de vos maximes; qui ne sçait que vous êtes assez

modeste, assez généreux, assez grand pour changer tout-à-coup & très-brusquement d'opinion ? Il est même de la beauté de votre ame & de son intégrité de faire publiquement l'aveu d'un tel changement, quelque subit qu'il soit.

Les Jésuites sont-ils en meilleur état que quand je refusois d'écrire contr'eux dans leurs disgraces ? Où l'Auteur de ce défaveu va-t-il prendre ces fausses anecdotes ? N'en êtes-vous pas indigné, Monsieur ? Qui lui a dit que vous avez été sollicité d'écrire contre les Jésuites ? Assurément la cause de la Nation n'auroit pû être défendue par un Orateur plus éloquent, ou plus énergique : mais outre que vous n'êtes ni Avocat, ni Magistrat, ni François, quelle idée que celle de supposer que les Parlemens, d'accord avec le Clergé, aient jamais songé à vous charger de la cause la plus importante, de celle où il étoit question des loix de l'État, & de la pureté des maximes du Catholicisme !

Les Jésuites sont-ils en meilleur état, &c. Observez, je vous prie, que celui qui vous fait écrire si inconséquemment, laisse entendre que, si les Jésuites étoient

en meilleur état, vous ne refuseriez pas d'écrire contr'eux. Mais il ne songe pas qu'ami de la vérité, autant que vous l'êtes, la disgrâce, où la prospérité d'un corps que vous croyez nuisible, doit peu vous toucher; & que, si vous le croyiez innocent, vous vous empressez de le justifier. Sans doute qu'il seroit vil & lâche d'insulter à ceux de cet Ordre qui sont malheureux. Il en est parmi eux de très-estimables, & de très-vertueux; mais c'est par cela même qu'ils méritent d'être consolés, & sur tout éclairés sur les vices de leur institut. Et qui a plus de droit à les instruire, & à changer leurs opinions (à certains égards) qu'un Philosophe qui pense comme vous? Et si cette Société n'est nullement vicieuse à vos yeux, c'est à vous de tonner, d'éclater, d'oublier vos propres malheurs & les persécutions qu'on vous suscite, pour prendre sa défense: car vous sçavez bien mieux que celui qui vous a fait écrire, qu'on doit à l'innocence bien plus que des égards. Mais ce fabricant de lettres ne peut-il tracer deux lignes, sans tomber dans des contra-

dictions grossières ? Il vient de faire dire qu'il est dû des égards aux Jésuites ; & tout de suite il vous fait ajouter : *que m'importe enfin le sort des Jésuites , quel qu'il puisse être ?* Le barbare ! que lui importe le sort d'un Ordre qu'il croit innocent , & auquel il déclare qu'il est dû des égards ! Est-ce là la sensibilité d'une ame juste , d'un cœur honnête , d'un Citoyen , d'un homme ? Et s'il croit les Jésuites persécutés , ou même s'il les croit coupables , cette indifférence n'est-elle pas également criminelle ? L'Auteur d'*Émile* pense bien différemment ; jamais on ne l'entendra dire que le sort d'un corps chargé de l'éducation , lui est indifférent. *Leurs ennemis se sont-ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux ?* Quels sentimens on vous suppose , Monsieur ! Assurément c'est un de vos persécuteurs qui a écrit ce désaveu. Comme il vous peint intéressé , vindicatif , cruel , enfin tout ce que vous n'êtes pas ! Il veut absolument que l'on pense que , si vos ennemis eussent été plus tolérans pour vous , vous auriez écrit conire les Jésuites ! A cette cause peu honnête de refus , il en

ajoute deux autres tout aussi peu philosophiques. *La triste vérité délaissée est-elle plus chère aux uns qu'aux autres ? Et soit qu'ils triomphent , ou qu'ils succombent , en serai-je moins persécuté ?* Comme on vous fait penser de vous-même ! Quel excès d'amour - propre on cherche à vous donner ! Ne vous semble - t - il pas voir tous les partis délaissier *la triste vérité*, & se réunir pour vous persécuter ? Mais il vous connoît bien mal celui qui fait pour vous ces orgueilleuses réflexions ; il ne sçait pas que c'est à cause même de cet abandon général de la triste vérité , que , ferme contre tous les partis, vous combattiez pour elle. Vous qui élevâtes votre voix mâle & vertueuse contre ces jeux criminels qu'on vouloit introduire à Genève ; vous qui garantîtes vos Concitoyens de la corruption que le *Tartuffe* , l'*Avare* , le *Misanthrope*, &c. eussent portée dans les ames de vos compatriotes ; vous craindriez de parler sur une Société dont on accuse l'Institut de rendre à la corruption, non d'une Ville , mais du monde entier , votre Patrie & celle des Phi-

lofophes ! Non, Monsieur, ces scrupules, ces craintes ne font point de vous ; & c'est ce qui achève de me perfuader que vous n'avez jamais songé à faire le défaveu qu'on à envoyé, sous votre nom, aux Auteurs du *Journal Encyclopédique*, &c.

Je fuis, Monsieur, &c.

Œ U V R E S
D I V E R S E S.

E X T R A I T S
D E S
J O U R N A U X.

*Jugemens qu'ont porté du Livre d'ÉMILE
les différens Journalistes qui en ont
parlé dans le tems.*

JOURNAL DE TRÉVOUX.

Nous rassemblerons ici, avec la plus exacte fidélité, les propositions fondamentales, & les meilleures preuves dont M. Rousseau appuie son système. Il n'aura point à nous reprocher d'avoir tronqué ou défiguré son texte.

Tome VI.

I

On ne trouvera pas ici cette multitude de phrases semillantes , qui ne prouve que la fécondité de son génie , & la facilité à s'énoncer ; parce qu'il ne faut pas juger de la beauté ou de la difformité des objets , par le masque qui les couvre. Écoutons M. Rousseau ; c'est lui qui parle.

« Tout est bien , sortant des mains
» de l'Auteur des choses: tout dégénère
» entre les mains de l'homme. Il force
» une terre à nourrir les productions
» d'une autre , un arbre à porter les
» fruits d'un autre . . . Il ne veut rien
» tel que l'a fait la nature , pas même
» l'homme : il le faut dresser pour lui ,
» comme un cheval de manège . . . ;
» sans cela tout iroit plus mal encore ,
» & notre espèce ne veut pas être fa-
» çonnée à demi. Dans l'état où sont
» désormais les choses , un homme aban-
» donné dès sa naissance à lui-même
» parmi les autres , seroit le plus dé-
» figuré de tous

» L'éducation nous vient de la na-
» ture , ou des hommes , ou des choses.
» Le développement interne de nos
» facultés & de nos organes est l'édu-
» cation de la nature : l'usage qu'on

» nous apprend à faire de ce dévelop-
 » pement est l'éducation des hommes ;
 » & l'acquis de notre propre expérience
 » sur les objets qui nous affectent , est
 » l'éducation des choses.

» Nous naissons sensibles ; fitôt
 » que nous avons , pour ainsi dire , la
 » conscience de nos sensations , nous
 » sommes disposés à rechercher , ou à
 » fuir les objets qui les produisent...
 » C'est à ces dispositions primitives
 » qu'il faudroit tout rapporter ; & cela
 » se pourroit , si nos trois éducations
 » n'étoient que différentes : mais que
 » faire, quand elles sont opposées ?
 » Forcé de combattre la nature ou les
 » institutions sociales , il faut opter en-
 » tre faire un homme ou un Citoyen ;
 » car on ne peut faire , à la fois , l'un &
 » l'autre.

» L'homme naturel est tout pour
 » lui L'homme civil n'est qu'une
 » unité fractionnaire qui tient au dé-
 » nominateur , & dont la valeur est
 » dans son rapport avec l'entier , qui
 » est le corps social. Les bonnes inf-
 » titutions sociales sont celles qui sça-
 » vent le mieux dénaturer l'homme ,

» lui ôter son existence absolue pour
» lui en donner une relative , & transférer
» porter le *moi* dans l'unité commune.
» De ces objets nécessairement opposés , viennent deux formes d'institution
» contraires ; l'une publique & commune , l'autre particulière & domestique.... L'institution
» publique n'existe plus , & ne peut plus exister ; parce qu'où il n'y a plus de
» Patrie , il ne peut plus y avoir de Citoyens. Ces deux mots , *Patrie* &
» *Citoyen* , doivent être effacés des langues modernes.

» Reste enfin l'éducation domestique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme
» uniquement élevé pour lui ? Si peut-être le double objet qu'on se propose
» pouvoit se réunir en un seul , en ôtant les contradictions de l'homme , on
» ôteroit un grand obstacle à son bonheur.... Pour former cet homme
» rare , qu'avons-nous à faire ? Beaucoup , sans doute ; c'est d'empêcher
» que rien ne soit fait.

» Dans l'ordre social , où toutes les places sont marquées , chacun doit

» être élevé pour la sienne. Si un par-
 » ticulier formé pour sa place en sort,
 « il n'est plus propre à rien Dans
 » l'ordre naturel, les hommes étant
 » tous égaux, leur vocation commune
 » est l'état d'homme, & quiconque est
 » bien élevé pour celui-là, ne peut
 » mal remplir ceux qui s'y rapportent.
 » Qu'on destine mon élève à l'épée, à
 » l'Église, au Barreau, peu m'im-
 » porte En sortant de mes mains
 » il ne fera, j'en conviens, ni Magis-
 » trat, ni Soldat, ni Prêtre : il fera
 » premièrement homme ; tout ce qu'un
 » homme doit être, il sçaura l'être au
 » besoin tout aussi bien que qui que ce
 » soit

» A peine l'enfant est-il sorti du sein
 » de la mère, qu'on lui donne de
 » nouveaux liens, on l'emmaillotte, on
 » le couche la tête fixée & les jambes
 » allongées, les bras pendans à côté du
 » corps ; il est entouré de linges & de
 » bandages de toute espèce, qui ne lui
 » permettent pas de changer de situa-
 » tion De peur que les corps ne se
 » déforment par des mouvemens libres,
 » on se hâte de les déformer en les
 » mettant en presse . . . D'où vient cet

» usage déraisonnable ? D'un usage dé-
» naturé. Depuis que les mères , mé-
» prisant leur premier devoir , n'ont
» plus voulu nourrir leurs enfans , il
» a fallu les confier à des femmes mer-
» cénaires , qui , se trouvant ainsi mères
» d'enfans étrangers pour qui la nature
» ne leur disoit rien , n'ont cherché
» qu'à s'épargner de la peine. . . . Non
» contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs
» enfans , les femmes cessent d'en vou-
» loir faire ; la conséquence est natu-
» relle Cet usage , ajouté aux autres
» causes de dépopulation , nous an-
» nonce le sort prochain de l'Europe.
» Les Sciences, les Arts, la Philosophie
» & les mœurs qu'elle engendre ne
» tarderont pas d'en faire un désert.
» Elle sera peuplée de bêtes féroces ;
» elle n'aura pas beaucoup changé d'ha-
» bitans.

» Point de mère , point d'enfant.
» Entr'eux les devoirs sont récipro-
» ques Si la voix du sang n'est for-
» tifiée par l'habitude & les soins, elle
» s'éteint dans les premières années ,
» & le cœur meurt , pour ainsi dire ,
» avant que de naître. Nous voilà dès
» les premiers pas hors de la nature.

» On en sort encore par une route
 » opposée , lorsqu'une mère porte ses
 » soins à l'excès ; lorsqu'elle fait de
 » son enfant son idole ; qu'elle aug-
 » mente & nourrit sa foiblesse pour
 » l'empêcher de la sentir , & qu'espé-
 » rant le soustraire aux loix de la na-
 » ture , elle écarte de lui des atteintes
 » pénibles , sans songer combien , pour
 » quelques incommodités dont elle le
 » préserve un moment , elle accumule
 » au loin d'accidens & de périls sur sa
 » tête , & combien c'est une précaution
 » barbare de prolonger la foiblesse de
 » l'enfance sous les fatigues des hom-
 » mes faits Exercez vos enfans aux
 » atteintes qu'ils auront à supporter un
 » jour. Endurcissez leur corps aux in-
 » tempéries des saisons , des climats ,
 » des élémens ; à la faim , à la soif , à
 » la fatigue ; trempez-les dans l'eau du
 » styx.

» Comme la véritable nourrice est
 » la mère , le véritable Précepteur est
 » le père ; que des mains de l'un
 » l'enfant passe dans celles de l'autre.
 » Il sera mieux élevé par un père ju-
 » dicieux & borné , que par le plus

» habile maître du monde ; car le zèle
» suppléera mieux au talent , que le
» talent au zèle. Mais les affaires , les
» fonctions , les devoirs !... Ah ! les
» devoirs ! sans doute le dernier est ce-
» lui de père ?....

» Un père, quand il engendre & nour-
» rit des enfans , ne fait en cela que le
» tiers de sa tâche. Il doit des hommes
» à son espèce , il doit à la société des
» hommes sociables , il doit des Ci-
» toyens à l'État....

» On raisonne beaucoup sur les qua-
» lités d'un bon Gouverneur. La pre-
» mière que j'en exigerois.... c'est de
» n'être point un homme à vendre....
» Qui donc élèvera mon enfant ? Je te
» l'ai déjà dit ; toi-même.... Je ne le
» peux.... Tu ne le peux ! Fais toi donc
» un ami ; je ne vois point d'autre res-
» source....

» Quelqu'un dont je ne connois que
» le rang , m'a fait proposer d'élever
» son fils.... Si j'avois accepté son of-
» fre & que j'eusse erré dans ma mé-
» thode , c'étoit une éducation man-
» quée : si j'avois réussi , ç'eût été bien
» pis ; son fils auroit renié son titre ;
» il n'eût plus voulu être Prince.

» Dès que l'enfant commence à dis-
» tinguer les objets, il importe de met-
» tre du choix dans ceux qu'on lui
» montre.... Je veux qu'on l'habitue
» à voir des objets nouveaux, des ani-
» maux laids, dégoûtans, bisarres ;
» mais peu-à-peu, de loin, jusqu'à ce
» qu'il y soit accoutumé.... Il veut
» tout toucher, tout manier ; ne vous
» opposez point à cette inquiétude :
» elle lui suggère un apprentissage très-
» nécessaire.... Quand l'enfant tend la
» main avec effort sans rien dire, il
» croit atteindre à l'objet, parce qu'il
» n'en estime pas la distance ; il est dans
» l'erreur : mais quand il se plaint &
» crie en tendant la main, alors il ne
» s'abuse plus sur la distance, il com-
» mande à l'objet de s'approcher, ou
» à vous de le lui apporter. Dans le
» premier cas, portez-le à l'objet len-
» tement & à petits pas : dans le second,
» ne faites pas seulement semblant de
» l'entendre ; plus il criera, moins vous
» devez l'écouter. Il importe de l'ac-
» coutumer de bonne heure à ne com-
» mander ni aux hommes, car il n'est
» pas leur maître ; ni aux choses, car
» elles ne l'entendent point. Il vaut

» mieux porter l'enfant à l'objet que
» d'apporter l'objet à l'enfant

» Toute méchanceté vient de foiblesse ; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est foible ; rendez-le fort , il sera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puissante , la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir.

» La fantaisie ne tourmentera point les enfans, quand on ne l'aura pas fait naître , attendu qu'elle n'est pas de la nature Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade , & qu'on ne laisse manquer de rien , ne sont que des pleurs d'habitude & d'obstination. Ils ne sont point l'ouvrage de la nature , mais de la nourrice qui , pour n'en sçavoir endurer l'importunité, la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui , on l'excite à pleurer demain davantage. Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile , pas même les enfans . . . Au reste , quand ils pleurent par fantaisie

» ou par obstination , un moyen sûr
 » pour les empêcher de continuer , est
 » de les distraire par quelque objet
 » agréable & frappant ; mais il est de
 » la dernière importance que l'enfant
 » n'apperçoive pas l'intention de le
 » distraire....

» Je voudrois (c'est toujours M.
 » Rousseau qui parle) que les premiè-
 » res articulations qu'on fait entendre
 » à l'enfant fussent rares , faciles , dis-
 » tinctes , souvent répétées , & que les
 » mots qu'elles expriment ne se rap-
 » portassent qu'à des objets sensibles
 » qu'on peut d'abord montrer à l'en-
 » fant. La malheureuse facilité que nous
 » avons à nous payer de mots que nous
 » n'entendons point , commence plutôt
 » qu'on ne pense.... Parlez toujours
 » correctement devant eux , faites qu'ils
 » ne se plaisent avec personne autant
 » qu'avec vous , & soyez sûrs qu'insen-
 » siblement leur langage s'épurera sur
 » le vôtre , sans que vous les ayez ja-
 » mais repris... On se presse trop de
 » les faire parler , comme si l'on avoit
 » peur qu'ils n'appriussent pas à parler
 » d'eux-mêmes :.... ils en parlent plus
 » tard , plus confusément....

» Aux champs les enfans épars ,
» éloignés du père , de la mère & des
» autres enfans , s'exercent à se faire
» entendre à distance , & à mesurer la
» force de la voix sur l'intervalle qui
» les sépare de ceux dont ils veulent
» être entendus. Voilà comment on ap-
» prend véritablement à prononcer , &
» non pas en bégayant quelques voyel-
» les à l'oreille d'une gouvernante at-
» tentive Ce qui empêche les gar-
» çons dans les Colléges , & les filles
» dans les Couvens , d'acquérir jamais
» une prononciation aussi nette que
» celle des payfans , c'est la nécessité
» d'apprendre par cœur beaucoup de
» choses , & de réciter tout haut ce qu'ils
» ont appris : car, en étudiant, ils s'habi-
» tuent à barbouiller , à prononcer né-
» gligemment & mal : en récitant, c'est
» pis encore ; ils recherchent leurs mots
» avec effort , ils traînent & allongent
» leurs syllabes . . . Émile n'aura pas
» ces défauts de prononciation , ou du
» moins il ne les aura pas contractés par
» les mêmes causes Les vices de
» prononciation qu'on fait contracter
» aux enfans en rendant leur parler
» sourd , confus , timide , en critiquant

» incessamment leur ton, en épluchant
 » tous leurs mots, ne se corrigent ja-
 » mais...

» Resserrez le plus qu'il est possible
 » le vocabulaire de l'enfant : c'est un
 » très-grand inconvénient qu'il ait plus
 » de mots que d'idées, qu'il sache dire
 » plus de choses qu'il n'en peut pen-
 » ser.... Les Payfans ont peu d'idées ;
 » mais ils les comparent très-bien.

» Quand les enfans commencent à
 » parler, ils pleurent moins... Dès
 » qu'une fois Émile aura dit, *j'ai mal*,
 » il faudra des douleurs bien vives pour
 » le forcer à pleurer.... Si l'enfant est
 » délicat, sensible, que naturellement
 » il se mette à crier pour rien, en ren-
 » dant ses cris inutiles & sans effet,
 » j'en taris bientôt la source. Tant qu'il
 » pleure, je ne vais point à lui ; j'y
 » cours, si-tôt qu'il s'est tû.... S'il tom-
 » be, s'il se fait une bosse à la tête, &c.
 » je resterai tranquille au moins pour
 » un peu de tems. Le mal est fait, c'est
 » une nécessité qu'il l'endure... Souf-
 » frir est la première chose qu'il doit
 » apprendre, & celle qu'il aura le plus
 » grand besoin de sçavoir....

» Y a-t-il rien de plus sot que la pei-
 » ne qu'on prend pour apprendre aux
 » enfans à marcher , comme si l'on en
 » avoit vu quelqu'un qui , par la né-
 » gligence de sa nourrice , ne scût pas
 » marcher étant grand ? .. Émile n'aura
 » ni bourlets , ni paniers roulans , ni
 » charriots , ni lisières , ou , du moins,
 » dès qu'il commencera de savoir met-
 » tre un pied devant l'autre , on ne le
 » soutiendra que sur les lieux pavés ,
 » & l'on ne fera qu'y passer en hâte.....
 » Qu'on le mène journellement au mi-
 » lieu d'un pré. Là qu'il coure , qu'il
 » s'ébatte , qu'il tombe cent fois le jour ,
 » tant mieux ; il en apprendra plutôt
 » à se relever ».

Telle est la substance d'une partie du
 premier Volume d'*Emile* : nous sera-t-il
 permis maintenant , M. Rousseau , de
 réfléchir sur le parti que nous avons à
 prendre ? Vous ne prétendez pas que
 nous embrassions aveuglément votre
 systême : la tyrannie n'est point de votre
 goût. Quand vous traitez d'*homme en-
 fant* , de *Lecteur vulgaire* , ou *stupide* ,
 quiconque n'est pas de votre avis , vous
 n'avez sans doute en vue que ceux qui

vous contredisent sans examiner : vous êtes trop ami de la raison pour en interdire l'usage. Examinons donc.

Tout est bien , sortant des mains de l'Auteur des choses , &c. D'abord voilà un début équivoque & captieux : il a un sens vrai auquel vous faites peu d'attention , parce qu'il est étranger à votre objet ; considéré sous un autre rapport , il est faux ; & c'est alors qu'il devient une des pierres angulaires de votre édifice. Si la nature produit un arbre , ce sera bien un arbre. Est-ce un homme ? elle aura fait l'être qui est un homme. Si c'est un monstre , ç'en sera bien un. Chaque être a sa bonté absolue , qui le constitue lui-même , & sans laquelle il n'est pas possible : en ce sens , *tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses* ; & ce principe , dont tout le monde convient , vous est inutile. Mais , chaque être dans son origine est-il relativement bon , de manière que cette constitution primitive ne puisse être remplacée que par un mal ? C'est à-dire , cette terre que l'homme trouve inculte , & chargée de ronces , ne pourra-t-elle être cultivée & assujettie à donner des pro-

ductions plus utiles, sans un attentat contre la nature ? Ce sera la contredire, dites-vous, que de greffer un sauvageon : insertion qu'elle avoue cependant, & qu'elle seconde en suivant ses loix générales. L'homme naît-il tellement bon, qu'abandonné à lui-même dès sa naissance ; il ne connoîtroit point le mal, ou ne le feroit pas sans réfléchir ? Tout ce qui n'est pas institution originelle y répugne-t-il ? N'y a-t-il pour l'homme qu'une façon d'être qui soit dans l'ordre ? Les bonnes institutions sociales le dénaturent-elles ? Est-il né pour être seul, pour ne rechercher ou ne fuir que ce qui a rapport à lui ? Ses premières sensations se bornent-elles à son individu ; & de là suit-il que les devoirs de société qu'il aura à remplir dans un âge mûr, sont contre nature ? Cette nature est-elle tellement une, & restreinte partout & toujours au seul point originel des choses, que la société n'en puisse être une émanation ? L'arbre élagué pour porter de plus beaux fruits, ou transplanté pour conspirer à l'arrangement symétrique d'un verger, ne tient-il plus ses productions de la na-

ture ? Le Citoyen n'est-il plus homme ? La volonté du Créateur (car enfin c'est la nature , selon vous-même ; heureusement vous ne niez pas tout ;) cette volonté de l'Être suprême est-elle démentie , dès là même que les hommes vivent ensemble ; & la raison , présent de la souveraine intelligence , cesse-t-elle d'être lumière *naturelle* , lorsqu'elle nous dicte ces loix sociales dont le but est de maintenir l'ordre entre des créatures qui , en se réunissant , n'ont fait que céder à un penchant inné , ou du moins à la nécessité morale , & peut-être même physique , des choses ? A chaque instant vous avez besoin de ces propositions , & vous les laissez sans preuves.

Si vous vous fussiez contenté de crier à haute voix , & de faire bien entendre que l'homme abuse de sa raison , que sa malice substitue dans la société des vices nouveaux à ceux qu'il auroit adoptés s'il eût vécu errant & vagabond comme certains peuples ; que , réprimé par l'autorité nécessaire des loix , il n'a fait que devenir , quelquefois , & cela par abus de sa liberté , plus adroit à couvrir sa marche vers

le désordre ; que souvent le plus fort , cherchant son intérêt propre aux dépens du plus foible , a prescrit , sous prétexte de l'ordre , comme règle de la nature , ce qui n'étoit que la loi de la passion : si vous eussiez dit encore que trop souvent la sagesse des loix sociales se trouve en opposition avec les desirs déréglés de l'homme , on eût applaudi à votre zèle ; mais ces reproches ont été faits mille fois au genre-humain : il vous falloit du nouveau. Poursuivons , cet objet reviendra.

*L'homme naturel est tout pour lui : il est l'entier absolu , qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable ; l'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire , dont la valeur est dans son rapport avec le corps social. Rien ne ressemble tant à une vérité dans votre bouche , tant vous sçavez faire illusion : il n'y a cependant encore ici que de la contradiction , de l'équivoque & du prestige. Comment l'homme est-il entier absolu , quand il a rapport à son semblable ? Mais ceci n'est rien. Qu'entendez-vous par *homme naturel* ? Car vous abusez souvent du mot de *nature*. Est-ce celui qui n'a reçu que*

l'éducation de la nature ? Cette éducation est , selon vous , *le développement interne de nos facultés & de nos organes*. Choisissez : ce développement est-il complet , ou non ? L'homme naturel , que vous opposez à l'homme civil , peut-il déjà réfléchir sur les impressions que produisent chez lui les objets qui l'environnent , & combiner ses notions ; ou bien est-il à cet âge où il ne fait encore que sentir , sans pouvoir faire usage de la raison , qui doit l'éclairer un jour ? S'il n'est susceptible que de sensations , qui à peine excitent en lui la conscience réfléchie de son existence , comment allez-vous comparer l'homme animal avec l'homme civil ? Il n'est plus étonnant effectivement que l'un s'éloigne de l'autre au point qu'ils paroissent répugner ensemble. Eût-ce là ce que signifie votre axiôme ? Non , sans doute. Il a donc un libre usage de sa raison , cet homme naturel que vous définissez ici. Et voilà le terme moyen qui rapproche l'enfant de l'état de Citoyen. Hé bien ! Cet homme raisonnant est *tout pour lui* ! Oui , sans doute , s'il est seul

& isolé de ses semblables ; mais si le hasard même le réunit à eux , n'aura-il pas bien-tôt l'occasion de se dire , pour assurer son bonheur : ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te fasse ? Il n'est donc déjà plus tout pour lui. Et il cesse alors d'être l'*homme naturel* dans le vrai sens , c'est-à-dire , dans les vues du Créateur ! Parce qu'il déraisonne sans doute : ou peut-être la raison n'est pas un don de la nature ?

Vous êtes aussi heureux à décrire l'homme civil. Pour mieux l'opposer à l'homme naturel , qui , selon vous , est tout à lui , vous le définissez d'après quelques faits héroïques qui étonnent d'autant plus , qu'ils sont rares & élevés au-dessus des devoirs ordinaires de la société , & vous en concluez que *les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme , lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative , & transporter le moi dans l'unité commune.* Peut-on bien juger des choses , en ne les comparant que dans leurs extrêmes ? Il falloit distinguer , dans le Citoyen , deux

rapports , qui tous deux sont dans la nature , ou , pour ne point abuser des termes , dans le systême général de l'univers. L'homme en société pourvoit à sa conservation & à son bien-être ; rien ne l'en empêche que son goût pour le désordre. Voilà son premier rapport. Il doit conspirer au bien général ; autrement il ne pourroit plus même prétendre à son bonheur propre. L'obéissance qu'il doit aux Loix n'est point un pur asservissement fondé sur la contrainte & la violence. Si l'homme n'a droit d'être heureux au milieu de ses semblables , qu'autant qu'il ne leur nuit pas , les institutions sociales ne peuvent aussi , sans s'écarter de leur vrai but , lui enlever les moyens de se procurer sa félicité particulière. Enfin , le Citoyen doit à la Patrie , & la Patrie doit au Citoyen : la Loi puise dans cette nécessité des choses , que vous aimez tant , la regle de conduite de l'un & de l'autre ; & , par ses sages dispositions , elle ne fait que réprimer les desirs déréglés ou élever l'être pensant au-dessus de l'homme animal. Comment prouveriez-vous maintenant que l'homme civil répugne à la

nature , & que les institutions sociales ne sont bonnes qu'autant qu'elles sçavent dénaturer l'homme ?

Ces deux mots , Patrie & Citoyen , doivent être effacés des langues modernes , dites-vous : malgré ce bon mot , la Patrie connoît encore des Citoyens qu'elle chérit. Vous dites qu'il faut opter entre faire un homme & un Citoyen , & que l'on ne peut faire , à la fois , l'un & l'autre. Il semble donc qu'après avoir profcrit la société & les institutions sociales , vous deviez vous borner à former l'homme de la nature. En ce cas , il étoit inutile de faire un traité d'éducation aussi étendu. Puisque selon vous tout est bien , sortant des mains de l'Auteur des choses , & que les bonnes institutions sociales doivent dénaturer l'homme , il ne s'agit plus que de séquestre votre Éleve dans quelque Isle déserte où il deviendra de lui-même l'homme naturel que vous demandez. Mais vous fentez le ridicule de ce système ; & ne pouvant envisager votre Émile comme un sujet inutile au genre-humain , vous faites un effort pour le rendre en même tems naturel & social , en ôtant les contradictions de l'homme.

Pour cela que faut-il faire ? *Beaucoup sans doute ; c'est d'empêcher que rien ne soit fait.* Prétendez-vous renouveler la face de la terre , & renverser de fond en comble toutes les sociétés qui existent , en n'épargnant pas même leurs *bonnes institutions* qui doivent dénaturer votre Élève , s'il s'y conforme ? Non sans doute ; vous avez dû voir qu'il n'appartient plus qu'à l'Être suprême d'opérer ce changement universel : votre proposition n'est-elle qu'exagérée , & n'avez - vous eu intention que de corriger les abus qui se sont glissés dans la société ? Voyons si alors vous vous accordez avec vous-même. Quand vous aurez remédié à ce que vous regardez comme abus , peu vous importe , dites-vous , à quel état on destine votre Émile ; *il sera propre à l'Épée , au Barreau , à l'Église... Risum teneatis , amici.* Quoi ! vous en ferez un homme contradictoire , un fourbe , qui extérieurement avouera un état que vous lui aurez dépeint comme un fruit de la folie humaine ?

Avant d'aller plus loin , convenons encore d'une chose. Après avoir dit

dans votre avant-propos, qu'en lisant votre Ouvrage, on croira moins lire un *Traité d'Éducation*, que les rêveries d'un visionnaire sur l'Éducation. Qu'y faire ? ajoutez-vous : *ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris ; c'est sur les miennes : . . . dépend-il de moi de me donner d'autres yeux , & de m'affecter d'autres idées ? Non.* Dépend-il plus de ceux à qui vous reprochez leurs préjugés, de se donner d'autres yeux, & de s'affecter d'autres idées ?

Nous avouons donc sans peine que l'enfant trop resserré dans les régumens dont on le couvre après sa naissance, est un prisonnier malheureux, & que des liens trop étroits le déforment & l'affoiblissent : nous ne croirons pas cependant que *tremper les enfans dans l'eau du styx*, doive être les exposer à toutes les intempéries de l'air, sans avoir aucun égard à leurs forces, au climat & à la saison. Ce que l'on fait encore, & que vous avez très-bien prouvé, c'est que la mère est la nourrice naturelle de son enfant, & que l'usage accredité, qui livre l'homme à des nourrices mercénaires, est une des causes

causes de la dépopulation. Mais qu'étoit-il besoin d'ajouter que *les Sciences, les Arts, la Philosophie & les mœurs, qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert; qu'elle sera peuplée de bêtes féroces, & qu'elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans?*

L'on s'accordera encore avec vous pour crier à ces mères insensées qui font des idoles de leurs enfans, qu'en écartant d'eux toute atteinte pénible, elles accumulent au loin les douleurs & les maux, sur la tête de ces victimes infortunées de leur aveugle tendresse. Que n'est-il permis aussi de désirer que le père, s'il est sensé, pût être le précepteur de son enfant, ou qu'au moins un gouverneur ne fût point un homme vénal? Mais quelles raisons autres que des sophismes pourrions-nous donner à cet Instituteur choisi, pour lui persuader que, s'il réussit, il aura engagé son Élève à renier le titre que lui a donné la divine Providence, & qu'il aura dû le disposer à ne plus vouloir être Prince, s'il est né pour occuper ce rang dans l'ordre social? Ces propositions sont des corollaires de vos

principes, qui ne peuvent nous en imposer jusqu'à nous faire croire que l'autorité des Princes n'émane pas de la puissance du maître de l'Univers.

Vous développez avec intelligence la pratique qu'il faut observer pour satisfaire l'inquiétude & rectifier les premiers mouvemens d'un enfant qui commence à distinguer les objets ; mais vous passez bientôt à une proposition fautive, qu'il n'est pas étonnant que vous prouviez mal. *Toute méchanceté, dites-vous, vient de foiblesse ; ... celui qui pourroit tout, ne feroit jamais de mal.* Souvenez-vous d'abord que nous profiterons de cette assertion pour démontrer contre vous-même la fausseté d'une autre qui vous tient lieu d'axiôme : attendons qu'il en soit temps, & contentons-nous aujourd'hui de relever celle-ci. *Toute méchanceté vient de foiblesse, dites-vous, parce que celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal, & que de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir.* Vous avez confondu ici la vérité du conséquent avec celle de la consé-

quence. Le Tout-puissant est bon sans doute, parce qu'il réunit toutes les perfections ; mais en est-il de même de l'homme qui seroit fort relativement aux autres ? Et n'est-ce pas de cette supériorité de forces respectives que naissent la violence & tous les vices qui en dérivent ?

Vous exigez que l'on croye encore que *la fantaisie ne tourmentera point les enfans, quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature.* Cette supposition prend sa source dans une autre que vous annoncez dès votre début, & que vous exprimerez bientôt en ces termes ; *posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain ; il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré.* Le tems viendra où peut-être vous serez obligé de convenir avec nous, que cette maxime n'est pas si incontestable dans le sens que vous lui donnez ; mais enfin, si elle l'est pour vous dans cet instant-ci, pourquoi la contredire ? Pourquoi

dans un autre endroit avouez-vous que l'enfant peut *naturellement se mettre à crier pour rien* ?

On convient avec vous qu'un moyen généralement sûr pour tarir la source des pleurs d'habitude & d'obstination, est de ne point faire attention aux cris de l'enfant : s'il s'agissoit cependant d'un naturel violent & impétueux, que l'on ne peut négliger d'écouter sans le porter à la fureur, il n'est pas douteux qu'alors il ne valût mieux distraire l'enfant par quelque objet agréable & frappant, en observant, comme vous le demandez, qu'il n'apperçoive pas l'intention de le distraire.

Vous voulez encore, avec raison, que les premières articulations qu'on fait entendre à l'enfant soient rares, faciles, distinctes, souvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne se rapportent qu'à des objets sensibles qu'on peut d'abord lui montrer : il n'est pas jusqu'aux nourrices qui ne soient ici d'accord avec vous, & qui ordinairement ne suivent cette méthode : elles sentent aussi communément qu'il seroit ridicule & inutile de trop étendre le vocabulaire

des enfans ; ce qui n'est pas tout-à fait le *resserrer le plus qu'il est possible*, comme vous le desirez. Il est certain qu'il vaut mieux parler toujours correctement devant eux, que de les reprendre continuellement, & qu'en épluchant tous leurs mots, on leur fait contracter un parler sourd, confus & timide.

Y a-t-il rien de plus sot, dites-vous, *que la peine qu'on prend pour apprendre aux enfans à marcher, comme si l'on en avoit vu quelqu'un qui, par la négligence de sa nourrice, ne sçût pas marcher étant grand ?* On apprend de bonne heure aux enfans à marcher, pour deux raisons. 1°. Parce que le mouvement développe & fortifie leurs membres. 2°. Parce qu'il y auroit du danger que dans les premiers essais qu'ils feroient d'eux-mêmes, il ne leur arrivât de se casser un bras ou la tête. *Qu'on les mène journellement au milieu d'un pré : là, qu'ils tombent cent fois le jour, tant mieux ; ils en apprendront plutôt à se relever.* C'est fort bien dit ; mais tout le monde n'a pas un pré à sa disposition.

Mais avançons. Il est très-vrai, comme vous le dites ailleurs, que l'homme

aveuglément livré à ses premiers penchans eût fait consister son bonheur, bonheur apparent & passager, à faire tout ce qui lui plaît, si les loix divines & humaines n'eussent mis un frein à ses desirs déréglés. Il est encore certain qu'en relation avec son espèce il a plus de devoirs à remplir, & qu'alors le mauvais usage de sa liberté le tourne à plus de vices qu'il n'en feroit paroître, s'il étoit isolé de ses semblables. Et de-là il s'ensuit que les règles sociales les plus sages sont la perte de l'homme ? Que les institutions humaines sont toutes des abus & des préjugés qui ont *altéré* sa nature, & qui l'éloignent de sa destination ? Mais qui vous a dit, ou, quand avez vous prouvé que l'homme est fait pour se borner aux propensions animales ? L'enfant, le sauvage, sont-ils l'homme parfait ? Êtes-vous bien sûr qu'ils en soient l'archétype ? Dans quel decret de la Providence éternelle avez-vous donc lu qu'elle n'a pas porté l'homme à la société comme à un moyen qu'elle a pu remplacer sans doute, mais qu'elle a voulu choisir, pour le conduire à une fin encore ultérieure ?

„ Avant que les préjugés & les
 „ institutions humaines aient altéré ,
 „ dites-vous , nos penchans naturels ,
 „ le bonheur des enfans , ainsi que des
 „ hommes , consiste dans l'usage de leur
 „ liberté. Quiconque fait ce qu'il veut
 „ est heureux , s'il se suffit à lui-même ».

Que n'ajoutiez-vous : & *s'il veut ce
 qu'il doit vouloir ?* Les Loix n'enlèvent
 point l'usage de la liberté ; elles ne
 font qu'en interdire l'abus. « Mais
 „ l'homme livré à lui-même & déga-
 „ gé des liens de la Loi n'abuseroit ja-
 „ mais de cette liberté ; les premiers
 „ mouvemens de la nature sont tou-
 „ jours droits ; il n'y a point de per-
 „ versité originelle dans le cœur hu-
 „ main ». Où avez-vous encore vu tout
 cela ? S'il étoit permis d'employer vos
 armes contre vous-même , ne vous trou-
 veroit-on pas encore ici en contradic-
 tion ? Vous avez dit , *que la méchan-
 ceté vient de foiblesse* : sans cesse vous
 nous répétez que l'enfant est foible ,
 vous exagérez même la foiblesse de
 son intelligence : l'enfant porte donc
 en lui le germe de la méchanceté. Mais
 à quoi bon s'appuyer d'un paralogisme
 pour en combattre un autre. Écoutez-

nous un instant ; si nous avons tort , vous nous direz pourquoi.

Les hommes n'apportent pas en naissant le même naturel : quand nous aurions tous la même ame , nous n'avons pas le même corps , & nous dépendons des impressions de nos organes , qui seroient les seules règles de nos actions , si la raison ne nous apprenoit , & si l'Auteur de la nature ne nous aidoit à secouer le joug de l'homme brute. Les habitudes se contractent ; & nos penchans divers influent sur l'exercice de nos facultés. Pourquoi ne suis je pas aussi disposé qu'un autre à mettre de la droiture dans mes actions ? L'Être suprême l'a voulu ; qu'avez-vous à répondre , vous qui l'admettez ? Vous nous donnerez bientôt occasion d'entrer dans d'autres raisons.

Enfin , selon vous , « la seule passion » naturelle à l'homme , est l'amour de » soi-même ». Oûi sans doute , & c'est-là l'origine de nos vices : nous apportons avec nous l'instrument de notre perversité. Il n'est point vrai « que cet » amour-propre ne devienne bon ou » mauvais dans un homme que par

» l'application qu'en fait , & par les
 » relations que lui donne un autre
 » homme ». Chacun de nous se suffit à
 lui-même pour produire sa malice.
 Nous luttons, à la vérité, contre la règle
 à mesure qu'elle multiplie nos devoirs ;
 mais sommes-nous méchants, parce que
 nous sommes obligés d'être bons ? N'est-
 ce pas plutôt parce que nous ne voulons
 pas devenir ce que nous devons être ?
 L'haleine de nos semblables nous est
 contagieuse, & le mauvais exemple a
 de l'empire sur notre foiblesse ; mais
 nos devoirs sont des devoirs enfin, &
 le méchant, quel qu'il soit, & de quel-
 que façon qu'il le soit devenu, trans-
 gresse la sagesse des loix établies dans
 la société. L'homme pourroit être bon
 en société ; il ne le veut pas : la nature
 l'a pourvu de la faculté dont il abuse
 pour se porter au désordre. Allez-vous
 encore demander à quoi bon ce don fu-
 neste de la nature ? La réponse est déjà
 donnée ; le Tout-Puissant est juste &
 sage, n'en convenez-vous pas ? Une
 vérité, quoique terrible, n'en est pas
 moins certaine.

L'esprit d'indépendance qui règne
 dans votre façon de penser & d'agir,

vous fait abhorrer tout ce qui sent l'autorité , & vous ne voulez pas que l'enfant soit assujetti à obéir. Vous excluez de son Dictionnaire les mots d'*obéissance* , de *commandement* , encore plus ceux de *devoir* & d'*obligation* , & vous n'y admettez que ceux de *force* , de *nécessité* , d'*impuissance* & de *contrainte*. N'est-ce pas ici un pur débat sur les termes ? Car enfin nous ne voyons rien de plus énergique pour exprimer l'effet du commandement que les mots de *force* , de *nécessité* , de *contrainte*. Mais vous voulez que cette contrainte vienne de la nécessité des choses , vous desirez que l'on n'oppose aux caprices de l'enfance que des obstacles physiques : à la bonne heure ; quand ce moyen ne seroit pas toujours praticable , il n'en est pas moins vrai qu'il est très-efficace. Vous convenez ensuite que c'est rappeler l'enfant à cette nécessité des choses , que de lui faire connoître qu'il est foible , & que celui qui le gouverne est fort ; que son état le rend dépendant de son maître , & le met nécessairement à sa merci. Nous convenons de notre côté qu'il faut effectivement

disposer l'enfant à sentir cette dépendance physique , avant d'exiger qu'il envisage son Mentor comme plus éclairé que lui : il n'est pas douteux que ce ne soit le plus court & le plus sûr chemin pour conduire l'Élève à une entière docilité. Les sages Instituteurs réprouvent , ainsi que vous , le commandement dont l'enfant ne voit point le fondement , & qu'on n'a point appuyé d'abord des raisons qui sont à sa portée.

On passe aisément des expressions outrées ; mais peut-on soutenir la multitude de mauvais raisonnemens dont vous étayez votre système ? *Gardez-vous sur-tout* , dites-vous , *de donner à l'enfant de vaines formules de politesse*. Pourquoi cela ? C'est qu'il vaut beaucoup mieux qu'il dise en priant , faites cela , qu'en commandant , je vous prie. Sans contredit ; mais ne vaut-il pas encore mieux l'accoutumer à prier en s'énonçant comme il convient , & à commander avec des expressions douces & affables ? La politesse & la douceur du commerce excluent-elles l'humanité ? Au contraire elles y accoutument ou la supposent.

Vous ne voulez pas que l'on raisonne avec les enfans , *parce que le chef-d'œuvre d'une bonne éducation , est de faire un homme raisonnable. Si les enfans , ajoutez-vous , entendoient raison , ils n'auroient pas besoin d'être élevés. Le chef-d'œuvre d'une bonne culture , est de faire une bonne récolte : ne sème-t-on pas , pour y parvenir , la même espèce de grain que l'on doit recueillir ? Quel est aussi l'Instituteur qui prétend faire entendre raison à l'enfant , comme il doit l'entendre dans l'âge mûr ? A quoi serviroit la raison à cet âge ? dites vous encore : elle est le frein de la force , & l'enfant n'a pas besoin de ce frein. N'est-elle pas aussi le soutien de la foiblesse ?*

On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la sienne , & dont il ne sentira pas la raison. Or un enfant ne sent la raison de rien , dans tout ce qui choque ses fantaisies. Prouvez donc qu'il y a du danger à la lui faire sentir , en tempérant l'autorité par la douceur , & la fermeté par la patience.

Il eût été trop sensé de rappeler au Gouverneur , qu'il doit proportion-

ner ses préceptes & ses conseils à l'intelligence de son Élève : il est plus conforme à votre systême de lui interdire toute leçon verbale. L'enfant *n'en doit recevoir que de l'expérience*. Pourquoi ne voulez - vous pas qu'il puise dans celle que vous supposez au Maître, les moyens de réfléchir sur la sienne propre ? *Quand vous aurez amené votre Élève sain & robuste à l'âge de douze ans , sans qu'il sache distinguer sa main droite de sa main gauche , dès vos premières leçons , les yeux de son entendement s'ouvriront à la raison*. Il ira loin , s'il suit la vôtre pour guide. Quelle avance a donc votre idiot de douze ans sur nos Élèves ? Il a l'ignorance de plus : si l'on vous en croit , ce sera encore un bien pour lui.

Il ne faut infliger à l'enfant *aucune espèce de châtement , parce qu'il ne sçait ce que c'est qu'être en faute*. *Dépourvu de toute moralité dans ses actions , il ne peut rien faire qui soit moralement mal , & qui mérite ni châtement ni réprimande*. Lorsqu'on punit un enfant , ou qu'on lui reproche ses fautes , avant qu'il ait le plein usage de la raison , on n'a

égard qu'au physique de ses actions , qui , dans un âge plus avancé , se trouvera joint au moral ; on le garantit d'avance du mal futur : qu'y a-t-il d'insensé dans cette prévoyance ? Quand votre Émile , par une étourderie constante , vous casse des vitres , est-il en faute ? Non , selon vous. Pourquoi donc l'enfermez-vous ? Et comment appelez-vous cette détention dans un lieu obscur ? Si vous vous abusez sur la qualification de cet emprisonnement , l'enfant ne s'y trompe point.

« J'ai fait cent fois réflexion en écrivant , dites vous , qu'il est impossible , dans un long ouvrage , de donner toujours les mêmes sens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue assez riche pour fournir autant de termes , de tours & de phrases , que nos idées peuvent avoir de modifications . . . Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement , & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse ; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées , mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expres-

» sions ». Vous voilà à l'abri de tout reproche ; quand vous vous contredirez , c'est qu'on ne vous aura pas entendu.

Vous avancez encore que *la tromperie & le mensonge naissent avec les conventions & les devoirs* ? Pour en juger , il faut , comme vous le demandez , saisir votre idée sans s'arrêter à l'expression. Ne rapprochez-vous si souvent les *conventions des devoirs* que pour toujours les confondre ? Et voulez-vous dire que les devoirs de la société , devoirs conventionnels , & dont toute la force vient de l'opinion , sont la cause funeste de la tromperie & du mensonge ; en sorte que ces actions déordonnées doivent être imputées à la règle sociale plutôt qu'à la malice de l'homme qui la transgresse ? Cette proposition rentre dans celles que nous avons déjà passées en revue. Votre intention est-elle d'énoncer que le mensonge n'est un mal moral , qu'autant que c'est un devoir de ne pas mentir ? Cela est très vrai , & ne vous aide en rien. Prétendez-vous faire entendre aussi que l'homme ne chercheroit point à tromper son semblable , s'il n'avoit

articulé avec lui quelque convention ? Vous avancez plus que vous ne pouvez prouver. Votre Émile casse les fenêtres de sa chambre : d'abord vous laissez souffler sur lui le vent nuit & jour , sans vous soucier des rhumes , parce qu'il vaut mieux être enrhumé que fou. À la fin , vous faites raccommoder les vitres , toujours sans rien dire : il les brise encore ; alors vous changez de méthode : vous l'enfermez dans un lieu obscur ; & , après qu'il y a demeuré quelques heures , quelqu'un que vous apostez , lui suggère de vous proposer un accord , au moyen duquel vous lui rendrez la liberté , & il ne cassera plus de vitres. Cet accord est-il une convention ? Non : autrement vous lui apprendriez à vous tromper ; ce raisonnement est à vous. Hé bien ! après cet accord , qui n'est point une convention , votre Émile ne cassera plus de vitres à dessein ? Vous nous en répondez ; mais votre garantie ne nous tranquillise pas. Au moins , s'il en casse encore , il ne pourra être tenté de cacher ou même de nier cette action , pour éviter l'emprisonnement ? Cet Émile est votre ouvrage ; vous en êtes vrai-

ment le père : il n'est pas étonnant que votre tendresse paternelle vous fasse illusion. Nous entrevoyons encore un sens dont votre proposition est susceptible ; c'est que l'homme ne rompt véritablement une convention que quand il sçait à quoi elle l'oblige , & qu'il ne ment dans toute l'énergie du mot , que lorsqu'il sçait que ne point mentir est un devoir : mais cette considération doit-elle empêcher que l'on n'inculque de bonne heure à l'enfant ses obligations & ses devoirs ? Il n'est pas un être machinal , & ne doit pas l'être aussi long-temps que vous le prétendez. Quand on vous demande où vous placerez votre Émile pour l'élever comme un être insensible , comme un automate , & pour dérober à ses yeux le spectacle & l'exemple des passions d'autrui , ne croyez pas avoir satisfait à la question , en vous écriant : *ô hommes , est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien ?* Il s'agit de sçavoir si c'est à la perversité actuelle de l'homme , ou plutôt à l'ordre physique des choses que répugne votre homme *naturel*.

Pour inspirer la charité aux enfans , on leur fait donner l'aumône , comme si l'on dédaignoit , dites-vous , de la donner soi-même. Eh ! ce n'est pas l'enfant qui doit donner ; c'est le Maître. Depuis quand un bon Instituteur a-t-il dédaigné de donner l'exemple à son Élève ? Et quel danger peut-il y avoir pour l'enfant à contracter l'habitude de donner aux misérables ? Il ne sent pas encore tout le mérite de la générosité & de la commisération ; mais l'habitude le dispose à se rappeler dans un âge plus mûr la vraie notion de ces actions : il s'accoutume à l'acte qui doit lui être méritoire. Est-ce une prévoyance déplacée ? Cette réflexion doit suffire pour vous tenir en bride sur quantité d'autres points , jusqu'à ce que vous nous ayez démontré qu'elle n'est pas juste. Elle indique la réponse à toutes ces petites questions , qui dans le fond ne sont que des plaisanteries , & que vous prenez pour des vérités. N'est-ce rien que d'être heureux ? N'est-ce rien que de sauter , jouer , courir toute la journée ? De la vie l'enfant ne sera si occupé. Tout cela sent plus la bouffon-

nerie que la raison. Allez vous dire encore qu'il y a de la folie à prévoir un avenir dont nous ne sommes pas les maîtres ? L'Instituteur fait ce qu'il doit ; celui qui dispose de l'avenir fera le reste. C'est dans cette espérance que le Laboureur confie à la terre un grain qu'il ne peut pas faire germer.

Vous regrettez toujours que l'on sème dans le cœur & dans l'esprit de l'enfant , ce qu'il ne doit recueillir que dans l'Été de ses jours. Il est vrai qu'il ne faut pas trop le jeter en avant de ses lumières : mais c'est un aiglon qu'il est bon d'accoutumer aux rayons du Soleil. Il n'est pas douteux que , relativement à la culture de l'esprit & à la formation des mœurs , il n'y ait des vices à réformer dans l'éducation actuelle ; mais si l'on donne dans un extrême , vous n'en êtes pas plus excusable de donner dans un autre ; & pour démontrer le danger des notions précoces , il n'étoit pas besoin de vous mettre dans la tête qu'un enfant jusqu'à douze ans n'est qu'une pure machine , qui n'est sensible qu'aux impressions animales , & incapable de la réflexion la plus légère sur tout ce qui n'a point

un rapport prochain à ses besoins physiques.

Avant l'âge de dix ans aucun enfant ne peut , selon vous , assez entendre une fable de la Fontaine , même après l'explication du Maître , pour en tirer du profit. Permettez-vous qu'Émile parodie les documens que vous lui donnez dans le cours de la même époque de son enfance , & qu'il raisonne avec nous , comme il a raisonné avec vous sur l'apologue du Renard & du Corbeau ?

Émile en plantant des fèves dans un Jardin , a , sans le sçavoir , ravagé une planche de melons. Le Jardinier *Robert* de son côté arrache les fèves que l'on avoit eu soin d'arroser tous les jours : elles étoient déjà grandes & faisoient les délices de l'enfant. Émile arrive empressé & l'arrose à la main. O spectacle ! ô douleur ! plus de fèves ; on se lamente , & *Robert* se plaint encore plus fort. Vous prenez de-là occasion de faire entendre à Émile ce que c'est que la propriété.

J E A N - J A C Q U E S .

Excusez-nous , mon pauvre Robert...

Mon pauvre Robert ! Que signifie le mot *pauvre* ? Et que veut-il dire ici ? Comment Robert est-il pauvre , s'il a de quoi pourvoir à tous ses besoins ? S'il l'est réellement , pourquoi le caressez-vous en lui rappelant sa pauvreté ? Émile va apprendre à insulter à la misère.

Vous aviez mis là votre travail , votre peine.

Qu'est-ce que mettre son travail dans un lieu ? *Votre travail , votre peine !* cheville, redondance inutile, pléonasme aussi inexcusable que celui qui se trouve dans les mots , *honteux & confus*. L'enfant deviendra babillard & lâche dans son style.

Nous avons eu tort.

Nous avons eu *tort* ! Une autre fois nous aurons fait *tort*. Pourquoi des significations si opposées dans le même mot ? Émile n'y est plus ; tandis que vous parlez grammaire , il songe à ses fèves.

Nous vous ferons venir d'autre graine de Malte. Graine de Malte ! quelle espèce de plante est-ce là que la Malte ? C'est une Isle : oui ; mais on ne s'arrêtera pas à le dire , & l'enfant ne

songera pas à le demander. Il prend donc une fausse notion.

Pour ne point épiloguer sur tous les mots, passons à la conclusion de l'entretien. Robert, que l'on a endoctriné, après avoir accordé à Émile un coin de son Jardin pour y cultiver des fèves, lui dit ; *souvenez-vous que j'irai labourer vos fèves, si vous touchez à mes melons.* Émile remportera pour maxime de conduite, qu'il est permis de faire du mal à qui nous en fait.

Dans une autre occasion Émile voit un homme en colère : vous lui dites, *ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre* Qu'est-ce que la fièvre ? Docteur, prenez garde : si vous la définissez bien, ce n'est plus la colère, & vous trompez Émile : si vous la définissez mal, vous le trompez encore. Quelque réponse que vous fassiez à routes ces chicanes, elle sera bonne pour nous, si elle est sensée.

Il seroit possible d'en faire autant de quelques autres leçons que vous donnez à votre Élève dans l'âge où vous ne croyez pas qu'il puisse voir le monde autrement que comme un globe de carton ; mais ces leçons n'en seroient

pas moins bonnes. Il en est de même des Fables de la Fontaine & des autres moyens d'instruction : pour les rendre utiles à l'enfant , il faut d'abord lui en faciliter l'intelligence : ce qui peut très-bien se faire sans épuiser toutes les questions qui peuvent avoir rapport à chaque mot. Les hommes faits ne pourroient même converser entr'eux , s'il leur falloit pour cela des idées complètes des choses. L'esprit de l'enfant est une jeune plante qui tire d'abord peu de sucs nourriciers : mais successivement elle en absorbe à proportion qu'elle s'accroît : une idée en amène une autre , un raisonnement trace la route à un second. Enfin cette souplesse admirable , dont la nature a pourvu le cerveau des enfans , les rend propres à passer rapidement d'une notion imparfaite à une autre qui leur présente plus de faces de l'objet qu'ils n'avoient d'abord qu'entrevu. Vous refusez le nom de mémoire à cette facilité de se retracer les impressions passées : appelez-la comme il vous plaira ; elle n'existe pas moins.

Enfin , votre Émile atteint un âge

qui le rappelle malgré vous à cette société, dont vous combattiez d'abord la constitution originelle & légitime, la confondant avec les abus qu'elle proscriit. Par grace vous le placez au milieu de nous : il faut qu'il y joue un beau rôle : & quel rôle plus noble que celui de Philosophe vertueux ? Qu'Émile doive être ou ne point être ce personnage que vous dessinez avec complaisance, il n'en est pas moins vrai que le modèle offre des traits que nous respectons. Si nous sommes aussi vicieux, aussi méprisables que vous l'imaginez, nous sommes au moins plus amis de la vertu que vous ne le croyez. Votre Émile se rapproche donc quelquefois de nous ; & alors il nous paroît dans l'ordre. Vous voyez que nous ne sommes pas toujours en proie aux préjugés.

« A douze ou treize ans, dites-vous,
» les forces de l'enfant se développent
» bien plus rapidement que ses be-
» soins.... Il se voit par-tout entouré
» de tout ce qui lui est nécessaire ; au-
» cun besoin imaginaire ne le tour-
» mente ; l'opinion ne peut rien sur
» lui

» lui ; ses desirs ne vont pas plus loin
 » que ses bras ». Cette évaluation res-
 pective des forces & des besoins, tant
 réels qu'imaginaires des enfans, est-elle
 bien juste ? Nous ne voyons pas que
 vous ayez suffisamment fondé l'exis-
 tence de cette supériorité de forces qui
 seroit effectivement à désirer. Il est
 vrai que votre Émile en sera moins
 éloigné : mais ce rapport de ses forces à
 ses desirs dépend presque entièrement du
 concours de circonstances particulières
 que vous supposez & qui se trouvent
 rarement réunies. Vous choisirez votre
 Émile d'une bonne santé, d'un esprit
 médiocre ; il est fils d'un père riche ;
 il ne lui manque qu'un superflu qu'il
 ne connoît pas ; séquestre du spectacle
 des passions humaines, il ne peut guères
 puiser de lumières dangereuses que dans
 les fautes de son Maître ; & vous l'avez
 demandé ce Maître tel qu'il en existe
 peu. Tout l'avantage qu'il tire de votre
 méthode est l'ignorance qui devient un
 bien pour lui ; mais qui seroit funeste
 au plus grand nombre. Si votre Émile
 étoit pauvre, valétudinaire, d'un es-
 prit foible & borné, ou vif, impé-
 tueux & précoce ; s'il étoit au milieu

de ses semblables ; tranchons le mot , s'il étoit sollicité , entraîné , corrompu de bonne heure par le charme de l'exemple , par l'appas séducteur du vice ; tout votre édifice se dissiperoit en fumée.

J'ai donc en raison , direz-vous , d'adopter le plan que je propose ; & c'est un grand malheur pour vos enfans , d'être exposés à tant d'occasions dangereuses qui font éclore dans leurs cœurs le germe funeste des passions , & y portent le feu des desirs vicieux. Oui , c'est un malheur , & votre méthode n'en est pas plus adaptée au bien général ; parce qu'il n'est possible que de remédier aux suites du danger. Dépend-il de ceux qui naissent dans le sein de la société , de se soustraire aux rapports de l'homme social ? Disposons de bonne heure notre tendre Jeunesse à sortir victorieuse du torrent qui l'environne ; c'est tout ce que nous pouvons , & ce que nous ne ferions pas en suivant votre marche. S'il est au-dessus des forces humaines de dissoudre la Société pour jamais , d'extirper la racine du vice & des abus ; s'il est impossible d'éloigner le plus grand

nombre des jeunes gens de l'air contagieux que la perversité de l'homme a répandu sur toute la terre au mépris de la loi divine & des bonnes institutions sociales ; vous aurez toujours voyagé dans le pays des chimères , (comme vous le dites vous-même en plaisantant) toutes les fois que vous aurez eu besoin de supposer votre Élève hors de l'état actuel des choses ; ou bien ce que votre méthode peut avoir d'utile , se restreindra à quelques cas extraordinaires , & il fera constamment faux que le préjugé seul nous empêche de l'adopter.

Vous avez mieux aimé dans le premier âge , perdre du temps que de le mal employer ; l'un vaut l'autre effectivement : mais , comme nous avons déjà eu occasion de l'observer , vous prolongez un peu trop la durée de ce premier âge , où l'enfant , selon vous , n'est susceptible d'aucune instruction relative à ses devoirs ou à ses besoins futurs. Sans rappeler ici les raisons que nous avons déjà opposées à toutes ces propositions , qui tendent à prouver que les enfans sont de pures machines jusqu'à l'âge de dix à douze ans , &

qu'il est impossible avant cette époque de leur faire prendre des notions justes des choses , il suffira de tirer des inductions de ce que vous dites vous-même quand vous vous donnez la peine de réfléchir sur vos assertions. « Son-
 » gez, dites-vous, que (dans le second
 » âge) les passions approchent, & que,
 » si-tôt qu'elles frapperont à la porte,
 » votre Élève n'aura plus d'attention
 » que pour elles ». Voulez-vous que nous vous fassions part des réflexions qu'auroit produit chez nous ce raisonnement ? Les voici. D'abord il faut jeter mon plan au feu; ensuite, ou me faire, ou en tracer un autre. Pourquoi cela ? Je viens de dire que, pour instruire l'enfant, il ne falloit pas attendre l'âge des passions : je répète à chaque page que l'homme corrompt l'homme ; & quand l'enfant n'apporteroit pas en naissant le germe du vice & des erreurs, il en trouve le spectacle étalé à ses yeux dès qu'ils peuvent s'ouvrir ; mais il est clair que presque tous les Élèves ne peuvent être placés ailleurs que dans le sein de la Société : les passions livrent donc, généralement parlant, des assauts à leurs cœurs plutôt

que je ne le suppose ; & quand la contagion ne se communiqueroit pas à tous d'aussi bonne heure , il n'en seroit pas moins imprudent de ne pas prévenir le danger. J'ai donc eu tort d'oublier que le plus grand nombre des enfans est nécessairement dans le cas de ces caractères violens & précoces qu'il faut , selon mes propres expressions , se hâter de faire hommes ?

Il nous paroît raisonnable , ainsi qu'à vous , de tourner d'abord l'attention de l'Élève sur les Phénomènes de la nature que peut atteindre sa foible vûe. Outre que ces connoissances lui découvriront ses rapports naturels & primitifs avec les Êtres qui l'entourent , elles sont très-propres à faire naître chez lui la curiosité & le desir d'apprendre. Nous conviendrons encore sans peine que , pour nourrir cette curiosité , il ne faut pas se presser de la satisfaire : c'est un principe avoué par tous les Instituteurs qui connoissent le vrai but de leur fonction. Il est hors de doute aussi que l'on doit mettre les questions à la portée de l'enfant ; mais quand vous ajoutez qu'il faut les lui laisser résoudre , ne donnez-vous pas

dans Scylla pour vous éloigner de Car-
 rybde ? Vous voulez que l'enfant ne
 sçache rien parce qu'on le lui a dit ,
 mais parce qu'il l'a compris lui-même ;
 qu'il n'apprenne pas la science , mais
 qu'il l'invente. Entre le silence & la
 précipitation à lever les difficultés ,
 n'y a-t-il pas une route moyenne à
 suivre ? Sans favoriser la paresse , ne
 pouvons-nous soulager la foiblesse ?
 Faisons naître les questions à propos ,
 choisissons en les objets ; que la façon
 de les proposer excite l'attention de
 notre Élève : si de lui-même il cherche
 à découvrir , s'il nous interroge ; saisis-
 sons bien le sens de sa demande ; ha-
 bituons-le à l'énoncer en termes clairs
 & précis , & fixons-le autour du point
 de la question. Mais dans tous les cas ,
 souvenons-nous que son attention est
 un arc foible & délicat , qui ne soutient
 qu'une légère tension , sur-tout quand
 l'objet qu'elle envisage est de nature à
 ne produire dans l'esprit de l'enfant
 qu'un intérêt médiocre : exerçons les
 forces du jeune homme & n'en abusons
 pas : examinons bien jusqu'où elles
 peuvent aller , & n'en exigeons pas
 trop , si nous voulons en tirer parti :

mettons-le sur la voie de la solution ; point d'étalage pédantesque , mais point de taciturnité , point d'inaction de notre part : présentons par degrés le flambeau de la vérité. Si la première tentative ne l'éclaire pas sur tous les rapports que vous avez exposés à ses yeux ; au moins en saisira-t-il quelques-uns : un second essai , adroitement ménagé , suffira peut-être pour lui donner la vraie notion de la chose. Ce qu'il sçaura de cette façon , vous le lui aurez dit ; mais il le sçaura parce qu'il le comprendra lui-même : il aura *appris la science* , mais en suivant la marche de ceux qui l'inventent , sans avoir eu l'embarras rebutant de choisir , entre une multitude de routes , celle qui mène à la découverte du vrai. Ce n'est point là sçavoir & croire sur parole : ce n'est pas non plus perdre le temps en simagrées , de la part du Maître , & en efforts toujours pénibles & le plus souvent infructueux de la part du disciple. Il y a de l'imprudence dans une course trop précipitée , & de la maladresse dans une marche trop lente.

Pourquoi initier si tard votre Émile dans les sciences ? Pourquoi attendre

si long-temps à lui donner les notions
 morales qu'il peut saisir ? « C'est , dites-
 » vous, qu'il y a de l'ineptie à exiger
 » des enfans qu'ils s'appliquent à des
 » choses qu'on leur dit *vaguement* être
 » pour leur bien , sans qu'ils sçachent
 » quel est ce bien ; c'est qu'il n'y a
 » que des objets purement physiques
 » qui puissent les intéresser : rien n'est
 » bien pour eux que ce qu'ils sentent
 » être tel ; vouloir qu'ils soient dociles
 » étant petits, c'est vouloir qu'ils soient
 » crédules & dupes étant grands. . . .
 » Pourquoi enfin les appliquer aux
 » études d'un âge auquel il est si peu
 » sûr qu'ils parviennent » ? Il est éton-
 nant qu'un homme d'esprit se soit re-
 posé sur tout cela comme sur de bon-
 nes raisons. Quel est le Maître « qui
 » exige de ses Élèves qu'ils s'appliquent
 » à des choses qu'il leur dit *vaguement*
 » être pour leur bien ? Et quel est l'Ins-
 tituteur sensé qui ne cherche pas à les
 convaincre au moins de l'utilité des
 choses auxquelles il les veut porter ?
 Il a beau faire , les objets purement
 physiques les intéresseront toujours plus
 que les objets moraux & de pure spé-
 culation : qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

N'est-ce pas la foiblesse des hommes faits ainsi que des enfans ? Vous convenez qu'il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile ; « mais ce n'est rien de le » convaincre , ajoutez vous ; si l'on ne » sçait le persuader ». Commençons par la conviction , & contentons-nous-en d'abord ; qu'en arrivera-t-il ? Supposons nos Élèves parvenus à l'âge où vous croyez votre Émile capable de sentir l'utilité des choses ; imaginez-vous qu'ils soient alors moins susceptibles de persuasion ? Au contraire , accoutumés à distinguer d'une façon plus nette & plus étendue que lui les qualités tant absolues que relatives de leurs actions , ils seront plus disposés à sentir ce que c'est que rectitude & utilité. Ils ne sont donc pas en retard de ce côté-là ; & l'acquis des connoissances spéculatives & morales leur donne l'avantage sur lui. Nos Élèves sentiront qu'ils sont heureux d'être instruits, tandis que le vôtre en sera encore à desirer de l'être : ils seront plus avancés que lui pour eux-mêmes & pour le bien de la Société.

Que l'on vous demande s'il sera temps

d'apprendre ce qu'on doit sçavoir, quand le moment sera venu d'en faire usage : « je l'ignore , dites-vous ; ce que je » sçais , c'est qu'il est impossible de l'ap- » prendre plutôt ». C'est là se tromper ; nous vous l'avons déjà fait voir. « Nos » vrais Maîtres font l'expérience & le » sentiment ». C'est donc là votre preuve ? Elle n'est pas de bon aloi. Jamais rien ne nous frappe si intimement que ce qui nous est connu par la voie de l'*expérience* & du *sentiment* ; & cela n'est pas particulier à l'enfance ; mais les impressions que font sur nous les autres connoissances , pour n'être pas aussi vives , n'en sont pas moins réelles & lumineuses. Un Maître *expérimenté* & qui *sent* bien les choses , insinue plus ou moins ses affections dans le cœur de son disciple , en même temps qu'il éclaire son esprit. C'est tout ce que peut un homme sur les facultés d'un autre homme , & tout ce qui suffit pour l'éducation. Pourquoi craignez-vous aussi qu'en rendant les enfans dociles , on ne les dispose à être crédules & dupes dans un âge plus avancé ? Ne profitons-nous pas de cette docilité même pour leur apprendre à distinguer

le vrai du faux, & à n'être dupes ni d'eux mêmes ni des autres ? Un bon Instituteur donnant pour certain ce qui l'est, & pour probable ou douteux ce qui n'est qu'opinion, quel risque y a-t-il que dans les premiers temps le jeune homme juge quelquefois d'après lui ? Le temps & la réflexion lui approprieront ces connoissances.

Examinons un peu comment vous vous y prenez pour initier votre Émile dans les sciences. Vous n'avez plus de temps à perdre ; & , de votre aveu même, vous n'en avez pas assez pour faire tout ce qui feroit utile. Ce n'est donc plus la saison d'aller à pas de tortue ; & votre Élève plus robuste peut soutenir une marche plus prompte & plus suivie. « Pourquoi aller chercher, » dites-vous, des globes, des sphères, » des Cartes pour apprendre la Géographie aux enfans ? Que de machines ! » Que ne commencez - vous par lui » montrer l'objet même, afin qu'il » sçache au moins de quoi vous lui » parlez » ? Hé bien ! Nous avons tort ; enseignez nous donc une méthode plus sûre, plus courte & plus facile. Mais, quelle lenteur dans celle que vous pro-

posez ! Et que de machines d'une autre espèce, à votre tour, pour donner la première leçon de Cosmographie ! Il faut tout l'intervalle de Noël à la Saint-Jean pour apprendre à votre Émile que le Soleil ne se lève pas toute l'année au même endroit. Mais « il aura vu les » choses au moins de ses propres yeux ». C'est fort bien fait, & nos Élèves seroient fort à plaindre si leurs Maîtres ne sçavoient aussi leur faire ouvrir les yeux à propos. Heureusement notre méthode n'interdit pas l'usage de la vue ; & elle a par-dessus la vôtre l'avantage de faire apprendre plus de choses & aussi-bien, en moins de temps. Vous supposez le Maître instruit, connoissant sa besogne, & le disciple à l'âge de l'entendre : nous le supposons aussi, & il est constant que cet âge arrive plutôt que vous ne le croyez.

Vous sentez vous-même que votre façon d'instruire ne donnera à votre Émile qu'un petit nombre de connoissances : « mais quand l'enfant ne sçau- » roit rien, peu m'importe ; dites-vous, » pourvu qu'il ne se trompe pas, & » je ne mets des vérités dans sa tête » que pour le garantir des erreurs qu'il

» apprendroit à leur place... C'est le but que nous nous proposons aussi, & nous sçavons bien que nos jeunes gens ne feront pas des sçavans en sortant de nos mains; mais nous multiplions leurs connoissances pour les mettre à l'abri de cette multitude d'erreurs où ils peuvent donner, & que vous avez soin d'exagérer. Prouvez-nous bien qu'il est des erreurs dans lesquelles Émile ne tombera point, & dont notre méthode ne peut garantir. Quand nous parlons de notre méthode, remarquez bien qu'il s'agit de celle que doit embrasser un bon Instituteur, qui connoît les abus que la négligence ou d'autres causes ont introduits dans l'éducation actuelle, & qui sçait éviter les extrêmes: cette méthode est bien éloignée de la vôtre.

• Si-tôt que l'enfant peut discerner
 » ce qui est utile & ce qui ne l'est pas,
 » il importe, dites-vous, d'user de
 » beaucoup de ménagement & d'art
 » pour l'amener aux études spécula-
 » tives. Voulez-vous, par exemple,
 » qu'il cherche une moyenne propor-
 » tionnelle entre deux lignes? Com-
 » mencez par faire en sorte qu'il ait

» besoin de trouver un quarré égal à
» un rectangle donné : s'il s'agissoit de
» deux moyennes proportionnelles ,
» il faudroit d'abord lui rendre le pro-
» blême de la duplication du cube in-
» téressant , &c ». Notez bien qu'il
s'agit de l'instant où l'enfant commence
à discerner ce qui est utile & ce qui
ne l'est pas ; qu'il est question de l'a-
mener aux études spéculatives ; que
jusqu'à ce moment , qui est à-peu-près
l'âge de douze ans , vous consentez
qu'il ne sçache pas même *distinguer sa*
main droite de sa main gauche. Quel-
qu'un pourroit imaginer que cet enfant
ne doit commencer , par exemple , que
par le rudiment du calcul. Point du
tout : il est ignorant ; mais son intro-
duction dans le sanctuaire des sciences
est un pas de géant : il prélude par la
solution d'un problème qui a occupé
les plus grands Géomètres pendant
plusieurs siècles. Que l'on passe rapi-
dement sur cet endroit , quatre lignes
au-delà on aura dans la tête qu'effecti-
vement l'enfant a résolu le problème
de la duplication du cube. Ce n'est-là
qu'un tour de cette espèce : on en trou-
vera mille.

« Je hais les Livres ». Vous en faites tant & de si bons , M. Rousseau ! Comment ! vous guérissez la peste par la peste ! Et le trait de Robinson Crusoé est-il assez plaisant ? S'il faut absolument des Livres pour votre Élève , c'est le Roman de Robinson que vous lui donnerez pour débiter dans ses études : « seul il composera pendant » long-temps toute sa Bibliothèque ». Le récit du séjour de Robinson dans son Isle , est la partie sur laquelle vous le fixez : c'est effectivement la plus frappante. Mais y avez-vous bien réfléchi ? Cet endroit est pernicieux pour votre Émile. 1°. Vous craignez qu'un vers de *la Fontaine* ne rende son style lâche & diffus : la narration de Robinson offre ces défauts d'un bout à l'autre , & est de plus dépourvue de correction. Vous lui donnerez une nouvelle forme ? Tout est dit pour cet article. 2°. Robinson dans l'espace de 200 pages répète 60 fois le nom de Dieu : Émile , à l'âge dont il s'agit , ne peut encore , selon vous , en entendre parler sans danger. Quand vous l'aurez ajusté à votre guise , Émile y trouvera de temps à autre quelques bonnes maximes qu'il

pourroit trouver ailleurs ; mais le fruit principal de cette étude , sera de lui apprendre à se tirer tel quel d'accidens uniques , que *probablement* il n'aura pas à effuyer. C'est là bien plus mal procéder que ceux à qui vous reprochez d'appliquer leurs Élèves aux études d'un âge auquel ils ne parviendront *peut-être* pas.

Votre Ouvrage est un fond inépuisable de réflexions : mais il faut à la fin vous quitter , & nous ne pouvons que parcourir les objets principaux. Encore un mot. Sans examiner si vous êtes fondé à prophétiser des révolutions prochaines , & s'il est nécessaire que tous les enfans apprennent un art mécanique , nous conviendrons avec vous qu'il ne peut être que très-utile de leur fournir le moyen de se délasser des travaux de l'esprit par les exercices du corps. Il est très-certain qu'il faut aussi leur faire connoître l'*à quoi bon* surtout ce qu'ils font , & le *pourquoi* surtout ce qu'ils croient ; & qu'il s'agit moins d'en faire des sçavans que de les introduire dans la vraie route des connoissances utiles & nécessaires. La prudence dicte encore qu'aux approches

de la puberté on soit plus attentif que jamais à ne leur offrir que des objets qui répriment l'activité de leurs sens, & à choisir leurs sociétés, leurs occupations & leurs plaisirs. Le soin que vous prenez de leur inspirer des sentimens d'humanité en les introduisant dans le monde, fait honneur à votre cœur. Que les Maîtres apprennent aussi de vous à profiter du feu de l'adolescence pour s'attacher les jeunes gens par les liens de l'amitié. S'il leur paroît quelquefois nécessaire d'exposer leurs Élèves aux dangers de la Société, pour leur apprendre à s'en garantir, & pour les corriger de la vanité ; qu'ils observent comme vous de consulter les circonstances, de prévoir les suites, & de fixer les évènements au point utile : qu'ils leur fassent envisager les conséquences de leur chute avant qu'elle arrive ; & qu'ils les relèvent avec bonté. Qu'Émile enfin regarde comme un désordre, que dans une machine les ressorts principaux n'exercent leur force que pour écraser les plus foibles ; mais qu'il sçache aussi qu'en même-temps que tout homme doit s'occuper des bonnes actions qui sont à sa portée, il doit

se tenir à sa place pour conspirer à l'harmonie générale. L'humanité est de tous les états ; mais la fonction de chacun n'est pas , par exemple , celle de défenseur des Loix & de Protecteur public des opprimés. Le monde Physique expose à nos yeux le tableau des gradations qui doivent entretenir l'harmonie dans le monde social.



Œ U V R E S

D I V E R S E S .

E X T R A I T S

D E S

J O U R N A U X .

*Jugemens qu'ont porté du Livre d'ÉMILE
les différens Journalistes qui en ont
parlé dans le tems.*

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE.

Tout est intéressant dans l'Ouvrage dont nous allons parler. Le sujet est un des plus nobles & des plus importants qu'on puisse traiter ; & l'Auteur, un des plus célèbres Écrivains du siècle. Nos lecteurs nous reprocheront

peut-être notre lenteur à les entretenir ; mais lorsque , d'un côté , un zèle respectable & une politique nécessaire lançoient des foudres contre l'Auteur ; lorsque , de l'autre , la superstition & l'envie triomphoient de le voir suspect & criminel ; étoit-ce à nous à chercher à le justifier ? Moins téméraires & moins dangereux , nous n'aurions point balancé à en entretenir nos Lecteurs : tâchons cependant de présenter ce traité sous un jour nouveau ; nous ne le montrerons qu'en Philosophes ; & respectueux également pour le sanctuaire & pour le trône , trop convaincus de notre foiblesse pour toucher à ces redoutables objets , nous laisserons les hommes d'État venger l'État , le Ministre de l'Autel venger l'Autel : nous nous réserverons uniquement ce qui est du ressort de la raison & de l'expérience.

M. Rousseau distingue trois sortes d'éducation : « elle nous vient , dit-il , de la nature , ou des hommes , ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes , est l'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce dé-

veloppement, est l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses ». Il en conclut que chacun de nous est formé par trois sortes de Maîtres. Le Disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient, est mal élevé, & ne fera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va seul à son but, & vit conséquemment : celui-là seul est bien élevé. De ces trois éducations, celle de la nature ne dépend point de nous ; les autres en dépendent à certains égards. Or il est naturel de régler les autres sur celle à laquelle nous ne pouvons rien. C'est donc sur l'éducation de la nature qu'il faudroit diriger les deux suivantes ; être homme, c'est-là ce que veut enseigner notre Philosophie ; il ne veut faire de son Élève un être, ni de telle condition, ni de telle secte, ni de telle patrie, ni de tel pays ; il veut lui apprendre à vivre, c'est-à-dire à faire usage de ses organes, de ses sens, de ses facultés, de toutes les parties de lui-même qui

lui donnent le sentiment de son existence. En un mot , c'est l'homme naturel qu'il envisage , indépendamment de cette foule de préjugés & de conventions bisarres dont la Société abonde. Ainsi le Géomètre calcule les forces mouvantes, & assigne les effets qui doivent en suivre , sans faire attention aux frottemens & autres causes secondes qui dérangeront son calcul. Tel est le but de M. Rousseau ; tel est l'esprit qui règne dans son Livre. Toutes les fois qu'on s'écartera de ce point de vue , ou l'on cessera de l'entendre , ou bien on le calomnierà.

Notre Philosophe prend l'homme dès sa naissance , & il se plaint que, dès ce moment , on le charge de chaînes. La coutume du maillot lui paroît funeste. Il voit que dans les pays où l'on n'a pas pris ces précautions , les hommes sont tous grands , forts , & bien proportionnés. Notre usage lui semble tout propre à former des gens contrefaits. Il recherche l'origine de ce préjugé : il croit la trouver dans la délicatesse de nos femmes , qui, dédaignant de nourrir leurs enfans , les confient à des mercénaires ; celles-ci, qui n'ont que l'intérêt

pour but, garotent un enfant, pour s'épargner le soin de le veiller. Il s'élève ici contre cet abus ». Tout vient, dit-il, successivement de cette dépravation : tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers : on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni sœurs ; tous se connoissent à peine ; comment s'aimeront-ils » ? A ce tableau il fait succéder celui des plaisirs vertueux que feroit naître dans sa famille une mère qui seroit docile à une des premières Loix & des plus sacrées de la nature. N'y gagnât-elle que plus de tendresse de la part de ses enfans, quel bien plus précieux pour elle ! Accoutumé à ne voir, pendant ses premières années, qu'une seconde mère, le cœur de l'enfant parle bien plus haut pour celle-ci. Le moyen que l'on prend pour empê-

cher ce sentiment , qui est de rebuter la nourrice , quand elle vient voir son nourriçon , ne fait point un fils tendre , mais un homme ingrat ». M. Rousseau exige du père des devoirs qui ne sont pas moins austères. Il veut que celui qui a donné la vie , se charge de la rendre utile à la Société. Nulles affaires , nulles infirmités ne peuvent l'empêcher de remplir cette partie essentielle de son rôle. Si cependant il se croit avec quelque fondement dans une impossibilité absolue d'y satisfaire , il faut qu'il se fasse un ami. Ce titre sacré peut seul lui répondre d'un bon Gouverneur. « Un Gouverneur ! s'écrie notre Philosophe , ô quelle âme sublime !... En vérité , pour faire un homme , il faut être ou père ou plus qu'homme soi-même ». Persuadé qu'il est hors d'état de remplir cette place , M. Rousseau veut du moins essayer d'en tracer l'idée. Dans cette vûe , il prend le parti de se donner un être imaginaire ; il s'en charge dès le berceau. Il ne demande point un esprit extraordinaire dans l'Élève qu'il veut former ; il le suppose né dans des climats tempérés , parce que ce n'est que
dans

dans ces climats que les hommes font tout ce qu'ils peuvent être. Il choisit un riche, *parce qu'il sera sûr du moins d'avoir fait un homme de plus ; au-lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.* Par la même raison il ne sera pas fâché que cet Elève, qu'il appelle Émile, ait de la naissance ; *ce sera toujours une victime arrachée aux préjugés.* Enfin il veut que son pupille n'obéisse qu'à lui, & qu'on ne les ôte jamais l'un à l'autre que de leur consentement. Telle est la base du traité qu'il fait avec la famille ; traité qui suppose encore un accouchement heureux, un enfant vigoureux & sain ; car enfin il ne veut point se charger d'un enfant cacochyme ; selon lui, un corps débile affoiblit l'ame. Après ce principe presque toujours démenti par l'expérience, il attaque vivement la Médecine, dont il ne veut point distinguer l'utilité d'avec les abus. Il passe à la nécessité d'une nourrice, & si la mère consent à remplir ce devoir, il l'en félicite ; mais le Gouverneur ne lui donne pas moins ses *directions* par écrit. Si, comme il arrive presque toujours, il faut une nourrice étran-

gère , il commence par la bien choisir. Une nourrice nouvellement accouchée lui paroît préférable pour un enfant nouveau né. Il la demande encore aussi saine de cœur que de corps. Il blâme l'attention qu'on a de la nourrir beaucoup mieux qu'à son ordinaire ; il souhaite seulement qu'elle prenne des alimens un peu plus substantiels. Il desireroit qu'elle fît usage des végétaux ; & si on lui objecte que le lait qui en est formé s'aigrit aisément , il répond qu'il est bien éloigné de regarder le lait aigri. comme une nourriture malsaine. Ce n'est point à la ville qu'Émile sera nourri ; mais dans la maison rustique de sa nouvelle mère , & son Gouverneur l'y suivra.

Le soin de laver l'enfant immédiatement après l'accouchement , & celui de renouveler souvent l'usage du bain , occupe ensuite notre Philosophe ; il prescrit même de parvenir par gradation jusqu'au point de laver été & hyver les enfans à l'eau froide & même glacée. On l'a déjà vu crier contre le maillot ; il y revient , & en donne une nouvelle raison , qui est que , quand un enfant est libre , on voit plus aisément

quand il est sale, & on a plus de facilité pour le nettoyer.

L'éducation de l'homme commence à sa naissance : avant de parler, avant d'entendre, il s'instruit déjà : tel est le principe de M. Rousseau, qui met le Gouverneur dans la nécessité d'épier tous les mouvemens de l'enfance. Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ce qu'on lui montre. On peut dès-lors lui présenter des animaux d'une nature bisarre ou hideuse, qui, s'ils étoient reculés de ses yeux pendant les premières années, deviendroient un jour l'objet de son effroi, mais qui, rapprochés avec prudence, ne seront insensiblement que ses jouets.

L'enfant n'étant attentif qu'à ce qui affecte naturellement ses sens, lui présenter ses sensations dans un ordre convenable, c'est préparer sa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à son entendement. Il faut donc le laisser toucher, manier tout ce qu'il desire, & lui permettre de se familiariser avec ces sources de nos pensées. On doit cependant prendre garde qu'il ne s'imagine que ses mouvemens aux-

quels on se prête , ne soient des actes d'orgueil & d'empire. Aussi-tôt qu'il commence à connoître les distances , il faut le porter , non comme il lui plaît , mais comme il plaît au Gouverneur.

Les cris , les pleurs , les gestes , voilà l'unique langue que parloient les premiers hommes ; telle est l'unique langue des enfans. Mais leurs gestes ne sont point dans leurs foibles mains , ils sont sur leur visage : le sourire , le desir , l'effroi y naissent & passent comme autant d'éclairs. Leurs pleurs , signes de leurs chagrins , doivent être écoutés ; on doit bien se garder de les exciter jamais : mais il faut aussi ne leur pas obéir toujours. Les premiers pleurs des enfans , dit notre Auteur , sont des prieres : si on n'y prend garde , elles deviennent des ordres. Ces marques d'orgueil , de fureur & de vengeance ; en un mot , tous ces vices qui semblent percer dans un enfant , ont donné lieu de croire à plusieurs Philosophes que l'homme naissoit méchant. M. Rousseau rejette cette calomnie dont on flétrit le plus bel ouvrage de la Nature , & ne voit dans

tous ces mouvemens du premier âge que le desir d'activité & le besoin d'essayer ses forces. Si l'enfant paroît avoir du penchant à détruire , ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui détruit , étant plus rapide , convient mieux à sa vivacité. De tout cela , notre Auteur tire quatre maximes. *Laisser aux enfans l'usage de toutes les forces que la Nature leur donne , & dont ils ne sauroient abuser. Les aider & suppléer à ce qui leur manque , soit en intelligence , soit en force dans tout ce qui est du besoin physique. Dans les secours qu'on leur donne , se borner uniquement à l'utilité réelle , sans rien accorder à la fantaisie , c'est-à-dire au desir sans raison. Etudier avec soin leur langage & leurs signes , afin que dans un âge où ils ne sçavent pas dissimuler , on distingue dans leurs devoirs ce qui vient immédiatement de la Nature , & ce qui vient de l'opinion.* Voilà quatre maximes essentielles dont l'esprit est de donner aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire , de leur laisser plus faire par eux-mêmes , & moins exiger d'autrui.

Le sevrage exerce ensuite les réflexions de notre Auteur ; il croit qu'on sevrer trop tôt les enfans : selon lui , le temps véritable est *l'éruption* des dents ; mais il ne veut pas que , pour faciliter cette *éruption* , on se serve de corps durs , qui rendent les gencives plus calleuses , préparent un déchirement plus pénible ; il préfère des matières molles , qui cèdent , où la dent s'imprime.

L'usage de parler beaucoup aux enfans , ne plaît pas à notre Observateur ; il demande que les premières articulations qu'on leur fait entendre , soient rares , faciles ; distinctes , souvent répétées ; & que les mots qu'elles expriment , ne se rapportent qu'à des objets sensibles qu'on peut montrer. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point , dit-il , commence plutôt qu'on ne pense. La manie qu'on a de faire parler des enfans trop tôt , est cause , selon lui , qu'ils parlent plus tard , & plus confusément. L'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent , les dispense de bien articuler.

L'essentiel est de bien resserrer, le plus qu'il est possible, le vocabulaire de l'enfant. C'est un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il sçache dire plus de choses qu'il n'en sçait penser. Si les payfans ont en général l'esprit plus juste que les gens de ville, M. Rousseau l'attribue à la moindre étendue de leur Dictionnaire. *Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.*

Nous voici au second terme de la vie, celui auquel proprement finit l'enfance. Dans cette époque, souffrir est la première chose qu'on doit apprendre; c'est celle qu'on aura un jour le plus grand besoin de sçavoir. M. Rousseau fait main-basse sur tout cet attirail de bourlets, de paniers roulans, de charriots, de lisières dont on arme l'enfance contre les dangers. Au lieu de laisser croupir Émile dans l'air usé d'une chambre, il le mène journellement au milieu d'un pré. *Qu'il y courre, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour; tant mieux, s'écrie notre Gouverneur, il en apprendra plutôt à se relever: le bien-être de la liberté rachette beaucoup de blessures.* Considérant

l'incertitude & la briéveté de la vie humaine, notre Philosophe veut qu'on donne au premier âge tout le bonheur dont il est susceptible. « Aimez l'enfance, dit-il ; favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les lèvres, & où l'ame est toujours en paix ?.. Pères, sçavez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instans que la Nature leur donne : aussi-tôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent ». Mais, dira-t-on, c'est le temps de corriger les mauvaises inclinations de l'homme ». Malheureuse prévoyance, s'écrie encore notre Auteur, qui rend un être actuellement misérable sur l'espoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour ! Ne pourra-t-on jamais distinguer la licence de la liberté, & l'enfant que l'on rend heureux, d'avec l'enfant que l'on gâte » ? Ici paroît un beau morceau sur la manière de faire son bonheur, dont la base est cette maxime si sage, de régler toujours ses desirs sur ses facultés.

C'est dans la proportion exacte des uns & des autres que consiste en effet la félicité réelle. L'homme vraiment libre & heureux ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. Le grand art est de sçavoir rester à sa place. L'enfant qui ne connoît pas la sienne, ne sçauroit s'y maintenir ; c'est à ceux qui le gouvernent à l'y retenir. Il ne doit être ni bête, ni homme, mais enfant ; il faut qu'il sente sa foiblesse, non qu'il en souffre ; il faut qu'il dépende, & non qu'il obéisse. Il n'est soumis aux autres qu'à cause de ses besoins. Nul n'a droit, pas même le père, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

A l'occasion de l'espèce de dépendance où la foiblesse du premier âge place les humains, M. Rousseau en distingue de deux sortes ; la dépendance des choses, qui est de la Nature ; celle des hommes, qui est de la Société. La seconde détruit la liberté, & engendre souvent les vices ; la première, n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & encore moins aux vertus. Maintenir l'enfant dans la seule dépendance des choses, c'est suivre l'ordre de la Nature dans le progrès

de son éducation. Qu'il ne sçache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce que c'est qu'empire quand on agit pour lui. Voilà la grande maxime à laquelle s'attache notre Observateur & dont il développe les conséquences. Ainsi les mots d'*obéir* & de *commander* sont proscrits du Dictionnaire d'Émile, encore plus ceux de *devoir* & d'*obligation* ; mais ceux de *force*, de *nécessité*, d'*impuissance* & de *contrainte* y doivent tenir une grande place.

Locke, cet illustre précepteur du genre-humain, veut qu'on raisonne toujours avec les enfans. Ce n'est pas la maxime du Citoyen de Genève. Il craint trop qu'en suivant cette méthode, on ne donne aux enfans des idées fausses ; & la première idée de cette nature est l'infailible germe de l'erreur & du vice. En effet, pour raisonner avec un enfant sur un mensonge, par exemple, qu'il a fait, il faut par des nuances déliées, mais nécessaires, amener sa foible intelligence jusqu'au premier principe du vrai & du faux, du juste & de l'injuste, ou bien se contenter de mots qui n'ex-

pliqueront rien , & qui ne porteront aucune idée. La dernière méthode en fait un perroquet habitué à articuler des sons sans les entendre ; la première, qui est à peine du ressort des hommes faits , sera-t-elle à la portée d'un âge si tendre ? Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation , dit-il , est de faire un homme raisonnable ; & l'on prétend élever un enfant par la raison ! c'est commencer par la fin ; c'est vouloir faire l'instrument , de l'ouvrage. Faites , dit-il plus haut , que tant que votre Élève n'est frappé que des choses sensibles ; toutes ses idées s'arrêtent aux sensations ; faites que de toutes parts il n'aperçoive autour de lui que le monde physique.

Ce paradoxe philosophique , qui est un de ceux qui révoltent dans cet ouvrage , nous paroît de toute vérité. Que M. Rousseau nous permette de le présenter à notre manière. Il est évident que rien n'est plus dangereux que de donner aux enfans des notions confuses ; parce que , dans une jeune tête , de confuses , elles deviennent bientôt fausses. Il est certain que les notions

morales ne peuvent être présentées sans le concours d'une foule d'autres ; parce que la chaîne éternelle qui lie toutes ces vérités , s'étend presque à l'infini. Il en résulte que le moindre raisonnement , le raisonnement le plus simple , exige nécessairement un nombre considérable d'idées préexistantes , & conçues clairement. Or il est avoué que nous ne tirons nos idées que des sens , que les sensations en font l'unique & fidèle magasin. Il est donc vrai qu'on ne peut offrir à un enfant le moindre raisonnement moral , qu'après avoir exercé long-temps ses sens à acquérir des idées ; ce qui ne peut se faire dans le premier âge. Suivons donc la maxime de notre Philosophe , & reculons l'aurore de la raison , si nous voulons qu'un jour elle éclate sans nuages.

Il est important de rendre les enfans dociles ; mais on n'arrivera jamais à ce but en leur prêchant l'obéissance. L'art consiste à les empêcher de faire ce dont ils doivent s'abstenir , sans user de défense , sans explication , sans raisonnement. Ce qu'on accorde , qu'on l'accorde avec plaisir au premier mot ,

sans sollicitation , sans prières , sur-tout sans conditions. Qu'on refuse avec répugnance , mais que tous les refus soient irrévocables. La vanité , l'avidité , la crainte , l'émulation même , sont ici des ressorts pros crits ; on n'en veut qu'un , c'est la liberté bien réglée. En un mot , la première éducation d'Émile sera purement négative ; elle consistera ; non point à enseigner la vertu ni la vérité , mais à garantir le cœur du vice & l'esprit de l'erreur.

Notre Auteur se fait une objection dont il s'avoue toute la force. Son Élève n'aura-t-il pas continuellement dans le monde le spectacle & l'exemple des passions d'autrui ? Nourrice , Laquais , Gouvernante , le Gouverneur même, ne détruiroient ils pas cet édifice extraordinaire ? M. Rousseau convient qu'il ne pourra pas parer à tous les inconvéniens , mais il peut les diminuer. D'abord , le Gouverneur , avant d'entreprendre de former un homme , doit s'être fait homme lui-même. Ensuite il faut qu'il se rende maître de tout ce qui l'entoure , & pour que cette autorité soit suffisante , il s'efforcera de la fonder sur l'estime de la

vertu. Troisièmement, il élèvera son Émile à la campagne, « loin de la Canaille, des Valets, les derniers des hommes après leurs maîtres, loin des noires lueurs des villes que le vernis dont on les couvre rend séduisantes & contagieuses ». Enfin ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au-dehors par des exemples, il bornera toute sa vigilance à les imprimer dans son esprit sous l'image qui leur convient. Ainsi le spectacle de l'homme en colère ayant frappé Émile, s'il demande ce que c'est que cette passion, on ne s'amusera point à lui faire de beaux discours ; on lui dira simplement : *ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre*. Sur cette réponse, il ne manquera pas de contracter de bonne heure de la répugnance à se livrer aux accès de cette frénésie. Les autres passions seront ainsi représentées sous des images analogues à leurs effets, & propres à en dégoûter un jeune cœur.

M. Rousseau sent bien qu'au sein de la Société l'on ne peut amener un enfant à l'âge de douze ans sans lui donner quelque idée des rapports d'homme

à l'homme , & de la moralité des actions. Mais d'abord il veut qu'on recule ces notions le plus que l'on pourra. En second lieu , il veut que l'on commence à expliquer les devoirs qui sont envers nous-mêmes. La première idée qu'il prétend faire naître , est celle de la propriété. Pour lui faire concevoir ce mot, il ne va point disserter en Orateur : il lui inspire du goût pour le jardinage : il travaille avec lui ; il prend possession d'un petit coin de jardin , en y plantant des fèves ; il laisse développer dans son cœur ce plaisir secret qui naît à la vue du succès de son travail. Les fèves poussent , il les arrose tous les jours , il en chérit le spectacle ; un beau matin il trouve tout arraché & le terrain bouleversé. Il crie , il se plaint du Jardinier qui a fait le coup. Celui-ci se plaint à son tour de ce que , pour planter de misérables fèves , on a gâté une place où il avoit semé des melons de Malte. De-là naît une conversation entre le Gouverneur , l'Élève & le Jardinier , dans laquelle se développent , d'une manière simple & à la portée de l'enfant , les principes de la propriété & des conventions qui

la fondent. Les conventions ouvrent la porte aux mensonges qui ravagent la Société. M. Rousseau entre ici dans un long détail sur ce vice ; & ses préceptes là-dessus sont de ne jamais engager un enfant à mentir, en lui demandant si c'est lui qui a fait une telle faute ; mais à si bien prendre ses mesures que , si jamais il manque à ses conventions ou qu'il nie un fait réel, ce mensonge attire sur lui des maux qu'il voye sortir de l'ordre même des choses , & non pas de la vengeance de son Gouverneur. La manière dont on fait donner l'aumône aux enfans , paroît à notre Censeur sujette à plusieurs inconvéniens. On la fait donner par l'enfant ; il voudroit que ce fût le Maître. Quelqu'attachement que le Gouverneur ait pour son Élève , il doit lui disputer cet honneur ; il doit lui faire juger qu'à son âge on n'en est point encore digne. On fait donner par l'enfant des métaux dont il ne sent pas la valeur ; ainsi c'est la main qui donne & non pas le cœur. On se hâte de lui rendre ce qu'on lui a donné ; c'est le rendre libéral en apparence , & avare en effet. Les enfans,

dit Locke , contracteront ainsi l'habitude de la libéralité. Oui , répond notre Auteur , d'une libéralité usuriere *qui donne un œuf pour avoir un bœuf.* Le Gouverneur d'Émile aimera donc mieux donner lui-même : il importe , dit-il , qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme des devoirs d'enfans. Au reste la seule leçon de morale qu'il croye convenir à l'enfance , & la plus importante à tout âge , est de ne jamais faire de mal à personne. « Le » précepte même de faire du bien , » s'écrie-t-il avec autant de vérité que » de force , s'il n'est subordonné à ce- » lui-là , est dangereux , faux , contra- » dictoire. Qui est-ce qui ne fait pas » du bien ? Tout le monde en fait , le » méchant comme les autres ; il fait » un heureux aux dépens de cent mi- » sérables , & de-là viennent toutes » nos calamités ».

Si l'on ne doit point se hâter d'exercer la raison , il faut avoir la même circonspection pour la mémoire : M. Rousseau le pense , parce que les enfans , n'étant pas capables de jugement , n'ont point de véritable mémoire.

Tout ce qu'on leur apprend ordinairement ne lui paroît former dans leur tête que des mots & jamais des idées. Le blason, la géographie, la chronologie, les langues mêmes sont placées au rang des inutilités de l'éducation. Il ne croit pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais appris véritablement deux langues. Le Géographe, en pensant enseigner la description de la terre, n'enseigne qu'à connoître des cartes. Pour l'Historien, s'il veut enseigner seulement des faits, sa science est misérable. S'il prétend au contraire apprécier ces faits par des rapports moraux, sa science devient sublime : mais elle est trop au-dessus des foibles conceptions du premier âge.

Ce n'est pas dans les livres qu'un sage Gouverneur doit exercer l'espèce de mémoire que peut avoir un enfant ; c'est en lui présentant à propos des objets sensibles ; c'est en choisissant ces objets ; en lui offrant sans cesse ce qu'il peut connoître, & en lui cachant ce qu'il doit ignorer. Par-là on lui formera un magasin de con-

noissances qui servira à son éducation durant sa jeunesse, & à sa conduite dans tous les temps. L'Émile de M. Rousseau n'apprendra jamais rien par cœur, pas même les fables de la Fontaine, toutes charmantes qu'il les avoue. L'apologue pourroit accoutumer son jeune cœur au mensonge; & d'ailleurs les fables qui sembleront le plus à la portée des enfans, paroissent à notre Auteur bien au-dessus de leur raison. Il en fait l'essai sur l'apologue si connu du *Corbeau* & du *Renard*; il prétend montrer que celui-là même, qui est un chef-d'œuvre de naïveté, est en partie inintelligible & dangereux pour son Émile. Avouons cependant que ses objections ne sont pas sans réplique, & qu'il y en a même qui portent visiblement à faux. Il nous semble encore que dans la fable du *Loup maigre* & du *Chien gras*, notre Philosophe a mal saisi l'esprit du Fabuliste. C'est bien moins une leçon de modération que la Fontaine a voulu donner, qu'une leçon de ce noble amour de la liberté qui rend satisfait un cœur généreux dans le sein des plus fortes disgraces.

Mais du moins Émile apprendra-t-il à lire ? Non , répond M. Rousseau. A peine à douze ans sçaura-t-il ce que c'est qu'un livre. Si son Élève parvient à cette connoissance , ce ne sera pas par les routes accoutumées. L'intérêt seul aura fait ce prodige. Émile recevra quelquefois de son père, de sa mère des billets d'invitation pour un dîner ou pour quelque partie de plaisir. Ces billets seront courts , clairs , nets , bien écrits. La douleur d'avoir perdu ces amusemens faute d'avoir sçu lire , & le desir d'en profiter à l'avenir , lui fera naître l'envie de déchiffrer ces billets ; & cette envie produira insensiblement le miracle.

On pourra reprocher à M. Rousseau que l'exercice qu'il donne exclusivement au corps , doit nuire aux opérations de l'esprit. « Erreur pitoyable , » s'écrie-t-il , comme si ces deux actions ne devoient pas marcher de concert , & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre ». Il fait ici le parallèle de l'Élève habitué à raisonner sur tout , & de celui qu'il a appris lui-même à exercer son corps , & à perfectionner ses sens. Le mien ,

dit-il, ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand sçavoir. « En revanche, il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapporte immédiatement à lui. Il ne jase pas, il agit : il ne sçait pas un mot de ce qui se fait dans le monde, mais il sçait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il est sans cesse en mouvement, il est forcé d'observer beaucoup de choses, de connoître beaucoup d'effets ; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ses leçons de la Nature, & non pas des hommes. Ainsi son corps & son esprit s'exercent à la fois. Agissant toujours d'après sa pensée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations ; plus il se rend fort & robuste, plus il devient sensé & judicieux ».

» Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instrumens de notre intelligence. Le sage Locke, le bon Rollin, le savant Fleuri, le pédant de Croufaz, s'accordent tous en ce seul point, d'exercer beaucoup

» le corps des enfans ». Pour ne rien laisser à desirer sur cette partie , notre Philosophe entre dans les plus petits détails. Les habits doivent être larges , & les couleurs laissées au choix. On ne doit jamais promettre de beaux habits à un enfant , comme une récompense : ce seroit dire : *sçachez que l'homme n'est rien que par ses habits , que votre prix est tout dans les vôtres.* Il veut qu'on laisse à son Élève la tête nue , & qu'on lui donne des vêtemens légers. Émile boira toutes les fois qu'il aura soif , mais de l'eau pure , fût-il tout en nage , & fût-on dans le cœur de l'hyver. Il dormira longuement pendant la nuit , & sur un lit dur. Si son Gouverneur l'éveille quelquefois , ce sera moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-temps , que pour l'accoutumer à tout , même à être éveillé brusquement. Mais inoculera-t-on Émile ? Quoique M. Rousseau regarde l'inoculation comme très-favorable à la généralité des hommes , il croit plus dans ses principes de laisser faire en rout la Nature , dans les soins qu'elle aime à prendre seule. « L'homme , de sa nature est tout préparé : laissons-le

inoculer par le maître ». Il veut qu'Émile apprenne à nâger : « il est étonnant en effet que , tandis qu'on a tant de soins d'enseigner l'équitation bien moins utile , on néglige l'art de nager d'où dépend bien souvent la vie ».

Les membres sont exercés , il faut aussi exercer les sens ; c'est-à-dire , qu'il faut instruire les enfans à bien juger par eux. La vue peut être accoutumée à plus de justesse. Le tact peut devenir plus fin & plus sûr ; ce sens exercé avec plus de soin , peut nous être d'une utilité infinie dans l'obscurité de la nuit , nous faire connoître où nous sommes , & nous guérir des terreurs des phantômes. En un mot , le toucher étant de tous les sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre , est celui dont l'usage est le plus fréquent , & nous donne le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation. Le point essentiel est sur-tout de comparer les sens & de rectifier par l'un les illusions de l'autre. M. Rousseau enseigne à le faire , & éclaircit

toujours la chose par des exemples qui la mettent sous les yeux.

Émile apprendra à danser , mais ce ne sera pas de *Marcel*. Au lieu de l'occuper à faire un pas avec grace , & à faire des gambades avec légèreté , on menera l'Élève au pied d'un rocher ; là on lui montrera quelle attitude il faut prendre , comment il faut porter le corps , la tête , le pied , la main , pour suivre des sentiers escarpés , raboteux & rudes , & s'élançer de pointe en pointe. En un mot , on en fera l'émule d'un chevreuil , & non d'un danseur d'Opéra. Émile apprendra à dessiner ; mais il n'aura d'autre maître que la Nature , ni d'autre modèle que les objets. Il crayonnera une maison sur une maison , un arbre sur un arbre , un homme sur un homme , afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps & leurs apparences , & non pas à prendre des imitations fausses & conventionnelles pour de véritables imitations. Émile apprendra la Géométrie ; mais il faudra qu'il trouve lui-même les rapports des figures , sans aucune de ces démonstrations ordinaires & de ces méthodes

rhodes usitées. Tout l'art du Gouverneur consistera à chercher avec lui les vérités qu'Émile trouvera seul. Émile ne jouera pas au volant, jeu trop foible pour son sexe ; il jouera à la paulme, au mail, au billard, &c. On voudroit en vain opposer que ces exercices sont supérieurs à son âge. Ne voit-on pas, dit l'Auteur, dans toutes les foires, des enfans de dix ans qui font des prodiges d'adresse & de force ? On montrera la musique à Émile : mais on ne lui apprendra point à la lire ; on lui rendra les sons à l'oreille. On aura soin d'écarter tout chant bisarre, pathétique ou d'expression ; la musique imitative & théâtrale n'est point de son âge. Par la même raison on ne lui donnera à réciter aucun rôle de Tragédie ni de Comédie. Comme il ne connoît point les choses que ces pièces renferment, & qu'il n'a point éprouvé les sentimens dont elles sont pleines, il ne peut, ni ne doit les rendre.

M. Rousseau passe ensuite aux alimens : suivons-le encore. Il ne trouve pas mauvais qu'on mene les enfans un peu par gourmandise. Il préfere ce

moyen à celui de la vanité , en ce que le premier est un appétit de la Nature , & le second un ouvrage de l'opinion , dépendant du caprice & sujet à mille abus. *La gourmandise , d'ailleurs , est la passion de l'enfance ; cette passion ne tient devant aucune autre ; à la moindre concurrence elle disparoît.* Pour flatter l'appétit des enfans , il ne s'agit pas d'exciter leur sensualité , mais seulement de la satisfaire ; & les choses du monde les plus communes peuvent mener à ce but. Les végétaux paroissent au Mentor d'Émile préférables à la viande. Il donne même pour certain que les grands mangeurs de viande sont cruels & féroces plus que les autres hommes. Nous n'avons garde de souscrire à cette maxime démentie par quantité d'exemples ; mais nous sommes charmés qu'elle ait occasionné la traduction admirable d'un morceau de Plutarque , où ce Philosophe justifie la doctrine de Pythagore. Au reste , à quelque sorte de régime qu'on assujettisse les enfans , il sera toujours bon , pourvu qu'on ne les accoutume qu'à des mets grossiers & simples. M. Rousseau

finit par le sens de l'odorat qu'il appelle
 celui de l'imagination. « Il a dans l'a-
 mour, dit-il, » des effets assez connus.
 » Le doux parfum d'un cabinet de toi-
 » lette n'est pas un piège aussi foible
 » qu'on pense ; & je ne sçais s'il faut
 » féliciter ou plaindre l'homme sage &
 » peu sensible que l'odeur des fleurs que
 » sa maitresse a sur le sein, ne fit ja-
 » mais palpiter ». Mais il convient
 qu'on ne peut tirer de ce sens un usage
 fort utile pour l'éducation.

Il est un sixième sens appelé le *sens-*
commun, moins, dit M. Rousseau, par-
 ce qu'il est commun à tous les hommes
 que parce qu'il résulte de l'usage bien
 réglé des autres sens, & qu'il nous in-
 truit de la nature des choses par le con-
 cours de toutes les apparences. Ce sixiè-
 me sens n'a point d'organe particulier ;
 il ne réside que dans le cerveau, & ses
 sensations purement internes, s'appel-
 lent perceptions ou idées. C'est l'art de
 les comparer entr'elles qu'on nomme
 raison humaine, & c'est la culture de
 cette raison qu'il réserve pour la suite
 de cet ouvrage.

Avant d'entrer dans une carrière
 nouvelle, M. Rousseau jette un moment

les yeux sur celle qu'il vient de parcourir. On a souvent ouï parler d'un homme fait ; il prétend considérer un enfant fait. Il amène en conséquence son Émile au milieu d'une assemblée de sages Spectateurs ; & là , par une récapitulation vive qui est toute en action , il rappelle la marche qu'il a tenue , & les heureux effets qu'il en a vu naître : c'est une constitution vigoureuse , un corps sain , des sens bien exercés , un esprit fermé à l'erreur , un cœur échappé au vice , une ame où une innocente joie fait briller une continuelle sérénité.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer un des derniers morceaux de ce volume où l'Auteur exprime le plaisir qu'on a de voir un enfant qui donne de grandes espérances. Nos Lecteurs nous sçauront sûrement gré de leur mettre sous les yeux un tableau si gracieux & si riant. « L'existence des êtres finis » est si pauvre & si bornée , que , » quand nous ne voyons que ce qui » est , nous ne sommes jamais émus. Ce » sont les chimères qui ornent les objets réels , & si l'imagination n'ajoute » un charme à ce qui nous frappe , le

» stérile plaisir qu'on y prend , se borne
 » à l'organe , & laisse toujours le cœur
 » froid. La terre , parée des trésors de
 » l'Automne , étale une richesse que
 » l'œil admire ; mais cette admiration
 » n'est point touchante ; elle vient plus
 » de la réflexion que du sentiment.
 » Au Printems , la campagne presque
 » nue n'est encore couverte de rien ;
 » les bois n'offrent point d'ombre ;
 » la verdure ne fait que poindre.
 » Le cœur est touché à son aspect. En
 » voyant ainsi renaître la Nature , on se
 » sent ranimer soi-même , l'image du
 » plaisir nous environne ; ces compa-
 » gnes de la volupté , ces douces lar-
 » mes toujours prêtes à se joindre à
 » tout sentiment délicieux , sont déjà
 » sur le bord de nos paupières ; mais
 » l'aspect des vendanges a beau être
 » animé , vivant , agréable , on le voit
 » toujours d'un œil sec ».

» Pourquoi cette différence ? C'est
 » qu'au spectacle du Printems , l'ima-
 » gination joint celui des saisons qui
 » le doivent suivre ; à ces tendres bour-
 » geons que l'œil apperçoit , elle ajoute
 » les fleurs , les fruits , les ombrages ,
 » quelquefois les mystères qu'ils peu-

» vent couvrir. Elle réunit en un point
 » destemps qui se doivent succéder, &
 » voit moins les objets comme ils se-
 » ront, que comme elle les desire, par-
 » ce qu'il dépend d'elle de les choisir.
 » En Automne au contraire, on n'a plus
 » à voir que ce qui est. Si l'on veut ar-
 » river au Printemps, l'Hyver nous ar-
 » rête, & l'imagination glacée expire
 » sur la neige & sur les frimats ».

Émile est parvenu à sa treizieme an-
 née. Il a passé les deux premieres par-
 ties de son enfance. Son corps est sain,
 vigoureux ; ses membres sont flexi-
 bles & agiles ; ses sens sont exercés ;
 son imagination a reçu, par le moyen
 des sensations, beaucoup d'idées sim-
 ples. Si son jugement a peu agi jus-
 qu'à présent, il n'est en proie à au-
 cune erreur ; & il est en état de re-
 cevoir toutes les vérités. Ses facultés,
 qui n'ont point été surchargées, ne
 sont cependant pas restées oisives. Le
 sage Mentor les a préparées de loin ;
 cependant Émile a encore peu de be-
 soins. Il ne connoît point les préju-
 gés & les fardeaux de la société ; les
 passions n'ont point fait entendre en-
 core leur cri dans son jeune cœur ; ses

forces surpassent donc de beaucoup & ses besoins & ses desirs. Que fera-t-il de cet excédent ? « Il jettera dans l'a-
 » venir , dit M. Rousseau , le superflu
 » de son être actuel. L'enfant robuste
 » fera des provisions pour l'homme
 » foible : mais il n'établira ses maga-
 » sins ni dans des coffres qu'on peut
 » lui voler , ni dans des granges qui
 » lui sont étrangères. Pour s'appro-
 » prier véritablement son acquis ,
 » c'est dans ses bras , dans sa tête ,
 » c'est dans lui qu'il le logera : voilà
 » donc le temps des instructions & des
 » études ».

Mais quelles Sciences le Gouverneur montrera-t-il à son Élève ? M. Rousseau observe que des connoissances qui sont à notre portée , les unes sont fausses , les autres sont inutiles , & les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être , lui paroît seul digne des recherches du Sage. Dans ce petit nombre il y a un ordre à mettre. Sera-ce celui que les Sciences peuvent avoir entr'elles , indépendamment de toute relation ? Non : ce sera celui que la

Nature présente dans les rapports que les Sciences ont avec nos sens ; c'est-à-dire , que l'on commencera par les connoissances dont les objets affectent premièrement nos sens. Qu'on transporte un homme dans une Isle déserte, la première connoissance que desirera cet homme , ce sera celle de son Isle. Le monde est l'Isle de l'enfant. La Terre qu'il habite , le Soleil qui l'éclaire ; voilà les premiers objets qui le frappent , & qu'il faut offrir à ses réflexions. La Géographie , & cette partie de l'Astronomie qui s'y trouve liée , sont conséquemment les premières Sciences qu'il faut lui faire entrevoir. Les livres , les sphères , les figures , les cartes ; tels sont les instrumens dont se servent leurs Maîtres ; on les proscriit ici. Émile n'aura point d'autres livres que les objets mêmes ; il ne verra les images , ni du Soleil , ni de la Terre : il verra le Soleil même , la Terre même. Il devinera, sans lecture , sans leçons , le cours de l'astre du jour ; son Mentor n'aura d'autre soin que d'arrêter ses sens sur les objets , de piquer sa curiosité par quelques réflexions courtes & comme jettées au ha-

fard , d'aider à ses méditations par quelques mots échappés ; & qui porteront à peine un demi-jour. En un mot Émile inventera la Science plutôt qu'il ne l'apprendra. Voici quelques exemples de cette méthode. M. Rousseau veut faire comprendre à son Élève le tour que le Soleil fait ou paroît faire en vingt-quatre heures autour de la Terre. Il le mène dans un endroit découvert à l'heure où cet astre se leve. Après avoir laissé causer Émile sur les montagnes & sur les objets voisins , il garde quelques momens le silence comme un homme qui rêve ; puis lui dit : *Je songe qu'hier au soir le Soleil s'est couché-là , qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire ?* Il n'ajoute rien de plus ; il ne répond pas même aux questions que l'enfant pourroit lui faire là-dessus ; il l'abandonne à ses réflexions , & à l'inquiétude qu'elles lui causeront ; cette inquiétude sera un moyen pour qu'il soit frappé plus sensiblement de l'objet , & qu'il le découvre avec plus de neteté.

Veut-on faire tomber les réflexions de l'Élève sur la marche annuelle du

Soleil : pour le mettre sur la route , il suffit de lui faire connoître la différence de l'Orient d'Été & de l'Orient d'Hyver. Qu'on se garde bien de lui dire le fait : mais qu'à la Saint Jean on lui fasse remarquer , comme en passant , le point de l'horison où le Soleil se lève par quelques objets faciles à reconnoître , comme un arbre , une montagne , un étang. Qu'à Noël on le mene dans le même lieu au point du jour : lorsque le Soleil paroîtra , pour peu qu'on ait préparé l'enfant , il ne manquera pas de crier : *Oh ! voilà qui est plaisant ! Le Soleil ne se leve plus à la même place ? Il y a donc un Orient d'Hyver.* Cette réflexion le met sur la route , & pour peu qu'on l'aide , elle le conduira au but. « En » général , conclut notre Auteur , ne » substituez jamais le signe à la chose , » que quand il vous est impossible de » la montrer : car le signe absorbe l'at- » tention de l'enfant , & lui fait ou- » blier la chose représentée ». Ici il indique en passant quelques vices de la sphère armillaire , qui est en effet remplie de défauts , & très-propre à jeter dans l'esprit des jeunes gens de

fausses notions dont la plupart ne reviennent plus.

La méthode de M. Rousseau donnera sans doute moins de connoissances, & plus difficiles à acquérir ; mais en récompense elles seront nettes, solides, constantes, & habitueront l'homme au premier de tous les devoirs, celui de penser par lui-même. Ces avantages ne valent-ils pas bien des idées en foule, mais entassées dans la mémoire, sans ordre, sans choix, sans liaison ; semblables aux feuilles de la Sybille que le moindre souffle dissipe ?

« Quand je vois un homme épris de
 » l'amour des connoissances, dit l'Au-
 » teur, se laisser séduire à leur char-
 » me, & courir de l'une à l'autre, sans
 » sçavoir s'arrêter, je crois voir un
 » enfant sur le rivage amassant des
 » coquilles, & commençant par s'en
 » charger ; puis tenté par celles qu'il
 » voit encore, en rejeter, en re-
 » prendre, jusqu'à ce que, accablé de
 » leur multitude, & ne sçachant plus
 » que choisir, il finisse par tout jeter,
 » & retourner à vuide. Boileau, dit-
 » il ailleurs, se vançoit d'avoir appris

» à Racine , à rimer difficilement :
» parmi tant d'admirables méthodes
» pour abréger l'étude des Sciences ,
» nous aurions grand besoin que quel-
» qu'un nous en donnât pour les ap-
» prendre avec effort ».

Toujours guidé par son principe ,
M. Rousseau avoue qu'il hait les li-
vres ; parce qu'ils apprennent à parler
de ce qu'on ne sçait pas. Mais il en faut
un : il voudroit qu'il offrît une situation
où tous les besoins naturels de l'hom-
me se montrassent d'une manière sen-
sible à l'esprit d'un enfant , & où les
moyens de pourvoir à ces mêmes be-
soins se développassent successivement
avec la même facilité. Ce livre mer-
veilleux , il se flatte de l'avoir trouvé.
Quel est-il ? *Robinson-Crusoé*. Le Hé-
ros de ce Roman seul dans son Isle ,
dépourvu de l'assistance de ses sem-
blables & des instrumens de tous les
Arts , pourvoyant cependant à sa sub-
sistance , à sa conservation , & se pro-
curant même une sorte de bien-être ;
voilà , dit notre Philosophe , un objet
intéressant pour tout âge. Il veut que
la tête en tourne à son Émile , qu'il

pense être Robinson , qu'il se figure être à sa place , qu'il s'occupe de toutes les ressources de ce Personnage imaginaire ; qu'il examine les moyens qu'il prit pour s'assurer une vie commode ; qu'il le contrôle ; qu'il s'imagine pouvoir faire mieux. Ces rêves le feront réfléchir sur le premier état des hommes & sur les Arts naturels : ceux-ci le conduiront aux Arts inventés dans la Société.

Rien n'est si important que de donner à l'Élève des notions justes sur tous les objets qu'on déploie à ses regards. Il faut donc en lui parlant des Arts de la Société , les lui faire apprécier. L'inutilité est presque toujours la mesure des degrés d'estime que l'on accorde : un Marchand de colifichets est bien plus honoré qu'un Laboureur. C'est sur leur utilité & leur indépendance que notre Sage veut qu'on les considère : ainsi un Agriculteur , un Charpentier , seront bien plus respectables aux yeux d'Émile , que les Artistes les plus fêtés de Paris. Il ne se bornera pas à une oisive vénération. On le menera dans les ateliers ; on lui fera manier les outils : il partagera

les travaux : il s'instruira bien mieux dans des boutiques que dans tous les livres du monde. Ce n'est là qu'un pas , son Mentor le menera bien plus loin.

Il faut vivre ; c'est la première instruction qu'on doit donner à son Élève. La naissance , la fortune , le crédit ; fragiles ressources ! Il faut donc se ménager des moyens qui soient au-dessus des caprices des hommes & des revers de la fortune. Enseigner les Sciences est , suivant M. Rousseau , une ressource incertaine , & qui laisse dans la dépendance , dans la triste nécessité de flatter un riche orgueilleux , & de former d'humiliantes intrigues. L'Agriculture n'ôte pas les craintes de manquer. L'ennemi , un voisin puissant , un procès peut enlever le champ que l'on cultive. Un métier est la seule ressource qui assure une subsistance innocente & tranquille. M. Rousseau enseigne donc un métier & un métier mécanique à son Élève , fût-il le fils d'un Prince. Si on lui parle du choix , tous les métiers lui paroissent honnêtes & bons , pourvû qu'ils ne supposent pas des qualités odieuses.

Cependant , comme la propreté est quelque chose de réel , il n'enseignera point à son Elève , des métiers où elle est blessée ; il voudra bien encore avoir égard à la santé , & écarter ceux qui sont excessivement pénibles. Il préférera ceux qui peuvent s'accorder avec la propreté , & où l'industrie & l'adresse se joignent aux travaux du corps ; tel est , à ce qu'il prétend , celui de Menuisier ; comme si celui qui dégrossit , scie ou rabote une pièce de bois , n'étoit pas exposé , par la fatigue de ce travail , à contracter une certaine mal propreté. Il permet encore à son Elève d'être un faiseur d'instrumens de Mathématiques , si son génie se dirige vers les sciences spéculatives. Mais ce ne sera pas en riant , ce ne sera pas en faisant venir des Maîtres chez eux , qu'Émile & son Gouverneur apprendront leur métier : ils iront une ou deux fois la semaine passer la journée entière chez le Maître ; ils se leveront à son heure : ils seront à l'ouvrage avant lui ; ils travailleront sous ses ordres , & après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille , ils retourneront coucher dans leurs lits durs.

Telle est à-peu-près la manière dont M. Rousseau élève son pupille jusqu'à l'âge de 15 ans. Il a commencé par exercer son corps & ses sens. Ensuite il a exercé son esprit & son jugement. Enfin il a réuni l'usage de ses membres à celui de ses facultés. Il en fait un être agissant & pensant : il va présentement , pour achever l'homme , en faire un être sensible ; c'est-à-dire , perfectionner la raison par le sentiment.

Émile est parvenu à son troisième lustre. C'est le temps critique de son Mentor. Les orages s'apprêtent ; les passions vont se présenter en foule. M. Rousseau remonte à l'origine des passions. Il les croit un don de la Nature qu'il est fou de vouloir anéantir. Leur principe est l'amour de soi , qui , transporté dans la Société , s'y change bientôt en amour-propre : celui-ci se nourrit de l'idée de comparaison ; il se préfère ; il veut être préféré ; il exige tyranniquement les prédilections. De là l'amour , l'amitié , la reconnoissance ; mais aussi de-là , l'envie , la haine , la vengeance. Notre Philosophe en conclut que ce qui rend l'homme

essentiellement bon , est d'avoir peu de besoins , & de ne pas se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant , c'est d'avoir beaucoup de besoins , & de tenir beaucoup à l'opinion.

La première passion , la plus dangereuse peut-être , celle qui doit exercer les premiers soins du Gouverneur , c'est cette douce émotion que son Élève va éprouver à la vue d'un sexe différent.

M. Rousseau a observé que ceux dont les voluptés avoient été précoces , étoient durs & même cruels. Au contraire , les hommes qui avoient conservé long-temps leur innocence , étoient chers à la Société , par les plus touchantes vertus. Il conseille donc , si l'on veut mettre l'ordre & la règle dans les passions naissantes , d'étendre l'espace durant lequel elles se développent. La pitié , cette vertu si douce pour ceux qui la sentent , si chère à ceux qui en sont les objets , doit être excitée la première. On la fera naître en présentant à l'Élève des hommes qui souffrent , en lui montrant des malheureux qui soupirent. Qu'on ne

dise point que c'est le rendre malheureux lui-même ; la pitié est sans doute accompagnée d'un sentiment de douleur ; mais cette douleur a quelque chose de délicieux que n'égale point toute cette gaieté, qui souvent n'est que le masque du trouble de l'ame. Cette théorie de la pitié est exposée ici avec autant de force que de vérité, & recueillie dans les trois maximes suivantes, qui, au reste, sont assez connues. *Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous ; mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.... On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.... La pitié qu'on a du mal d'autrui, ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.*

La Morale commence ; voici le temps d'apprendre à Emile à connoître les hommes auxquels il va s'attacher. Deux inconvéniens sont à craindre. Lui présenter la Société sous des couleurs favorables, c'est le tromper : la lui peindre telle qu'elle est, pleine d'impostures, de petiteesses & d'injusti-

tices, c'est risquer de lui rendre ses semblables odieux, & de faire de l'observateur un médisant, un satyrique. Pour lever ce double obstacle, montrons lui les hommes au loin, montrons-les dans d'autres temps, dans d'autres lieux, de sorte qu'il puisse voir la scène, sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'histoire, dont M. Rousseau fait un magnifique éloge. Sublime Science qui, écrite comme elle devoit l'être, seroit un cours pratique de Politique & de Morale ! Malheureusement ceux qui nous ont transmis les faits des hommes illustres, les ont souvent altérés. L'Auteur indique ici les principaux vices qu'il trouve dans cette Science. D'abord les Historiens ont presque toujours peint les hommes par leur mauvais côté : ils n'ont guères parlé que des Peuples illustrés par des vices. En second lieu, les faits changent de forme dans la tête de l'Écrivain ; ils se moulent sur ses intérêts, sur ses préjugés. Troisièmement, l'Historien juge trop ; il ne devoit que réciter. *Les faits !* s'écrie notre Philosophe : *eh ! que le Lecteur juge lui-même.* Thu-

cydide lui paroît le meilleur modèle dans cette partie. Quatrièmement, on ne tient registre que des faits sensibles & marqués ; mais on laisse échapper les causes lentes & progressives de ces faits. Enfin l'Histoire montre bien plus les actions que les hommes ; *elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis , dans leurs vêtemens de parade. Elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. C'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.* Plutarque est cité sur ce point comme un modèle : cette dernière règle est confirmée par un trait du grand Turene , bien propre en effet à dévoiler toute l'ame de ce Héros. Tels sont les vices de l'Histoire ; mais quel bien ne produira-t-elle pas , quand elle paroîtra avec ses véritables caractères ! Les hommes seront montrés tels qu'ils sont ; les passions dépouilleront leurs séduisantes amorces ; & les tyrans les plus heureux en apparence , paroîtront tels qu'ils sont , victimes infortunées de l'ambition satisfaite , & dévorés de noirs chagrins causés par leur propre grandeur.

Lorsqu'un jeune homme lit quelque

Histoire dont les évènements intéressent par le génie , les talens où les vertus de quelqu'éminent personnage , son ardente imagination le transporte dans le lieu , dans l'action ; il veut être , il se persuade qu'il est le grand homme dont il médite les faits. M. Rousseau défend à son Émile cette noble émulation ; « s'il arrive une seule fois , » dit-il , que , dans ces paralleles , il » aime mieux être un autre que lui , » cet autre fût-il Socrate , fût-il Ca- » ton , tout est manqué ; celui qui » commence à se rendre étranger à » lui-même , ne tarde pas à s'oublier » tout à-fait ». Il faut avouer que ce système suppose dans l'Élève un fond prodigieux d'orgueil ; mais pour le réfréner , notre Philosophe a des moyens ; il emploiera l'expérience ; il exposera son Élève à devenir le jouet des gens habiles , la dupe des fripons , la victime des flatteurs. Ces épreuves mortifiantes réprimeront bien la vanité ; & , pour la frapper encore davantage , il fera lire à son Émile l'Apologue du Corbeau & du Renard ; voilà le temps de montrer des fables ; c'est lorsqu'on est tombé dans la faute , qu'il

faut des images qui en fassent sentir les malheurs.

M. Rousseau continue à développer les regles de conduite, & la maniere d'inspirer à la Jeunesse les vertus sociales. On ne peut qu'applaudir à la sagesse des méthodes qu'il indique, & à la vérité des principes qu'il établit : voici cependant un trait qui nous étonne. Il suppose qu'Émile reçoit un soufflet d'un brutal, ou même un démenti de la part d'un ivrogne : il prononce, en termes couverts à la vérité, qu'Émile doit tuer l'agresseur, non en se battant avec lui ; ce seroit une folie ; mais en l'assassinant. La raison qu'il apporte, c'est que l'honneur des Citoyens ne doit pas être à la merci d'un brutal. Premièrement, il est au moins très-douteux que l'homme ait le droit d'ôter jamais la vie à son semblable dans d'autres cas que celui d'une légitime défense. Mais la conservation de l'honneur lui donnât-elle ce funeste privilège, ce ne seroit jamais qu'en faveur de l'honneur réel, & jamais de l'honneur faux, factice, imaginé bisarrement par un stupide vulgaire. Or l'honneur réel peut-il être blessé par la bru-

talité d'un coquin, d'un ivrogne ? Un soufflet, un démenti, peuvent-ils flétrir, dans l'esprit des honnêtes gens, un Citoyen qui les souffre injustement ? Certainement ils ne déshonorent que celui qui les donne. Quelques misérables pourront mésestimer celui qui reçoit cette injure ; mais le triste plaisir de mériter l'estime de gens semblables, vaut-il que l'on commette le crime réel de tremper ses mains dans le sang d'un homme ? Le méprisable empire de l'opinion coûtera donc la vie aux hommes ! Il est bien étonnant qu'une maxime si fautive & si cruelle ait échappé à un *ami de l'Humanité*.

La Morale mène à la Métaphysique ; M. Rousseau examine le sentiment de Locke, qui veut que l'on commence par l'étude des Esprits, & qu'on passe ensuite à celle des corps : il regarde cette méthode comme celle de la superstition, des préjugés & de l'erreur. Il prouve que les enfans ne peuvent avoir aucune idée des Esprits, & que vouloir les leur faire entendre, c'est ou perdre son temps ou en faire des fous. Cette recherche le mène à une

question plus importante où il s'agit de l'Être suprême. Il veut qu'on en recule les notions fort tard ; il croit cette précaution l'unique moyen pour inspirer le respect & l'amour dûs à l'Auteur du monde. Enfin il se demande dans quelle Religion il élèvera Émile. *Nous ne l'aggrégerons*, répond-il, *ni à celle-ci, ni à celle-là ; nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.* Nous l'avons déjà dit, nous ne toucherons point à ce vénérable objet : nous laissons le soin de défendre la cause de la Religion au zèle de ces illustres Magistrats qui l'ont entrepris, & aux plus augustes Loix à la venger : de respectables Ministres des Autels, destinés à veiller sur ses droits ; des Corps éclairés, qu'on regarde comme les dépositaires de la pureté de la Doctrine, ont fait entendre leur voix ; ç'en est assez pour nous ; il est impossible de ne point adhérer à tout ce qu'ils ont dit. Heureux l'Auteur, si, lorsqu'il parle de la Religion, il se fût borné à nous présenter des morceaux tels que celui que nous allons citer !

« Je

« Je vous avoue aussi que la majesté
 » des Écritures m'étonne, la sainteté
 » de l'Évangile parle à mon cœur.
 » Voyez les livres des Philosophes :
 » avec toute leur pompe, qu'ils sont
 » petits près de celui-là ! Se peut-il
 » qu'un livre, à la fois si sublime & si
 » simple, soit l'ouvrage des hommes ?
 » Se peut-il que celui dont il fait l'his-
 » toire ne soit qu'un homme lui-même ?
 » Est-ce là le ton d'un Enthouaste ou
 » d'un ambitieux Sectaire ? Quelle
 » douceur, quelle pureté dans ses
 » mœurs ! Quelle grace touchante dans
 » ses instructions ! Quelle élévation
 » dans ses maximes ! Quelle profonde
 » sagesse dans ses discours ! Quelle pré-
 » sence d'esprit, quelle finesse & quelle
 » justesse dans ses réponses ! Quel em-
 » pire sur ses passions ! Où est l'homme,
 » où est le Sage qui sçait agir, souffrir
 » & mourir sans foiblesse & sans of-
 » tentation ? ... Quels préjugés, quel
 » aveuglement ne faut-il point avoir
 » pour oser comparer le fils de Sophro-
 » nisque au fils de Marie ! Quelle dif-
 » fance de l'un à l'autre ! Socrate mou-
 » rant sans douleur, sans ignominie,

» soutint aisément jusqu'au bout son
» personnage, & si cette facile mort
» n'eût honoré sa vie, on douteroit si
» Socrate, avec tout son esprit, fut
» autre chose qu'un Sophiste. Il in-
» venta, dit-on, la Morale. D'autres,
» avant lui, l'avoient mise en pratique;
» il ne fit que dire ce qu'ils avoient
» fait; il ne fit que mettre en leçons
» leurs exemples. Aristide avoit été
» juste, avant que Socrate eût dit ce
» que c'étoit que Justice; Léonidas
» étoit mort pour son pays, avant que
» Socrate eût fait un devoir d'aimer la
» Patrie; Sparte étoit sobre, avant que
» Socrate eût loué la sobriété: avant
» qu'il eût défini la vertu, la Grèce
» abondoit en hommes vertueux. Mais
» où Jésus avoit-il pris chez les siens
» cette Morale élevée & pure, dont
» lui seul a donné les leçons & l'exem-
» ple? Du sein du plus furieux fana-
» tisme la plus haute sagesse se fit en-
» tendre, & la simplicité des plus hé-
» roïques vertus honora le plus vil de
» tous les Peuples. La mort de Socrate
» philosopant tranquillement avec ses
» amis, est la plus douce qu'on puisse

» desirer ; celle de Jésus expirant dans
 » les tourmens , injurié , raillé , maudit
 » de tout un Peuple , est la plus horri-
 » ble qu'on puisse craindre. Socrate, pre-
 » nant la coupe empoisonnée , bénit
 » celui qui la lui présente & qui pleu-
 » re ; Jésus au milieu d'un supplice af-
 » freux prie pour ses bourreaux achar-
 » nés. Oui , si la vie & la mort de So-
 » crate sont d'un Sage , la vie & la mort
 » de Jésus sont d'un Dieu ».

A côté des vérités les plus sublimes, on voit dans *Émile* des erreurs bien humiliantes pour l'esprit humain. Qui pourroit imaginer qu'une même ame eût enfanté les unes & les autres ? L'analyse du Théisme dans cet Ouvrage , est peut-être , en ce genre , ce qu'il y a de plus éloquent & de plus fortement raisonné ; mais le coloris de ce beau tableau est défiguré par des ombres qu'on n'auroit pas dû attendre d'une main aussi sçavante que celle du Peintre qui l'a si fortement dessiné. Essayons d'abord de la présenter par son beau côté , pour l'examiner après dans ce qu'il y a de répréhensible.

On peut reprocher aux Philosophes anciens & modernes , d'avoir voulu

toujours exclure Dieu de la formation du Monde , & de l'avoir expliquée par les bisarres systêmes de force , de chances , de fatalité , de nécessité , d'atômès , de monde animé , de matière vivante , de matérialisme de toute espèce. Toutes ces absurdités que les Anciens avoient épuisées , avant d'en venir à l'Être des Êtres , pour trouver en lui le dénouement de leurs difficultés sur l'origine du Monde , sont encore répétées de nos jours , à la honte de la raison , par de prétendus Philosophes , qui , croyant qu'eux seuls sont éclairés , vrais , de bonne-foi , nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes , en nous les donnant pour les vrais principes des choses. M. Rousseau n'a pas donné dans cet écueil de l'incrédulité moderne ; mais par une progression d'idées que la raison avoue , il s'est élevé à la connoissance de l'Être suprême.

Comme le scepticisme de nos jours a répandu des doutes sur les vérités les plus évidentes , notre Auteur a cru devoir descendre jusques dans lui-même , pour s'assurer de son existence & de celle de l'Univers , afin que ces deux

vérités incontestables lui servissent comme de degrés pour arriver à Dieu. En se repliant sur ses sensations, qui le forcent d'acquiescer à son existence, & trouvant en lui la faculté de les comparer, il se sent doué d'une force active qu'il ne sçavoit pas avoir auparavant; où commence son activité, commence son intelligence. La faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. On chercheroit en vain cette force intelligente dans l'être purement sensitif. Cet être sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux: mais n'ayant aucune force pour les relier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point. L'homme n'est donc pas simplement un être sensitif & passif; &, quoi qu'en dise un livre trop vanté, il peut prétendre à l'honneur de penser.

C'est encore une des rêveries de la Philosophie moderne de donner une sorte de vie, je ne sçais quelle sensation sourde aux molécules. Elle est venue à bout de se former une idée de la

matière sentante , sans avoir des sens. Comme il n'y a qu'elle seule qui ait ce bonheur-là , il est impossible de la combattre sur cette idée , auprès de laquelle tous les mystères de la Religion ne sont rien pour l'incompréhensibilité , quoiqu'elle refuse de les adopter. . . . Cet Univers visible est pour M. Rousseau une matière éparlée & morte , qui n'a rien dans son tout de l'union , de l'organisation , du sentiment commun des parties d'un corps animé , puisqu'il est certain que nous , qui sommes parties , ne nous sentons nullement dans le tout. Il en infère que le Monde n'est pas un grand animal qui se meuve de lui-même , mais qu'il a de ses mouvemens quelque cause étrangère à lui. Les loix constantes auxquelles il est assujetti , ne suffisent point pour expliquer la marche de l'Univers. « Descartes , avec des dez , » formoit le Ciel & la Terre ; mais il ne » put donner le premier branle à ces » dez , ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement » de rotation. Newton a trouvé la loi » de l'attraction ; mais l'attraction seule

» réduiroit bientôt l'Univers en une
 » masse immobile ; à cette loi , il a
 » fallu joindre une force projectile
 » pour faire décrire des courbes aux
 » corps célestes. Que Descartes nous
 » dise quelle loi physique a fait tour-
 » ner ses tourbillons ; que Newton
 » nous montre la main qui lança les
 » planètes sur la tangente de leurs or-
 » bites ».

L'action & la réaction des forces de la Nature agissant les unes sur les autres , décèlent nécessairement une volonté qui a imprimé le mouvement à cet Univers ; autrement on se perdrait dans une progression de causes à l'infini , qui se réduit à n'en point supposer du tout. Voilà donc un premier dogme , ou un premier article de foi. Mais comment ma volonté produit-elle une action physique & corporelle ? Je n'en fais rien ; mais j'éprouve en moi le même avantage du côté de la matière , que je ne sçautois concevoir productrice du mouvement. D'ailleurs , le mouvement ne lui est point essentiel , puisqu'il en seroit inséparable , qu'il y seroit toujours en même degré , toujours le même dans chaque portion

de matière, qu'il seroit incommunicable, & que se portant à la fois dans tous les sens, il se détruiroit lui-même. Quel Monde pourroit résulter d'une force aveugle répandue dans toute la Nature ?

Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon de certaines loix, me montre une intelligence. Donc cet Être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire ? Non-seulement dans les Cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'empotte le vent. On ne craint pas d'insulter à notre raison en nous disant que le hasard, avant de produire ce Monde, en a ébauché une infinité d'autres dans la durée infinie des temps ; que vrai-semblablement il s'est formé d'abord des estomachs sans bouches ; des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espèce, qui ont péri faute de pouvoir se conserver. Mais pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus nos regards ? Quand nous nous récrions sur

l'impossibilité que l'harmonie frappante de cet Univers soit l'ouvrage du hasard, on nous répond que la difficulté de l'évènement est compensée par la quantité de jets. Nous sommes si convaincus de l'ineptie de cette réponse, que, si l'on venoit nous dire que des caractères d'Imprimerie, jettés au hasard, ont donné l'*Enéide* toute arrangée, nous ne daignerions point faire un pas pour aller vérifier ce mensonge.

« Que d'absurdes suppositions pour dé-
 » duire toute cette harmonie de l'aveu-
 » gle mécanisme de la matiere mue
 » fortuitement ! Ceux qui nient l'unité
 » d'intention qui se manifeste dans les
 » rapports de toutes les parties de ce
 » grand tout, ont beau couvrir leur
 » galimathias d'abstractions, de coor-
 » dinations, de principes généraux,
 » de termes emblématiques; quoi qu'ils
 » fassent, il m'est impossible de con-
 » cevoir un systême d'êtres si cons-
 » tamment ordonné, que je ne con-
 » çoive une intelligence qui l'ordonne.
 » Il ne dépend pas de moi de croire
 » que la matiere passive & morte a pu
 » produire des êtres vivans & sentans,
 » qu'une fatalité aveugle a pu pro-

» duire des êtres intelligens , que ce
» qui ne pense point a pu produire des
» êtres qui pensent ».

Que conclure de tout ceci ? Que le Monde est donc gouverné par une volonté puissante , sage & conséquemment bonne. Mais le désordre moral qui nous présente les hommes dans le cahos ; tandis que le concert règne entre les élémens , ne semble-t-il pas contredire cette idée de *bonté* que nous donnons à l'Être puissant & sage ? Loin de conclure rien de pareil de ces contradictions apparentes , l'Auteur en tire au contraire les sublimes idées de l'âme , qui n'avoient point jusques-là résulté de ses recherches. Il se convainc , en méditant sur la nature de l'homme , qu'il est impossible qu'il soit un être simple ; cet être ne pouvant rendre raison de ces mouvemens divers , qui tantôt l'élèvent à l'étude des vérités éternelles , à l'amour de la justice & du beau moral , & tantôt le font descendre en lui-même , & l'affervissent à l'empire des passions : il y a donc en lui deux substances , l'une étendue & divisible , l'autre immatérielle & pensante. « Il n'y a ni mouve-

» ment, ni figure qui produise la ré-
 » flexion : quelque chose en toi cher-
 » che à briser les liens qui le com-
 » priment : l'espace n'est pas ta mesure,
 » l'Univers entier n'est pas assez grand
 » pour toi ; tes sentimens, tes desirs,
 » ton inquiétude, ton orgueil même,
 » ont un autre principe que ce corps
 » étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Si l'homme étoit libre de ne pas vouloir son propre bien, & de vouloir son mal, sa liberté dégénéreroit alors de ce qu'elle doit être. En quoi consiste-t-elle donc ? En cela même qu'il ne peut vouloir que ce qui lui est convenable, ou qu'il estime tel, sans que rien d'étranger à lui le détermine. S'ensuit-il qu'il ne soit pas son maître, parce qu'il n'est pas le maître d'être un autre que lui ? L'homme, dites-vous, abuse de sa liberté : mais pour l'en empêcher, falloit-il l'en priver ? On eût ôté à ses actions la moralité qui les annoblit, & à lui-même son droit à la vertu : on eût mis de la contradiction dans notre nature, & donné le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire. Quoi !

pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête ?

La vertu répand un certain charme délicieux sur ce qu'il y a de bon & d'honnête dans nos actions ; mais si toute sa récompense étoit en elle-même, elle ne pourroit se soutenir contre les attraits de la volupté, ni contre l'impétuosité des passions. « La vertu, dit-
» on, est l'amour de l'ordre : mais cet
» amour peut-il donc, & doit-il l'em-
» porter en moi sur celui de mon bien-
» être ? Qu'ils me donnent une raison
» claire & suffisante pour le préférer.
» Dans le fond, leur prétendu principe
» est un pur jeu de mots ; car je dis
» aussi moi, que le vice est l'amour de
» l'ordre, pris dans un sens différent.
» Il y a quelque ordre moral par-tout
» où il y a sentiment & intelligence.
» La différence est, que le bon ordon-
» ne par rapport au tout, & que le
» méchant ordonne tout par rapport à
» lui. Celui-ci se fait le centre de toutes
» choses ; l'autre mesure son rayon, &
» se tient à la circonférence. Alors il
» est ordonné, par rapport au centre

» commun , qui est Dieu ; par rapport
 » à tous les cercles concentriques , qui
 » sont les créatures. Si la Divinité n'est
 » pas , il n'y a que le méchant qui rai-
 » sonne , le bon n'est qu'un insensé.

» La loi naturelle est la règle in-
 » flexible à laquelle , si nous voulons
 » remplir notre destination sur la terre ,
 » nous devons plier toutes nos actions.
 » Mais quel en est l'interprète ? La confi-
 » science. Elle est la voix de l'âme , ainsi
 » que les passions sont la voix du corps ;
 » ou plutôt elle est à l'âme ce que l'inf-
 » tinct est au corps ; qui la suit , obéit
 » à la Nature , & ne craint point de s'é-
 » garer.

· Pour ne pas nous tromper ici sur le
 mot de *Conscience* , il est bon d'obser-
 ver que M. Rousseau la confond avec
 le sentiment moral , qui n'est autre
 qu'un principe inné de justice & de
 vertu , sur lequel , malgré nos propres
 maximes , nous jugeons nos actions &
 celles d'autrui comme bonnes ou mau-
 vaises. Par cela même qu'il est inné ,
 il est antérieur à nos idées acquises. Il
 nous est tout aussi naturel que l'amour
 de nous-mêmes. « Jetez les yeux sur

» toutes les Nations du monde ; parcou-
» rez toutes les histoires : parmi tant de
» cultes inhumains & bisarres , parmi
» cette prodigieuse diversité de mœurs
» & de caractères , vous trouverez par-
» tout les mêmes idées de justice &
» d'honnêteté , par-tout les mêmes no-
» tions du bien & du mal. L'ancien Pa-
» ganisme enfanta des Dieux abomina-
» bles qu'on eût punis ici-bas comme
» des scélérats , & qui n'offroient pour
» tableau du bonheur suprême , que des
» forfaits à commettre , & des passions
» à contenter. Mais le vice , armé d'une
» autorité sacrée , descendoit en vain
» du séjour éternel : l'instinct moral le
» repoussoit du cœur des humains. En
» célébrant les débauches de Jupiter ,
» on admiroit la continence de Xéno-
» crate ; la chaste Lucrece adoroit l'im-
» pudique Vénus ; l'intrépide Romain
» sacrifioit à la Peur : il invoquoit le
» Dieu qui mutila son père , & mouroit
» sans murmure de la main du sien :
» les plus méprisables Divinités furent
» servies par les plus grands hommes.
» La sainte voix de la Nature , plus
» forte que celle des Dieux , se faisoit

» respecter sur la terre , & sembloit re-
 » léguer dans le Ciel le crime avec les
 » coupables ».

L'Auteur d'Émile s'étant proposé d'établir le Théisme sur la ruine de la Religion révélée , il est bien étonnant que , par rapport à ce même Théisme , il ait donné sur lui tant de prise à ses adversaires , tant du côté du dogme que du côté de la morale. Il est un grand exemple de la nécessité de la révélation pour rétablir la Religion naturelle dans sa splendeur primitive , puisque , dans le sein du Christianisme , il a méconnu les vérités les plus importantes de cette même Religion dont il est le sectateur. Par ses doutes téméraires , il a donné atteinte à l'unité & à la puissance de Dieu ; il a fait injure à sa Providence en lui faisant refuser aux hommes les lumières dont ils ont besoin pour le connoître ; & à sa sainteté , en lui faisant récompenser en eux l'oubli où il les laisse de lui-même. Il a détruit en partie le droit de la Nature , en le fondant uniquement sur le besoin naturel au cœur humain , & en donnant pour base à la justice humaine l'amour des hommes dérivé de l'amour

de soi ; en tant que par cet amour la force d'une ame expansive nous identifie avec nos semblables, & que nous sentant, pour ainsi dire, en eux, c'est pour ne pas souffrir nous-mêmes, que nous ne voulons pas qu'ils souffrent. Il fait de l'hypocrisie une vertu ; &, contre la défense de la loi naturelle, il recommande la vengeance ; &, ce qui doit étonner, c'est qu'il ne la couvre pas même du faux point d'honneur ; il ne tient qu'à ses Lecteurs d'entendre ce qu'il dit de la permission que donne la loi de se défaire de son ennemi par un lâche assassinat.

Après tant d'erreurs en fait de dogme & de moral^e, comment a-t-il pu avancer qu'il ne peut tirer d'une doctrine positive aucun dogme utile à l'homme ; & honorable à son Auteur, qu'il ne puisse tirer sans elle du bon usage de ses facultés ? Comment a-t-il pu se persuader que les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule ? Mais afin qu'on ne nous accuse point de calomnier ici la doctrine de M. Rousseau, nous allons puiser dans ses propres écrits toute la preuve de nos accusations, & nous nous servirons

contre lui de ses armes pour le mieux combattre.

On lit Tome III. (pag. 61) , ces mots : *je crois donc que le Monde est gouverné par une volonté puissante & sage ; je le vois , ou plutôt je le sens , & cela m'importe à sçavoir : mais ce même Monde est-il éternel , ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choses ? Y en a-t-il deux , ou plusieurs , & quelle est leur nature ? Je n'en fais rien , & que m'importe ?*

Ce scepticisme par rapport à la création & à l'unité de Dieu , ne figure-t-il pas bien dans un traité de Religion naturelle ? Du principe que pose M. Rousseau , qu'il ne sçait pas *si le Monde est éternel ou créé* , il résulte qu'il doit douter s'il n'existe point lui-même avec le Monde , nécessairement & en vertu de son essence , & par conséquent si l'éternité , l'indépendance , l'immensité , l'infinité , toutes propriétés qui coulent de la nécessité d'exister , ne lui sont pas essentielles. Et comme tout être qui existe en vertu de sa nature , ne reconnoît rien qui le limite dans ses perfections , pas même sa nature qui s'identifie avec l'existence , il doit douter s'il ne possède pas dans un degré

infini les attributs physiques & moraux qui constituent son essence. Si en vertu de son existence nécessaire, il est éternel, immense, indépendant, pourquoi ne seroit-il pas infiniment intelligent, sage & puissant ? Sur quoi peut être fondé le bel éloge que fait l'Auteur de l'illustre Clarke, qu'il nous représente comme éclairant le monde, après tant de Philosophes qui l'avoient aveuglé, annonçant enfin l'Être des Êtres & le dispensateur des choses, si ce n'est sur la vérité de son système ? Or ce système, selon lui, si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, & en même-temps si frappant, si lumineux, si simple, établit de la manière la plus solide la création & l'unité de Dieu.

On lit Tome II. (pag. 342), ce qui suit : *ce mot Esprit n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé Voilà pourquoi tous les Peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Esprit, de Trinité, de Personnes, sommes pour la plupart de vrais Anthropomorphites, (ibid. p. 344). Le Po-*

lythéisme a été la première Religion des hommes , & l'Idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un seul Dieu que quand , généralisant de plus en plus leurs idées , ils ont été en état de remonter à une première cause ; de réunir le systême total des Êtres sous une seule idée , & de donner un sens au mot substance, lequel est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu , est donc nécessairement Idolâtre , ou du moins Anthropomorphite , (*ibid.* pag. 450). Le Philosophe qui ne croit pas , a tort , parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la Religion Chrétienne , que croit-il ? (*ibid.* pag. 346.) Les idées de création , d'annihilation , d'ubiquité , d'éternité , de toute puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont , & qui n'ont rien d'obscur pour le Peuple , parce qu'il n'y comprend rien du tout , comment se présenteront-elles dans toute leur force , c'est-à-dire , dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premières opé-

rations des sens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ?

Que prétend M. Rousseau en élevant sur la connoissance du vrai Dieu des difficultés inaccessibles à tous autres qu'à des Philosophes qui ont cultivé leur raison ? Est-ce qu'on ne sçauroit croire en Dieu, si l'on n'a pas beaucoup d'esprit ? Néanmoins il bénit le Ciel de ce que, sans l'appareil effrayant de la Philosophie, nous avons des principes sûrs pour régler nos mœurs, & des sentimens convenables à notre nature ; enfin de ce que, dispensés de consumer notre vie à l'étude de la Morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans le dédale immense des opinions humaines.

Si nous sommes tous, ainsi que le prétend M. Rousseau, de vrais Anthropomorphites, pourquoi, lorsque cette hérésie s'éleva au quatrième siècle, fit-elle une si grande sensation dans l'Église, & fut-elle condamnée avec tant d'éclat ? Il assure que le Polythéisme a été la première Religion des hommes. Si l'on consulte la plus ancienne des Histoires, on y voit l'origine du genre-

humain : on y trouve le Théisme dicté aux premiers hommes par celui qui est l'objet du Théisme : de-là , par une suite de générations bien liée , on passe aux Fondateurs d'une famille , d'une société , d'une Nation Théiste ; d'une Nation , qui a transmis cette doctrine pure , qu'elle reçut de ses ancêtres , jusqu'à la postérité la plus reculée , & dont les Annales ont été en tout temps dépositaires des principes du Théisme , & inséparables de ces principes. Histoire pour Histoire , celle de Moÿse mérite certainement la préférence sur les écrits d'Hérodote , de Diodore de Sicile , en y joignant même *quidquid Gracia mendax audet in historiâ*. Nul de ces Écrivains ne remonte dans la haute Antiquité : ils se perdent tous dans les temps fabuleux , vuide immense que les Grecs ont rempli d'une infinité de rêveries : ils y ont peint des Dieux , des Déeses , des Héros , Auteurs de leur race , faute d'y trouver des hommes dont ils pussent écrire l'Histoire ; mais ici nous voyons un heureux accord entre l'Histoire & les enseignemens de la raison : ces deux sources de nos connoissances se réunissent ; au-

lieu que chez M. Rousseau elles sont toujours en opposition.

En effet, si l'on pose pour principe que le Polythéisme a été la première Religion des hommes, & l'Idolâtrie leur premier culte, c'est une conséquence nécessaire que l'homme n'est pas sorti des mains de Dieu; & ainsi l'on ne sçautoit éviter d'admettre la supposition absurde des Athées sur le progrès à l'infini des générations des hommes, ou sur la formation des premiers hommes & des premiers animaux qu'on prétendroit produits dans le temps, du limon de la terre échauffée par le Soleil. Cette cruelle alternative conduit directement à l'Athéisme dont elle est l'écueil.

En supposant que Dieu ait créé le premier homme, a-t-il pu le créer dans le même état où M. Rousseau considère les Sauvages dans son discours *sur l'inégalité des conditions*, c'est-à-dire, séquestrés de toute société dès leur enfance, & conséquemment privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes? Or il est d'une impossibilité par lui-même démontrée, que de pareils Sauvages

puissent jamais élever leurs réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. Ce n'est donc pas un pareil homme que Dieu créera. Il le créera en société, c'est-à-dire, avec une compagne. S'en reposera-t-il sur eux-mêmes pour le développement de leurs facultés ? Il s'écoulera des siècles avant qu'ils parviennent à penser quelque chose de raisonnable. On peut consulter la première partie du discours déjà cité sur l'état naturel de l'esprit humain & sur la lenteur de ses progrès. Comme l'esprit humain n'arrive jamais à la vérité qu'à travers les erreurs ou les inconséquences, on peut supposer qu'ils seront plongés long-temps dans la barbarie & dans la superstition la plus grossière. Si la destination visible de l'homme est de connoître & d'aimer l'Auteur de son existence ; sera-t-il exposé à manquer cette destination, à ressembler aux animaux brutes, ou à croupir éternellement dans l'ignorance & dans l'erreur ?

Le Déisme doit sa naissance aux révolutions arrivées dans la Religion par différentes sectes. Les Linguinaires Ana-

baptistes , pères de ces Quakers pacifiques dont la Religion a été tant tournée en ridicule , & dont on a été forcé de respecter les mœurs; les Arméniens , les Sociniens , au nom près de Chrétiens , qu'ils ont conservé , n'ont rien retenu des dogmes de Jésus Christ, qu'ils s'accordent tous à regarder comme un homme à qui Dieu a daigné donner des lumières plus propres qu'à ses contemporains. Si on les en croit , les dogmes qu'on a tirés de l'Écriture sont des subtilités de Philosophie dont on a enveloppé des vérités simples & naturelles. Au milieu de tant de sectes publiques , dans lesquelles le Christianisme est malheureusement partagé , une multitude d'hommes plus attachés à Platon qu'à Jésus - Christ , plus Philosophes que Chrétiens , fatigués de tant de disputes qui déshonorent la Religion , ont rejeté témérairement la révélation divine. Sans établir ni secte , ni société ; sans s'élever contre aucune Puissance , ils s'étendent par-tout , & paroissent respecter dans tous les pays la Religion nationale ; semblables en cela aux Philosophes ,

phes , qui se mêloient avec la foule dans les temples de Dieu , & auto-
 foient par leur présence les superstitions
 populaires. L'Angleterre , dit-on , est
 de tous les pays du Monde celui où
 cette Religion , ou plutôt cette Philo-
 sophie , a jetté , avec le temps , les racines
 les plus profondes ; ce qu'il y a , au
 moins , de certain , c'est que cette Isle a
 produit elle seule plus de livres en fa-
 veur du Déisme , que tous les autres
 pays ensemble. Comme c'est la Reli-
 gion de ceux qui se disent Philosophes,
 il n'est pas étonnant qu'on attache une
 certaine gloire à la professer. Il est si
 beau de ne pas penser comme le vul-
 gaire , qu'il seroit étonnant que M.
 Rousseau , qui voudroit presque ne pas
 penser comme les Philosophes , pensât
 comme ceux qui en sont méprisés.
 Voyons quelle tournure philosophique
 il a donné à ses idées sur la Religion
 révélée.

Commençons par réduire à quel-
 ques articles les raisonnemens par les-
 quels il a attaqué la révélation ; nous
 examinerons ensuite si , dépouillés de
 l'éloquence qu'il leur prête , ils ont la

solidité qu'il a cru leur donner comme Philosophe. Voici ces articles : *la possibilité & la nécessité de la révélation ; les caractères de la révélation ; les moyens de connoître la révélation ; les miracles & les prophéties ; la doctrine révélée ; l'intolérantisme que professe la Religion Chrétienne.*

Possibilité & nécessité de la révélation.
 Vous ne voyez, dit-il, dans mon exposé que la Religion naturelle ; il est bien étrange qu'il en faille une autre. Par où connoîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumières qu'il donne à mon esprit, & se^{nt} les sentimens qu'il inspire à mon cœur ? Quelle pureté de Morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son Auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la Société, & pour mon propre avantage aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte qui ne soit pas une

conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le Spectacle de la Nature ; écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux , à notre conscience , à notre jugement ?

Non , sans doute , si vous prétendez renfermer votre croyance dans le cercle étroit de vos lumières naturelles. Qui êtes-vous , ô Philosophe ! pour vous imaginer atteindre par la raison tout ce que Dieu peut vous enseigner , soit sur la nature divine & ses perfections infinies , soit sur l'état primitif ; présent ou futur du genre-humain, soit sur les conseils de la divine Providence à l'égard des hommes ? Concentré dans vous même , pouvez-vous , avec un instrument aussi foible que votre esprit , connoître toutes les vertus qui sont possibles à l'homme avec le secours de Dieu , mesurer tous les degrés de vertu auxquels ce même secours le peut élever , connoître tous les motifs qui peuvent lui inspirer l'enthousiasme de la vertu , & toutes les manières de la faire passer dans ses actions ? La Religion Chrétienne

offre à notre foi un systême de croyance bien supérieur à notre foible & tremblante lumière , un systême que l'homme n'auroit jamais inventé , & nécessaire à la réparation du genre humain , qui , par le péché , étoit déchu du premier état où il avoit été créé ; systême qui , ratifiant tout ce que la Religion & la loi naturelle disent à nos esprits , élève sur elles un ordre de vérités entièrement inconnues à la raison , par rapport aux objets les plus importans , tels que la Nature incompréhensible de Dieu , sa Providence & son amour pour les hommes , & les forces surnaturelles dont ils sont doués pour remplir leur sublime destination. Pour avoir droit de mépriser ce systême de croyance , il faudroit au moins pouvoir le renverser.

Il est un seul livre , dit ensuite M. Rousseau , ouvert à tous les yeux ; c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime livre que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire , parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une Isle déserte ,

quand je n'aurois pas vu d'autre homme que moi, que je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du Monde ; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le sçavoir des hommes m'apprendra de plus ? A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître.

Ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne lui fait pas dire par un autre homme, il le dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Quand M. Rousseau écrivoit ceci, il n'avoit pas alors le même intérêt qui lui faisoit dire dans un autre endroit, que l'esprit des enfans, avant l'âge de quinze ans, étoit incapable des opérations nécessaires pour connoître la Divinité, quelque instruction qu'il reçût d'ailleurs d'un sage & habile

Gouverneur. Une contradiction de plus ou de moins dans son livre n'est pas grand'-chose. Mais ce qu'il importe d'observer , c'est qu'il contredit l'expérience de tous les siècles , témoins irrécusables des cultes odieux & insensés qu'ont suivi toutes les Nations , avant qu'elles marchassent à la lumière de la vraie révélation ; l'exemple des Philosophes même , qui , avec toute l'ostentation de leur sçavoir , n'ont pas été plus sages. Il lui est d'ailleurs impossible , dans son système , de rendre raison de ce penchant par qui tous les Peuples ont été entraînés à adopter des révélations prétendues , qu'on leur présentoit comme divines. Les Philosophes Payens les plus distingués ont été bien éloignés de donner autant que lui à la raison ; & quand ils ne le diroient pas , leurs erreurs monstrueuses le disent assez pour eux. M. Rousseau nous présente comme un ouvrage de la raison qui ne seroit pas même cultivée , comme le fruit des réflexions d'un homme né dans une Isle déserte , & qui n'auroit jamais vu d'autre homme que lui , un système de Morale infiniment plus exact & plus complet

que tout ce que Socrate , Platon & tous les anciens Philosophes enseignèrent jamais là-dessus. A qui doit-il toutes ces belles découvertes, si ce n'est à la révélation ?

On me dit , ajoûte-t-il , qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu vouloit être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bisarres qu'ils ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les Peuples se sont avisés de faire parler Dieu , chacun l'a fait parler à sa mode , & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme , il n'y auroit jamais eu qu'une Religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien , mais ce point étoit il donc si important , qu'il fallût tout l'appareil de la Puissance divine pour l'établir ? Ne confondons pas le cérémonial de la Religion avec la Religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur ; & celui-là , quand il est sincère , est toujours uniforme.... Quant au culte extérieur , s'il doit être

uniforme pour le bon ordre , c'est purement une affaire de police : il ne faut pas de révélation pour cela.

C'est précisément parce qu'il y a tant de révélations fausses chez les divers Peuples , qu'il faut bien que chez quelques-uns il y en ait de véritables. Elles ont leur raison dans l'insuffisance de l'esprit humain pour connoître la manière dont Dieu veut être servi , & dans l'autorité divine dont il a besoin pour être entraîné.

Si l'Auteur eût plus réfléchi sur la conduite des anciens Législateurs , qui ne prescrivoient d'autre culte pour la Divinité , que celui que leur politique supposoit inspiré par la Divinité même , & sur la facilité de tant de Peuples à recevoir des cultes bisarres , quelque opposés qu'ils fussent à la raison & à la Religion naturelle , il auroit dû en conclure la nécessité d'une révélation pour la foiblesse de la raison humaine.

Il n'est point vrai , comme il le suppose , que la Religion naturelle chez les Théistes seroit uniforme , quant aux sentimens du cœur. Ceux qui philosopheroient exactement , adoroient Dieu Créateur , tandis que l'Auteur

& ses Disciples, ignorant s'il a créé l'Univers, ne lui rendroient point hommage en sa qualité de Créateur. Ceux-là lui adresseroient des prières pour en obtenir des secours, des lumières, des dons : l'Auteur diroit : *je ne prie point Dieu, que lui demanderois-je ?* Il n'est pas nécessaire de pousser plus loin cette induction.

Nul Législateur jusqu'ici n'a tenté d'établir l'uniformité dans le culte sans le secours d'une révélation vraie ou fautive : jamais cette uniformité ne s'est introduite ni soutenue chez aucun Peuple sans l'appui de cette même révélation. Comment l'Auteur a-t-il donc pu avancer que c'est purement une affaire de police, d'établir & d'entretenir l'uniformité du culte extérieur ? Ignore-t-il que la Religion tient au culte chez le Peuple, & les loix à la Religion ? Il convient lui-même dans son *Contrat social* que les Législateurs ont été forcés d'honorer les Dieux de leur propre sagesse, afin que les Peuples, soumis aux loix de l'État comme à celles de la Nature, obéissent avec liberté, & portassent docile-

lement le joug de la félicité publique. Donc, pour enchaîner les Peuples au culte de la Religion, il a fallu que les Législateurs missent leurs décisions dans la bouche des Immortels.

Caractères de la révélation. Nous avons, dit M. Rousseau, trois principales Religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, & l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premièrement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons? Celle qui n'admet qu'une révélation, est la plus ancienne, & paroît la plus sûre; celle qui en admet trois, est la plus moderne, & paroît la plus conséquente; celle qui en admet deux, & rejette la troisième, peut bien être la meilleure; mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle; l'inconséquence faite aux yeux.

L'Auteur ayant tant fait que d'établir un parallèle entre le Christianisme & le Mahométisme, il étoit dans

sa façon de penser qu'il donnât à celui-ci la préférence sur celui-là ; ce paradoxe étoit bien digne de lui. Le Christianisme est aussi ancien que le Monde ; la révélation dont il se glorifie , est la même que celle par laquelle les premiers hommes , dès le commencement du Monde , les Patriarches & tous les hommes Religieux honorèrent Dieu avant la naissance de Jésus-Christ ; avec cette différence pourtant qu'elle est plus distincte , & qu'elle s'étend à plus d'objets : elle est la même que celle dont fût honorée la Religion Judaïque. Le Christianisme en suppose la vérité ; il en est la fin & la perfection , il est l'accomplissement de ses Prophéties & de ses figures. Ainsi l'Auteur ne peut lui préférer la Religion des Juifs comme plus ancienne.

Si on l'envisage en lui-même , il est encore supérieur , soit par la clarté & la sublimité de sa Morale , qui d'ailleurs s'accorde si parfaitement avec le sens moral & les lumières naturelles ; soit par ses préceptes positifs qui règlent & déterminent le culte exté-

rieur ; soit enfin par les motifs qu'il présente, lesquels sont plus forts & plus développés que dans l'économie Mosaique.

Si l'on fait attention à son Auteur, Jésus-Christ est un Dieu, & Moïse n'est qu'un grand-homme sous la direction de la Divinité. Les miracles de Jésus-Christ furent bien plus multipliés : annoblis par les Prophéties qui les avoient annoncés, ils portoient encore un caractère de bienfaisance qui lui étoit propre. Quel prodige que celui de sa résurrection, dont un homme sensé ne peut douter, après cette foule de miracles, par lesquels les Apôtres & les premiers Chrétiens l'ont constatée aux yeux de l'Univers ! En lui & dans l'établissement de sa Religion sainte, les Prophéties anciennes, consignées dans des livres conservés dans leur intégrité, & d'une date bien antérieure, se sont accomplies d'une manière sensible.

Si l'on jette les yeux sur l'établissement du Christianisme, c'est un miracle qui confirme tous les autres, puisqu'il en est une suite manifeste,

qu'il les suppose évidemment, & que, s'il se fût fait sans miracles, il seroit un miracle plus grand que tous les autres. Soulevement général de la part des Peuples Idolâtres, passionnés pour leurs folles, mais anciennes superstitions; attaques des Philosophes enflés d'une science fastueuse; insultes & dédains des beaux-esprits dont l'Empire Romain étoit alors rempli; conspiration violente des Empereurs, des Gouverneurs & des Magistrats armés contre le Christianisme, & déterminés à n'en pas laisser subsister la moindre trace: la Religion a surmonté tous ces obstacles; & avec quelles armes? Par une patience invincible & par la seule force de la vérité.

Aux persécutions des Idolâtres ont succédé les hérésies, les schismes, les scandales souvent appuyés de l'autorité séculière; & la Religion a toujours triomphé. Or la durée perpétuelle de l'Église Catholique depuis plus de 1700 ans, malgré les assauts de toute espèce qu'elle a eu à soutenir au-dedans & au-dehors, sans qu'on puisse la convaincre d'inno-

vation , ou de variation sur aucun de ses dogmes , ni sur aucun point de sa Morale , n'est-elle pas toute seule une preuve complete de la divinité de son Auteur , un sûr garant de la vérité de ses promesses , & un gage certain de l'efficace toute - puissante de cette parole : *voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des temps ?*

Mais un caractère de divinité qui se réfléchit d'une manière bien sensible sur le Christianisme , c'est cet accord , cette liaison qui s'y voient non - seulement entre toutes ses parties , ses dogmes , ses maximes , ses préceptes , mais aussi avec les dispositions économiques de l'ancien Testament & de la loi de Nature , en un mot , avec toutes les révélations divines qui avoient été faites auparavant , depuis le commencement du Monde.

Cette harmonie avec les révélations précédentes , ainsi que les autres caractères de vérité dont nous venons de parler , manquant à la Religion Mahométane , elle n'est appuyée sur

aucun miracle , ni sur aucune prophétie : elle a contre elle le miracle & les prophéties des deux Testamens : Mahomet , en l'inventant , a eu soin de l'accommoder aux usages & aux inclinations des Arabes : elle s'est établie par la violence & par la force des armes. Comparez , si vous l'osez , Mahomet à Jésus-Christ ; & aux Apôtres de Jésus-Christ , les Othman , les Omar , les Moavia & autres , qui sont comme les Apôtres des Musulmans ; & lorsque vous aurez lu leurs débauches , leurs cruautés , leurs perfidies , & sur-tout la cruelle guerre qu'ils firent à la famille d'Ali , dites-nous , M. Rousseau , en faveur de qui les préjugés parlent , ou des Disciples de Jésus-Christ , ou des Sectateurs de Mahomet. Tracez nous , si vous pouvez , un portrait aussi vrai & aussi magnifique du Législateur des Musulmans , que vous nous en avez ébauché un du Législateur des Chrétiens. Approchez des Livres saints l'Alcoran ; prouvez-nous , s'il est possible , que les mêmes traits de noblesse , de dignité , de sagesse , de

sainteté, de magnificence qui les signalent à chaque page, caractérisent cet écrit informe, soit dans la suite, l'ordre & la fin des évènements; soit dans la pureté des maximes & l'héroïcité des sentimens; soit dans la profondeur & l'exactitude des connoissances de toute espèce; soit dans la piété des prières; soit dans l'élévation & la sublimité du langage, quand le sujet les exige & les inspire; soit dans la naïveté des traits & le naturel des couleurs, quand il est question de raconter & de peindre; soit dans la beauté d'un Gouvernement, où Dieu se montre à découvert le Roi d'une Nation qu'il a choisie; soit enfin dans la destination de ce Peuple, donné en spectacle à l'Univers, pour annoncer & pour préparer durant quatre-mille ans, par sa constitution même, & par toutes ses révolutions, un évènement plus insigne & un dénouement unique, promis dès l'origine du Monde.

Moyens de connoître la révélation.
Apôtre de la vérité, dit M. Rousseau, qu'avez-vous donc à me dire,

dont je ne reste pas le juge.... Dieu lui-même a parlé : écoutez sa révélation.... C'est autre chose. Dieu a parlé ! Voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé?.... Il a parlé aux hommes!.... Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu?.... Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole.... J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage , & j'aurois été à l'abri de la séduction.... Il vous en a garanti, en manifestant la mission de ses Envoyés.... Comment cela.... ? Par des prodiges.... Et où sont ces prodiges?... Dans des livres.... Et qui a fait ces livres?... Des hommes.... Et qui a vu ces prodiges?... Des hommes qui les attestent?... Quoi ! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre Dieu & moi ! voyons toutefois , examinons , comparons , vérifions. O ! si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail , l'en aurois-je servi moins de bon cœur ? C'est ainsi que s'exprime M. Rousseau.

Trois choses qu'il a dissimulées détruisent tout ce qu'il dit ici. 1°. La révélation particulière faite à chaque homme lui donnant droit d'en abuser, pour se faire à sa mode des dogmes & des préceptes, il en auroit résulté une infinité de maux, auxquels il eût été d'autant plus difficile de remédier, qu'ils auroient eu comme le sceau de la Divinité. Que si l'on suppose qu'il y eût eu des signes certains auxquels on auroit connu la vérité de la révélation, tout l'ordre de la Nature eût été interverti par les miracles fréquens qui auroient été en opposition avec ses loix. Donc les révélations particulières n'entroient point dans l'ordre de la Providence. 2°. C'est se plonger dans le Pyrrhonisme le plus extravagant, que de ne vouloir pas croire des faits transmis à travers les siècles, par une multitude de témoins agités de passions trop différentes, pour avoir pu concerter ensemble de faire illusion à leur postérité. 3°. L'espèce de certitude qui convient au vulgaire, c'est celle qui résulte des faits, pour l'examen desquels il a tou-

jours assez d'intelligence. L'organe des hommes a donc dû naturellement servir d'interprète à la volonté divine. Mais ils n'ont été capables de faire parler Dieu , qu'autant qu'ils ont légitimé leur mission par des miracles. Or ces miracles , qui nous sont parvenus par le canal de la tradition orale & de la tradition écrite , exigent de nous la même foi que si nous en eussions été les témoins oculaires.

Deux faits auxquels l'Auteur ne pourra se dérober , vont nous donner la solution d'une difficulté qu'il s'est plû à exagérer. Il est certain que toutes les Sociétés Chrétiennes , soit de l'Orient , soit de l'Occident , quoique d'ailleurs divisées entr'elles sur beaucoup d'articles , s'accordent à reconnoître comme authentiques & exempts de toute altération plusieurs monumens de la foi , plusieurs pièces qui concernent la Religion Chrétienne , comme par exemple la plupart des livres de l'Ancien & du Nouveau Testament , le Symbole des Apôtres , celui du Concile de Nicée , &c. Il est encore constant que le même con-

cert règne entre les Juifs & les Chrétiens sur les livres de l'Ancien Testament.

Mais pourquoi chercher ailleurs que dans l'Auteur même la réponse à ses difficultés ? N'avoue-t-il pas que la majesté des Écritures l'étonne ; que la sainteté de l'Évangile parle à son cœur ? Si on lui objecte que l'Histoire de l'Évangile est inventée à plaisir , il répond que ce n'est pas ainsi qu'on invente , & que les faits de Socrate , dont personne ne doute , sont moins attestés que ceux de Jésus - Christ ; que d'ailleurs il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. *Jamais* , ajoute-t-il , *des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton , ni cette Morale ; & l'Évangile a des caractères de vérité si grands , si frappans , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le Héros.* Cet éloge magnifique , l'Auteur le termine par cette étrange réflexion : *avec tout cela , ce même Évangile est plein de choses incroyables , de choses qui répugnent à la raison , & qu'il est im-*

possible à tout homme sensé de concevoir, ni d'admettre.

S'il est vrai que Jésus-Christ ait enseigné des mystères prétendus incroyables, les Évangélistes ont-ils dû omettre cette partie de son Histoire ? S'ils avoient écrit de génie, & qu'ils se fussent rendus les maîtres de leur matière, ils auroient pu supprimer ce qui choque si fort M. Rousseau ; & en ce cas ils nous auroient donné de Jésus-Christ une Histoire bien différente de celle que nous lisons. Mais en s'en tenant à ce qu'ils ont vu & entendu, que peut-on leur reprocher ? L'Histoire de Jésus-Christ seroit-elle plus vraie, & ses Historiens plus croyables, si leur Maître n'eût point apporté du Ciel des connoissances au-dessus de l'intelligence des hommes ; ou si les Disciples, chargés de les répandre dans le Monde, se fussent bien gardés de les publier ? Ils auroient écrit l'Histoire d'un Philosophe, & peut-être on les croiroit ; mais ce n'est pas là ce qu'ils avoient promis. Ils s'engageoient d'écrire l'Histoire du Fils de Dieu, chargé de la révélation du Ciel. Elle devoit con-

tenir des mystères & des miracles. Ils ont entendu prêcher les mystères ; ils les ont vu appuyés par des miracles : ils ont écrit ce qu'ils ont vu & entendu ; ils l'ont fait sans réflexions , sans commentaires , sans controverses ; ils nous laissent à en tirer les conséquences. Ils ont fait le devoir d'Historiens fidèles , & l'Antiquité ne nous en fournit point de plus sages.

On dispute ici aux Évangélistes d'avoir été les organes du Saint-Ésprit. L'idée qu'ils ont voulu nous donner de Jésus-Christ , est celle d'un homme singulier , d'un grand-homme , d'un homme irréprochable , toujours Sauveur , toujours Législateur , toujours victime , toujours modèle , toujours homme , & cependant plus qu'un homme ; toujours Dieu , mais tel que devoit se montrer un Dieu fait homme pour le salut des hommes. Dans la simplicité de leur narration , remarque-t-on quelque trait qui défigure le Héros qu'ils veulent peindre ? Voit-on qu'ils aient oublié le Dieu dans le détail des humiliations & des foiblesses dont ils ont chargé l'homme ? Ont-ils , à l'imitation des

Rhèteurs & des Sophistes de la Grèce, prodigué les vains éloges à la place des faits qui louent toujours mieux ; & , comme s'ils eussent craint pour la sincérité de leurs témoignages , sont-ils allés au-devant de ce qui pouvoit les infirmer , par des apologies étudiées ? S'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes , & que d'ailleurs leur Histoire n'eût été qu'un Roman , ils auroient pu écrire de cette manière , plus ou moins bien , avec plus ou moins d'art , selon qu'ils auroient eu plus ou moins de génie ; mais ce qu'il y a de bien certain , c'est qu'ils n'auroient pu , depuis le moment de sa naissance jusqu'à son apothéose , s'il est permis de parler ainsi , soutenir constamment le caractère de leur Héros , sans se démentir , selon tous les attributs qu'on lui a donnés , & conformément à tous les ministères dont on le suppose revêtu. Ceci surpasse de beaucoup le génie humain , & l'on n'en voit aucun modèle dans les meilleurs Écrivains , tant anciens que modernes.

En voilà bien assez pour faire voir

que, dans les endroits où l'Auteur s'est échappé contre la Religion, soit naturelle, soit révélée, il n'a rien dit à quoi l'on ne puisse très-bien répondre. Si de ses objections on retranche les suppositions fausses, les imputations calomnieuses, les exagérations excessives, les faux exposés de l'état de la question, & autres adresses des Sophistes, les principes avancés sans preuve, les conclusions contre les choses claires & démontrées, tirées de choses obscures & supérieures à notre intelligence, les railleries, les défis de répondre rien qui puisse contenir un homme sensé, le ton hardi & décisif; enfin si l'on retranche tout cela de ses objections, il n'y restera plus rien.

Si nous voulons nous replier un moment sur le plan d'éducation imaginé par M. Rousseau, nous verrons qu'Émile, ou son Élève, n'auroit, avant l'âge de 18 ans, aucune connoissance de Dieu, de son ame, ni des notions éternelles du juste & de l'injuste, & du beau moral. Les instructions qu'il recevrait ensuite sur ces

ces grands objets lui inspireroient le mépris & l'aversion de toutes les Religions ; il soutiendrait ensuite qu'elles sont autant d'institutions salutaires qui ont leur raison dans le climat , dans le génie des Peuples , dans le gouvernement ; & cependant il les mépriseroit en lui-même , se contentant d'une idée abstraite de la Divinité , dont il lui importeroit peu de sçavoir si elle est une , ou multipliée , créatrice de l'Univers , ou seulement coéternelle à la matière. Il prétendrait que les plus grands crimes sont permis pour se conserver la vie : il n'iroit pas seulement se battre en duel , pour se venger d'une insulte ; mais sans recourir aux Magistrats , desquels , dans ce cas , il se croiroit indépendant , il prendroit un moyen fort simple d'empêcher l'agresseur de se vanter long-temps de l'avoir offensé. Enfin le fondement & la mesure de tous ses devoirs à l'égard des autres seroit son seul amour-propre. Voilà , en peu de mots , ce que seroit Émile à l'égard de la Religion & la loi naturelles , & par rapport à la Religion révélée.

Émile , devenu majeur , & maître de lui-même , se regarderoit comme aussi libre de renoncer à sa Patrie qu'à la succession de son père. Il vivroit tellement pour lui-même , qu'il auroit en aversion tout emploi , toute charge utile , ou même nécessaire à l'État. Le Commerce , la Finance , la Magistrature , l'état militaire , tous les emplois divers ne seroient pas de son goût. Il ne connoîtroit d'autre bonheur que de vivre indépendant avec sa Sophie , en gagnant tous les jours par son travail de l'appétit & de la santé. Après avoir examiné les différens Gouvernemens qui subsistent , il auroit un tel mépris pour le droit politique , qu'il diroit nettement que le droit politique est encore à naître , & qu'il ne sçait pas s'il naîtra jamais. Sur cette question : ce que c'est qu'une loi , & quels sont les vrais caractères de la loi ? il diroit : ce sujet est tout neuf , & la définition de la loi est encore à faire. La raison de ces étonnantes maximes est un principe qui n'est pas moins extraordinaire. Il ne connoîtroit en conséquence pour de vraies loix

que celles qui seroient portées par la volonté générale , parce que chaque sujet a droit d'influer par son suffrage dans leur rédaction , selon la part qu'il a à la Souveraineté. Il tiendroit pour impossible que les grandes Monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer ; & il auroit de son opinion des raisons particulières. Il décideroit que le premier bien qu'un Roi bien-faisant & sage voudroit faire aux autres & à lui-même , seroit d'abdiquer la Royauté. Il diroit que Jésus-Christ, en séparant le systême théologique du systême politique , fit que l'État cessa d'être un , & qu'il causa les divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter les Peuples Chrétiens. Il ne connoitroit rien de plus contraire à l'esprit social que le Christianisme même ; son vice destructeur seroit dans sa perfection. Tel seroit Émile à l'égard de la Patrie , du Droit politique , des loix , des États dans lesquels il vivroit , & de l'influence de la Religion sur les esprits. On voit que le Sauvage civilisé de M. Rousseau , aux connoissances près , est le même

que le Sauvage brute dont il a parlé dans son *discours sur l'inégalité des conditions* : tant il est vrai que ce Philosophe est constant dans ses idées bisarres & singulières.



E X T R A I T

D E

L' E X A M E N

**DE LA CONFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD
CONTENUE DANS ÉMILE,**

Par M. BITAUBÉ.

*A*près avoir loué les talens & le cœur de M. Rousseau, & gémi sur l'aveuglement qui lui a fait employer contre la Religion une plume qui seroit si propre à la rendre victorieuse, M. Bitaubé commence par détruire l'idée où est l'Auteur d'Émile, que le Public gagneroit à penser comme lui & son Vicaire).

M. R. croit-il (dit M. B.) que ceux qui trouvent des difficultés dans la Religion Chrétienne n'en trouveroient pas dans le Déisme ? Ils y en rencon-

treroient de bien plus grandes encore, & j'ose prendre ici à témoin M. Rousseau, & lui demander s'il ne voit pas des abîmes dans la Religion naturelle? Il convient lui-même qu'il n'a pas toujours été ferme dans ses principes; peut-il donc se flatter de ne vaciller plus désormais, & que ceux qui s'en tiendront à son système n'éprouveront pas les mêmes incertitudes? Qu'il prenne garde de n'en pas trop promettre au Public: car si une fois ce Public se bernoit à la Religion naturelle, il seroit sans doute curieux de connoître les divers sentimens des Philosophes, qu'il regarderoit comme ses guides; & alors il y a toute apparence qu'il ne seroit pas fort édifié de leurs systèmes. Que diroit-il en voyant les uns rejeter & tourner même en ridicule des argumens, que M. Rousseau juge avec raison être incontestables? Plusieurs ne seroient-ils pas au moins ébranlés à la vue d'un semblable combat? N'y auroit-il pas alors, tout comme aujourd'hui, un *Public* incrédule? Je ne vois donc pas que l'on gagnât beaucoup à marcher sur les pas de M. Rousseau & de son

Vicaire. A Dieu ne plaise que je veuille jeter sur quelqu'un mal-à-propos des soupçons d'Athéisme. Mais si dans d'autres siècles on a abusé de cette accusation , peut-être dans celui-ci seroit-il permis de demander s'il y a beaucoup de vrais Déistes ? En faisant cette question , je souhaite du fond de mon cœur , ô Philosophes ! d'avoir lieu de reconnoître que j'ai eu tort de la faire.

M. Rousseau continue ainsi : *vous ne voyez dans mon exposé que la Religion naturelle ; il est bien étrange qu'il en faille une autre !* Cette réflexion tend-elle à blâmer Dieu , ou à mettre l'homme dans tout son tort ? Je crois que le choix n'est pas douteux entre ces deux partis. Dieu auroit-il mieux fait de laisser l'homme dans l'abîme de superstition où il s'étoit plongé ? S'il y a donc quelque chose d'*étrange* dans la révélation , c'est la miséricorde qui nous l'a donnée : mais quand je considère l'homme , j'avoue qu'il est *étrange* qu'il ait corrompu la pure lumière de la raison ; sa brutalité m'étonne , mais elle me fait toujours mieux sentir la *nécessité* d'une révélé-

lation. Il est donc étonnant que l'Auteur ajoute : *par où connoîtrai-je cette nécessité ?* Est-il bien possible que l'homme puisse faire cette question , après avoir été éclairé de la lumière de l'Évangile ? C'est comme si un malade , miné depuis long-temps par la fièvre , refusoit de prendre le quinquina , & disoit : *par où connoîtrai-je la nécessité de ce remède ?*

L'Auteur continue à vouloir établir le peu de nécessité d'une révélation. *Montrez-moi , dit-il , ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu , pour le bien de la Société , & pour mon propre avantage , aux devoirs de la loi naturelle.* Mais si la Religion ne prétend rien ajouter aux devoirs de la loi naturelle que de nouveaux motifs , si son principal but est de rétablir une loi que les hommes n'avoient pas respectée , sa nécessité sera , par cela seul , assez évidente. A certains égards la révélation n'ajoute presque rien à la loi naturelle , & à d'autres elle y ajoute beaucoup , en ce qu'elle lui donne comme une seconde naissance , & en renouvelle les traits effacés au fond des cœurs. C'est en vain que l'Au-

teur ajoûte : *Voyez le spectacle de la Nature ; écoutez la voix intérieure.* Je répons que les hommes ont eu des yeux & qu'ils n'ont point vu , qu'ils ont eu des oreilles & qu'ils n'ont point entendu.

L'Auteur passe à des objections d'une autre nature. *La révélation , selon lui , a enfanté des contradictions absurdes , & a produit l'intolérance.* Quant à l'article des *contradictions absurdes* , on a déjà avec raison reproché à l'Auteur d'avoir de très-fausses idées de la Religion Chrétienne (1). Selon le tableau qu'il en fait , il faut qu'il n'ait consulté que des Théologiens qui ont plus de zèle que de lumières. Que s'il s'étoit adressé à des Théologiens raisonnables , s'il avoit lu l'exposition que M. Vernet , par exemple , fait de nos dogmes , exposition si conforme à la raison & à l'Écriture ; ou s'il avoit attentivement médité cette Écriture , sans recourir aux commentaires humains , il n'eût pas rencontré les con-

(1) Bibliothèque des Sciences & des Beaux-Arts. Tome XVII. Part. 2.

tradictions qui le choquent ; il eût fans doute été contraint de suspendre quelquefois son jugement ; il eût trouvé quelques difficultés , mais non des dogmes absurdes.

(*Pour ce qui est du reproche que M. Rousseau fait à la Religion de rendre l'homme intolérant, M. Bitaubé met pour un moment les Philosophes à la place des Théologiens , & fait voir que la Religion révélée n'est pas plus coupable des dissensions théologiques que la Religion naturelle ne le seroit des dissensions des Philosophes. Il s'appuie sur l'exemple de Julien, qu'il prouve n'avoir été qu'un persécuteur , & il réfute tout ce qu'on pourroit dire au contraire. Il rapporte ici les causes qui, contre l'esprit de l'Évangile , introduisent dans l'Église l'esprit de persécution).*

Voici , continue M. Bitaubé, un petit dialogue que je suis obligé de transcrire. *Considérant cette diversité de sectes, je demandois quelle est la bonne ? Chacun me répondoit : c'est la mienne... .. Et d'où le sçavez-vous ? . . Parce que Dieu l'a dit... Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? . . Mon Pasteur qui le sçait bien. Il y a apparence que ce dialogue s'est tenu*

entre M. Rousseau & quelques payfans du village qu'il habitoit en ce temps-là, & il n'est pas douteux que dans les plus grandes Villes plusieurs Chrétiens ne lui eussent fait les mêmes réponses. Mais qu'en résulte-t-il ? C'est qu'il y a des Chrétiens mal-instruits, qui ne sont pas en état de rendre raison de leur foi ; nous en convenons : mais peut-on en tirer une conclusion aussi générale que fait l'Auteur, lorsqu'il dit, que *la méthode de celui qui suit la bonne route, & celle de celui qui s'égaré, sont la même* ? Il y a différentes preuves des vérités de la Religion ; les unes sont de sentiment & les autres de raisonnement ; ces preuves sont en si grand nombre qu'à parler en général elles sont propres à frapper toutes sortes d'esprits ; elles sont simples & claires ; mais elles ne sçauroient donner du sentiment à ceux qui en manquent, ni contraindre des esprits légers à en faire l'objet de leur méditation, ni enfin se rendre palpables à une stupidité parfaite. On peut distinguer trois classes parmi les Chrétiens. La première est composée de gens éclairés,

qui non-seulement connoissent les preuves de la Religion, mais qui sont encore en état de rendre raison de leur foi. La seconde Classe comprend ceux qui sont moins frappés de chaque preuve particulière que de ces preuves réunies : ils ont une conviction parfaite, mais ils ne seront pas en état, autant que les premiers, de rendre raison de leur croyance, parce qu'il faudroit entrer dans le détail des preuves, & que ce n'est que leur réunion qui les a persuadés. Enfin, la dernière classe contient des personnes semblables à celles que l'Auteur introduit dans son dialogue, des personnes très-capables de répondre, *qu'elles croient, parce que Dieu l'a dit ; & qu'elles sçavent que Dieu l'a dit, parce que leur Pasteur le leur a appris ainsi.* Je crois n'en pas trop dire, en avançant que les deux premières classes réunies l'emportent sur la dernière dans les pays éclairés par la réformation ; car il n'est pas étonnant que l'ignorance prédomine dans les autres, puisque l'on ne permet pas que le Peuple s'y instruisse, & que tout tend

à y établir une foi aveugle. J'ajoute ici une réflexion au sujet de cette dernière classe de Chrétiens, c'est qu'en supposant que les circonstances où ils se trouvent ne leur permettent pas de s'éclairer, qu'ils fussent arrêtés par une incapacité naturelle, il est encore heureux qu'ils tiennent par quelque endroit à la Religion, quoique ce ne soit que par le lien de l'autorité. Il vaudroit mieux sans doute que leur foi fût plus éclairée, mais du moins ne sont-ils pas dans l'erreur; leur état est infiniment préférable à celui de ces personnes qui, par un semblable préjugé, reçoivent une fausse Religion. De quelque manière qu'ils admettent les principes du Christianisme, toujours sentent-ils qu'ils sont obligés d'en pratiquer les devoirs. Mais l'Auteur remarque, que *leur choix est l'effet du hasard, & qu'il y auroit de l'iniquité à le leur imputer.* Il faut observer ici d'abord que si, comme je le suppose, leur ignorance étoit invincible, Dieu ne scauroit la punir: mais rien n'oblige à croire qu'il récompensera en eux cette foi aveugle: au contraire, suivant les décisions de

l'Écriture , ils ne seront jugés que sur l'usage qu'ils auront fait de leurs lumières. Quant à ceux qui sont l'unique cause de l'ignorance où ils vivent , bien loin que Dieu leur prépare des récompenses , ils ne doivent s'attendre qu'à des châtimens.

(*A ces exclamations de M. Rousseau contre la révélation : quoi ! toujours des témoignages humains ! que d'hommes entre Dieu & moi ! voici ce que répond l'Auteur de cet examen*). Je ne pourrois que répéter ici tout ce qu'on a dit de solide sur la nature de ces témoignages. L'Auteur , qui se glorifie d'être Citoyen de Genève , ne sçauroit mieux faire que de lire ce que M. Vernet , son illustre compatriote , a écrit sur le caractère de Jésus - Christ & des Apôtres (1) ; ou , s'il craint de multiplier le nombre *des hommes qu'il place entre Dieu & lui* , qu'il jette un œil attentif sur ces témoins eux-mêmes ; que , dans cette cause , il soit *juge* en effet , puisqu'il desire de l'être ; qu'il

(1) Il peut aussi relire ce qu'il a lui-même écrit sur ce sujet.

essaye de rendre ces témoins suspects de fanatisme ou d'imposture. Il verra que de tels hommes ne sçauroient intercepter les rayons de la Divinité, & qu'en employant de semblables organes elle se montre presque elle-même. Sans doute que Dieu auroit pu nous faire entendre directement sa voix : mais n'y a-t-il pas beaucoup d'orgueil & de nonchalance à former de telles prétentions ? C'est prescrire à Dieu la manière dont il doit nous communiquer ses graces ; c'est exiger que, par une succession continuelle de miracles, il déränge le cours de la Nature ; c'est en même temps vouloir rendre l'homme paresseux & inattentif : chacun attendra patiemment, pour adorer l'Être suprême, qu'il se manifeste par des révélations immédiates : la conscience, la Nature, la Religion nous parleront en vain ; il faudra que Dieu lui-même nous parle. Il est clair, par toute la conduite de Dieu envers l'homme, qu'il se propose seulement de le réveiller & de le mettre en action, afin qu'il concoure à son bonheur : c'est même le traiter avec une sorte de distinction, que de lui laisser

quelque chose à faire. L'homme est si hardi que , ne se contentant pas d'une seule révélation , il pourroit demander des manifestations plus claires & plus fréquentes : il pourroit de même demeurer dans l'inaction , & exiger que Dieu , par des miracles continuels , fléchît sa volonté au bien. Qu'est-ce qui empêcheroit que quelque incrédule ne vînt nous dire , que ces révélations sont l'effet de quelque illusion de l'esprit , & que , pour s'assurer de leur vérité , elles doivent être répétées ? Au-lieu que , s'il s'élève quelque doute au sujet de la révélation écrite , on est toujours à portée de réitérer l'examen. Je demande encore à quel âge l'homme devrait être honoré de cette révélation ? (Car à moins que M. Rousseau ne croye mériter des privilèges , je puis supposer , d'après ses principes , que chacun ne doit s'en rapporter à cet égard qu'à soi-même). Serait ce dans la jeunesse ? Mais on pourroit ensuite se défier de soi : ce ne seroit donc guères que dans l'âge mûr ; mais combien d'années , où l'homme a un si grand besoin de frein , ne se seront pas alors écoulées !

Les incrédules font dans le cas de ceux , qui , au milieu des signes éclatans que faisoit Jésus Christ , venoient encore lui demander quelque miracle. La charité ne me permet pas de leur appliquer dans toute son étendue la réponse du Sauveur , qui , comme maître des cœurs , connoissoit les plus secrets sentimens : c'est à eux-mêmes à s'appliquer ce qu'ils trouveront de vrai dans cette réponse. *La nation méchante & adultère , dit-il , demande un miracle : mais il ne lui en sera point donné d'autre que celui de Jonas. Car comme Jonas fut dans le ventre de la Balène trois jours & trois nuits , de même le fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours & trois nuits.* Mais si le Sauveur croyoit pouvoir renvoyer les incrédules d'alors à un miracle qui ne devoit arriver que dans la suite , à plus forte raison renverroit-il les incrédules de nos jours à un miracle déjà arrivé. Car on voit , par la réponse de Jésus-Christ , que , dédaignant de leur rappeler tant d'autres signes , il leur met comme devant les yeux sa résurrection , qui pouvoit seule désormais triompher de leur endurcissement : mais que dirait-

il à des incrédules, qui, après cette résurrection, lui demanderoient encore quelque nouveau signe; après cette résurrection attestée, au milieu des tourmens, par les plus sages & les plus vertueux de tous les hommes? (Attestation si bien fondée qu'elle met une sorte d'égalité entre nous & ceux qui furent témoins des miracles du Sauveur.) La réponse seroit sans doute plus foudroyante encore que celle qu'il fit aux incrédules de son temps.

Mais M. Rousseau oublie-t-il qu'une des principales preuves de la vérité de la révélation est sa conformité avec la loi naturelle, conformité qu'il a lui-même reconnue? La révélation rappelle à l'homme les grands principes qu'il avoit mis en oubli, elle renforce la voix de sa conscience: à cet égard il n'y a pas plus de distance entre Dieu & le Chrétien, qu'il n'y en a entre cet Être suprême & le Déiste; cette multitude d'hommes qui allarmoient l'Auteur, disparoît ici, pour céder la place au langage de la conscience & de la Nature.

Enfin je ferai encore une considération, c'est qu'avant la venue de Jésus-

Christ, les Philosophes du Paganisme se plaignoient souvent des nuages qui leur interceptoient la Divinité. Plaçons M. Rousseau au milieu de ces Philosophes ; eût-il été plus éclairé qu'eux ? Ne se fût-il pas plus d'une fois écrié : *quel éloignement entre Dieu & moi !* Aujourd'hui , aidé plus qu'il ne croit des lumières de la révélation , il voit clairement Dieu dans la Nature ; mais il tourne en quelque sorte ces lumières contre Dieu même ; content de l'avoir vu dans ses Ouvrages, il refuse de le voir lorsqu'il se montre de plus près : *que d'hommes* , dit-il , *entre Dieu & moi !*

Je conclus de toutes ces réflexions que , de quelque manière que l'on envisage ces objections de l'Auteur , elles posent sur des principes faux , & conduisent au Pyrrhonisme le plus outré. Je l'ai déjà dit : si l'on veut absolument recuser tout témoignage humain, il ne seroit peut-être pas impossible que , dans le cas d'une révélation immédiate, il n'y eût des incrédules qui en vinssent à recuser leur propre témoignage : car ce seroit toujours à certains égards *un témoignage humain*. Quand donc M.

Rousseau s'écrie : *que d'hommes entre Dieu & moi !* on convient que nous ne sommes pas honorés d'une révélation immédiate ; mais ce n'est point là proprement le voile qui lui dérobe la Divinité : on pourroit lui dire à plus juste titre ; *que de préjugés entre Dieu & vous !* Voilà le seul mur qui vous sépare de l'Être suprême , & qu'il vous faut abattre.

(*Après avoir suivi M. Rousseau dans l'examen où , pour dissiper ces préjugés , cet Écrivain paroît vouloir entrer :*)
 Voyons , dit M. Bitaubé sur les miracles , quels seroient ceux qui triompheroient de son incrédulité. *Il reconnoîtra , dit-il , l'Auteur de la Nature , si quelque'un ordonne au Soleil de changer sa course , aux étoiles de former un autre arrangement , aux montagnes de s'applanir , aux flots de s'élever , à la terre de prendre un autre aspect.* C'est-à-dire que , pour opérer en lui la foi , il faudroit que Dieu bouleversât toute la Nature , que le Soleil & les étoiles prissent des routes entièrement opposées , que la terre changeât de forme : c'est-à-dire que , pour convaincre quelques incrédules , qui cependant ne sont que des

hommes , (êtres que M. Rousseau ne fait pas profession d'estimer beaucoup , & pour lesquels il vient de témoigner tant de mépris , en les jugeant indignes d'être les organes des volontés divines) , pour les convaincre , dis-je , il faudra renverser le Ciel & la terre , causer un ébranlement général , au risque de tout détruire. Voilà en vérité des prétentions bien modestes , & les incrédules donnent de belles leçons à la Divinité ! Ses miracles sont pour l'ordinaire des miracles d'amour & de bienfaisance : mais malheureusement ils sont de nature à ne pas influer sur les étoiles , à ne pas confondre tous les élémens ; par conséquent ils s'opèrent ici-bas , quelquefois sans doute *dans des chambres* , lorsque les circonstances le demandent , mais souvent aussi à la vue de la plus grande partie des habitans d'une Ville : de tels miracles , dis-je , ne sçauroient frapper les prétendus esprits-forts. Si Dieu les avoit consultés , il auroit opéré des prodiges d'une toute autre espèce , des prodiges qui , sans doute , auroient annoncé le plus cruel tyran , mais qui du moins auroient triomphé de l'endur-

cissement des incrédules. C'est ce qu'ils prétendent : mais supposons que Dieu eût fait de tels prodiges , je demande s'ils en croiroient le témoignage humain , & s'ils ne s'écrieroient pas toujours : *que d'hommes entre Dieu & moi !* Car quelque grandes que soient leurs prétentions , je ne pense pas qu'ils aient le front d'exiger que Dieu répète à chaque instant de semblables miracles , & que la Nature entière soit sans cesse bouleversée. Il faudroit donc, bien que cette condition leur paroisse fort dure , qu'ils s'en rapportassent au témoignage humain. Mais c'est bien alors qu'ils trouveroient des raisons propres à renverser ce témoignage. De quelles apostrophes n'accableroient-ils pas l'homme dont ils font si peu de cas ! « Quoi ! diroient-ils , est-il vrai-
» semblable que Dieu ait fait jouer de
» si grands ressorts pour opérer le salut
» d'une si chétive créature ? Homme
» foible ! Connois-tou néant , rentre
» dans la poussière ; laisse en repos les
» étoiles , & ne t'ingère pas à troubler
» leur cours ». Combien ne se récrieroient-ils pas encore sur la cruauté de l'Être qui auroit opéré de tels

prodiges ! Est-ce là , diroient-ils , ce maître qu'on nous peint si miséricordieux ? Il brise & détruit sans pitié son Ouvrage. *Je crois trop en lui pour croire à des miracles si peu dignes de ses perfections.* N'avoit-il pas quelque moyen plus doux pour faire naître la foi sur la terre ? Ses miracles doivent être des miracles de charité. C'est ce que vous diriez alors , ô incrédules ! & c'est ce que vous dit en vain notre bouche.

(*Nous terminons cet extrait , par une conséquence que M. Bitaubé relève, à la fin de son examen , dans la conduite du Gouverneur d'Émile*).... M. R. a beau recommander à son Élève d'examiner tout par lui-même. Émile l'auroit peut-être fait avec succès , si on avoit laissé à sa raison la même liberté qu'on lui avoit accordée dans des occasions beaucoup moins importantes : mais il est assez naturel qu'Émile pense que ce n'est pas sans fondement que son maître a changé de méthode ; & que , ne lui ayant pas insinué , dans d'autres cas , le parti qu'il devoit embrasser , il falloit qu'il fût ici bien sûr de son fait pour réfléchir à sa place : ainsi en supposant qu'Émile entre dans

l'examen des différentes Religions, M. R. a déjà mis plusieurs poids dans la balance qui feront pencher la raison de son Élève vers le Pyrrhonisme. Voilà donc encore une petite inconséquence dans la conduite du Gouverneur, inconséquence qui semble trahir le dessein secret de gagner un Profélyte. Ce seroit en vain qu'il diroit qu'Émile, élevé comme il l'est, ne se conduira pas dans cette occasion comme d'autres feroient à sa place : car avec cet échapatoire M. Rousseau pourroit justifier toutes les fautes qu'il auroit commises dans le cours de cette éducation, & il a en effet allégué cette raison en plusieurs rencontres. Il seroit fort commode pour le Gouverneur de faire des faux-pas, & de se reposer ensuite sur la vertu de son Élève. Seroit-ce là le moyen de produire une éducation parfaite ? Et si le disciple remédie si sûrement à tous les inconvéniens où l'expose son Gouverneur, ne pourroit-il pas alors se passer de lui, & achever seul son éducation, avec plus de succès que si l'imprudent Gouverneur continuoit d'y présider.





